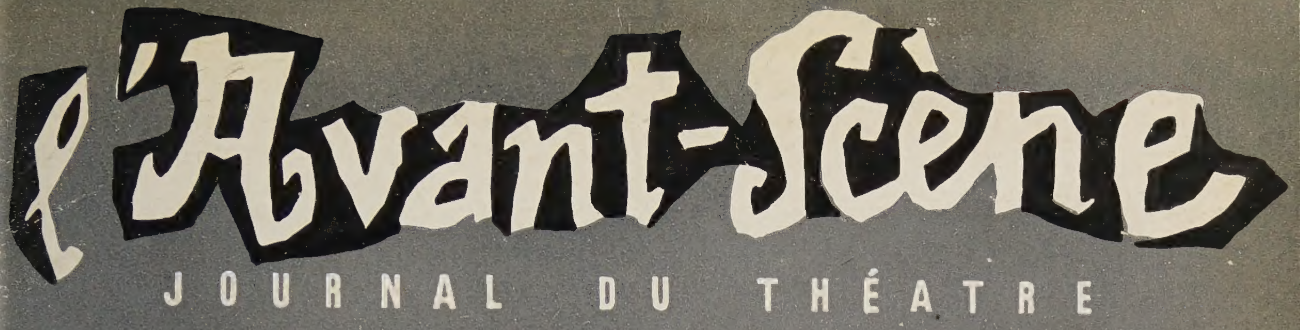


JOURNAL DU THÉATRE



THÉATRE DU VIEUX-COLOMBIER

DON CARLOS

Drame en 5 actes de

Frédéric SCHILLER

Adaptation française de **Charles CHARRAS**

★

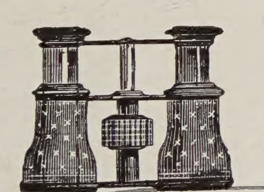
La justice du Corregidor

Farce populaire en un acte de

Alejandro CASONA

Adaptation française d'André CAMP

★



La quinzaine dramatique

par André CAMP

JEAN COLIN

Nº 140 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)



La Princesse d'Eboli (Danielle Condamin) : « *Dans quelques jours je tomberai malade. On me séparera alors de la Reine comme c'est l'usage. Je resterai dans ma chambre.* » (Acte II.)



Le Roi (Raymond Harmantier) : « *Je ne croirai pas au crime tant qu'un homme ne me l'aura pas confirmé.* » (Acte III.)

(*Photos Bernand.*)

QUELQUES SCÈNES DE « DON CARLOS »



Le Roi : « *Oh! Providence, mets maintenant un homme sur mon chemin. Un homme digne de ce nom.* » (Acte III.)



Le Marquis de Posa (Raymond Gérome) : « *Quel dommage que la victime qui se roule dans son sang ne puisse entonner un chant de louanges au génie de son sacrificateur.* » (Acte III.)

THÉATRE DU VIEUX - COLOMBIER

DIRECTEUR : ROGER DORNÈS

Drame en 5 actes
de Frédéric SCHILLER

Adaptation française
de Charles CHARRAS

Mise en scène
de Raymond HERMANTIER

Décors de Roger DORNES
peints par R. JOUSSELIN

Musique de scène
de Georges DELERUE

Costumes de Nirva NIRVANA
et Manuel SIERRA

DON CARLOS

DISTRIBUTION

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

DOMINGO	Jacques DANNOVILLE
CARLOS	Hubert NOEL
LE MARQUIS DE POSA	Raymond GÉROME
LA REINE	Hélène SAUVANEIX
LA PRINCESSE D'EBOLI	Danielle CONDAMIN
LA MARQUISE DE MONDÉCAR	Paule FAINVAL
LA DUCHESSE D'OLIVARÈS	Jeanne DORIVAL
LE ROI PHILIPPE II	Raymond HERMANTIER
LE DUC D'ALBE	Alain NOBIS
LE COMTE DE LERME	Pierre GARIN
LE PAGE DE LA REINE	Claude DARVY
LE DUC DE MÉDINA SIDONIA	Jacques-François ZELLER
LE PRINCE DE PARME	Jean-Marie FERTEY
LE DUC DE FÉRIA	Jacques ALRIC
DON RAYMOND DE TAXIS	Guy DELORME
LA COMTESSE DE FUENTÈS	Claude DARVY
L'INFANTE CLARA EUGÉNIA	Marcelle CLAUDE
MERCADO	Raymond BARRET
LE PAGE DU ROI	Daniel QUINTIN
LE GRAND INQUISITEUR	Jacques-François ZELLER
OFFICIERS, GARDES ET MOINES	Jean BORODINE Simon EINE Robert LEGRAN Rolland MONK

★

Théâtre Royal du Parc le 1er octobre 1955
Théâtre du Vieux-Colombier le 23 octobre 1956

DON CARLOS

ACTE I

Les jardins d'Aranjuez

SCÈNE I

DOMINGO. — Les beaux jours d'Aranjuez touchent à leur fin. Votre Altesse Royale le quitte sans plus de sérénité. Notre séjour ici a été inutile. Parlez, Prince. Ouvrez votre cœur à votre père. Vous êtes son seul fils. Il ne paiera jamais trop cher la paix de votre âme.

(Carlos regarde à terre sans répondre.)

Que pouvez-vous souhaiter que le ciel ne vous ait accordé ? J'étais présent à Tolède, lorsque les princes vous prêtèrent serment de fidélité, se pressant pour vous baiser la main et déposant à vos pieds six royaumes. J'ai vu votre sang si vif vous monter aux joues, votre poitrine soulevée de fierté et de résolution ; j'ai vu votre regard enivré et éclatant de joie parcourir l'assistance, et ce regard, Prince, disait : je suis comblé.

(Carlos se détourne.)

L'affliction muette et solennelle que nous lisons depuis huit mois dans vos yeux intrigue toute la cour et alarme le royaume ; elle a déjà coûté plus d'une nuit d'inquiétude, plus d'une larme à votre mère.

CARLOS, *se retournant vivement.* — Ma mère ? Oh ! ciel, accorde-moi de pardonner à celui qui fit d'elle ma mère.

DOMINGO. — Prince !

CARLOS. — Monseigneur, je n'ai jamais eu de chance avec les épouses du roi. En venant au monde j'ai tué la première. La seconde m'a déjà coûté l'affection de mon père. D'ailleurs, m'a-t-il jamais aimé? Mon unique mérite était d'être son seul enfant ; la reine lui a donné une fille. Qui sait ce qui sommeille dans les étendues de l'avenir ?

DOMINGO. — Prince, vous plaisantez. Toute l'Espagne vénère la reine et vous seul la haïriez ! N'est-elle pas la plus belle de toutes les femmes, n'a-t-elle pas été votre fiancée ? Prenez garde, Prince, qu'elle n'apprenne jamais combien elle déplaît à son fils

CARLOS. — Vraiment ?

DOMINGO. — Je suis votre ami.

CARLOS. — Surtout, que mon père n'en sache rien. Sinon, vous en seriez pour votre chapeau de car dinal.

DOMINGO. — Prince, vous vous moquez.

CARLOS. — Ma foi oui. Ne vous a-t-il pas promis d'user de son influence auprès de Rome à la prochaine vacance ?

CARLOS. — Dieu me préserve de railler celui qui aura le pouvoir de béatifier ou de damner mon père.

DOMINGO. — Prince, je ne serai pas assez sot pour vouloir pénétrer dans le secret de vos tourments. Je demande seulement à Votre Altesse de ne pas oublier que l'Eglise ouvre aux consciences angoissées un refuge dont les monarques n'ont pas la clef et où les forfaits eux-mêmes sont à l'abri, sous la garde des sacrements. Vous savez ce que je veux dire, Prince. Je n'ajoute rien d'autre.

CARLOS. — Jamais je n'irai tenter celui qui procure cette garde.

DOMINGO. — Prince, pourquoi tant de méfiance ? Vous méconnaissez votre plus fidèle serviteur.

CARLOS, *lui prenant la main.* — Vous êtes un saint homme, tout le monde le sait, mais il vous reste, Très Révérend Père, un long chemin à parcourir avant de vous asseoir sur le trône de Saint-Pierre. En savoir trop vous alourdirait. Dites donc cela au roi qui vous a envoyé.

DOMINGO. — Qui m'a envoyé ?

CARLOS. — Je sais trop, hélas ! combien on me trahit dans cette cour ; je sais que le roi Philippe a vendu son fils à ses pires serviteurs et qu'il paie ceux qui lui rapportent la moindre syllabe tombée de ma bouche, plus cher qu'il n'a jamais payé une action loyale. Je sais tout cela. Mais n'en parlons plus. Mon cœur déborde et j'en ai trop dit.

DOMINGO. — Le roi a l'intention d'être à Madrid avant ce soir. Déjà la cour se rassemble. Aurai-je l'honneur, Prince... ?

CARLOS. — C'est bien. Je suivrai.

(Domingo sort. Après un silence.)

Malheureux Philippe, malheureux comme ton fils! Ta curiosité va au-devant de la plus terrible des découvertes et tu entreras en fureur quand tu l'auras faite. *(Entre le marquis de Posa.)*

SCÈNE II

CARLOS. — Dieu, est-ce possible ? Rodrigue ! Est-ce bien toi ?

LE MARQUIS. — Mon bien-aimé Carlos !

CARLOS. — Oui, c'est toi, c'est bien toi que je serre contre mon cœur. Oh ! tout est changé maintenant. Cette étreinte me redonne vie. Qu'est-ce donc qui te ramène ainsi de Bruxelles vers moi ? A qui dois-je pareille joie ? A quoi ? J'ose le demander ! O sublime Providence, tu savais que Carlos

était abandonné par son ange, tu lui as envoyé celui-ci et je questionne !

LE MARQUIS. — Pardonnez-moi, Prince, de ne répondre que par la surprise à votre impétueuse joie. Vous avouerais-je pourtant que je m'attendais à rencontrer un tout autre Carlos. Une rougeur qui n'est pas naturelle envahit vos joues pâles et vos lèvres tremblent fiévreusement. Que faut-il croire, Prince ? Etes-vous encore le jeune homme fier et tout-puissant vers qui un peuple opprimé me délègue ? Car ce n'est pas Rodrigue, le compagnon de jeux de votre enfance, qui est là devant vous, mais l'envoyé des provinces flamandes, qui vous implorent et vous pressent de les sauver. Si le duc d'Albe parvient à étendre sur elles le réseau des lois espagnoles et qu'il les exécute avec l'implacable fanatisme dont il a toujours fait preuve, vos chères provinces seront anéanties. Sur vous, glorieux petit-fils de l'empereur Charles, repose leur dernier espoir, mais cet espoir s'effondrera si votre cœur a cessé de battre pour la cause de la liberté.

CARLOS. — Alors, il s'effondrera. Je n'ai plus rien de commun avec celui que tu as quitté à Alcala et qui croyait, dans son fol enthousiasme, préparer un nouvel âge d'or à l'Espagne. C'était une idée divinement belle, mais puérile. Je rêvais. Maintenant, tous ces rêves sont évanouis, ô mon ami très cher ; je suis seul, seul sur cette vaste terre. Aussi loin que s'étende le pouvoir de mon père, aussi loin que nos navires portent le pavillon de l'Espagne, il n'existe pas un endroit, pas un, où je puisse me décharger du poids de ma douleur. S'il est vrai que la nature, à l'aurore de notre vie, a créé nos deux âmes à l'image l'une de l'autre, si l'apaisement que toi seul peux m'apporter t'est plus précieux que la faveur du roi...

LE MARQUIS. — Il m'est plus précieux que tout au monde.

CARLOS. — Je suis tombé si bas, je suis devenu si pauvre, que me voilà réduit à te rappeler une très ancienne dette que tu as sans doute oubliée et qui remonte au temps de notre enfance, lorsque nous grandissions ensemble comme deux frères. Je n'avais alors qu'une cause de tristesse : c'était de me sentir à un tel point dominé par ton intelligence. Désespérant de t'égaler jamais, je décidai de t'aimer d'un immense amour et je t'accablais de mes attentions et de ma fidélité. Mais tu n'y répondais qu'avec froideur. Souvent, lorsque tu embrassais d'autres enfants devant moi, de grosses larmes brûlantes me montaient aux yeux. J'étais désespéré et je te criais : « Pourquoi eux seulement ? Moi aussi je t'aime de tout mon cœur. » Alors, tu fléchissais gravement le genou en disant : « Vous êtes le fils du roi. » Un jour, cependant le hasard fit ce que je n'avais jamais pu obtenir. Au cours de nos jeux, un volant atteignit à l'œil ma tante, la reine de Bohême. Elle crut que l'un de nous l'avait visée et elle s'en plaignit au roi. Toute la jeunesse du palais dut comparaître devant lui pour nommer le coupable qu'il jura de punir de la façon la plus exemplaire. Je te regardais ; tu te tenais à l'écart et tu tremblais. Je m'avançai alors, et je me jetai aux pieds du roi en m'accusant : « C'est moi, c'est moi. Exerce ta vengeance sur ton propre fils ! » En présence de toute la cour, on me fouetta ; la douleur me fit grincer des dents, mais je ne pleurais pas et je te regardai. Quand ce fut fini, tu vins en larmes te jeter à mes pieds en t'écriant : « Tu as dompté mon orgueil. Je te paierai cette dette quand tu seras roi. »

LE MARQUIS, *lui tendant la main.* — Je te renouvelle maintenant le serment de mon enfance. Un jour, peut-être, l'heure sonnera-t-elle où...

CARLOS. — Elle a sonné. Le temps est venu de t'acquitter. J'ai besoin d'être aimé. Un terrible secret me brûle le cœur. Il faut que je m'en délivre, dussé-je lire dans tes yeux mon arrêt de mort. (*Un temps.*) Rodrigue, j'aime ma mère. Il n'y a pas au monde de misère comparable à la mienne.

LE MARQUIS. — Prince...

CARLOS. — Je ne veux pas de pitié. Je sais ce que tu vas me dire. Que les lois de Rome, de la morale, de la nature, condamnent cette passion, que ce chemin ne conduit qu'à la folie ou à l'échafaud. Je sais tout cela et pourtant j'aime.

LE MARQUIS. — La reine sait-elle que vous l'aimez ?

CARLOS. — Mon père la surveille, l'étiquette est toute-puissante et m'empêche de lui parler sans témoins. Depuis huit mois, depuis mon retour d'Alcala, je suis condamné à la voir tous les jours sans jamais lui parler. O Rodrigue, si je pouvais passer quelques instants seul avec elle !...

LE MARQUIS. — Pensez à votre père, Prince...

CARLOS. — Ne me parle pas de mon père.

LE MARQUIS. — Vous le haïssez donc !

CARLOS. — Non ! Oh non, je ne le hais pas, mais son seul nom me saisit d'effroi. A six ans, je l'ai vu pour la première fois. Il avait signé ce matin-là quatre condamnations à mort. Ensuite, je ne l'ai revu que pour en recevoir des punitions. O Dieu ! l'amertume s'empare de moi. Partons d'ici! Partons!

LE MARQUIS. — Prince ! Il faut lutter contre vous-même.

CARLOS. — Hélas ! je l'ai fait bien souvent. Bien souvent, pendant que mes gardes dormaient, je me suis jeté devant l'image de la Vierge en lui demandant à travers mes larmes de me rendre mon cœur d'enfant, mais je n'ai jamais été exaucé. Ah ! Rodrigue. Explique-moi ce mystère de la providence. La nature n'a jamais créé deux êtres aussi inconciliables que mon père et moi. Comment a-t-elle pu les unir d'un lien si sacré? Nous sommes pareils à deux astres ennemis qui n'auraient dans la durée entière des temps qu'un seul contact où ils se détruiraient l'un l'autre. O Rodrigue, si je venais à oublier que le roi est mon père, que pèserait alors sa royauté aux yeux de mon amour ?

LE MARQUIS. — Prince, puis-je vous adresser une prière ? Promettez-moi, quoi que vous fassiez, de ne jamais rien entreprendre sans l'aide de mon amitié.

CARLOS. — Je te le promets.

LE MARQUIS. — Le roi, dit-on, va rentrer à Madrid. Si vous voulez parler seul à seul avec la reine, ce ne sera possible qu'ici. Le calme de la campagne, la règle moins stricte favoriseraient...

CARLOS. — Je le croyais aussi, mais mes espoirs ont été vains.

LE MARQUIS. — Ils peuvent encore se réaliser. Je dois me présenter à la reine ; je vais le faire immédiatement. Si elle est toujours telle que je l'ai connue à la cour d'Henri II, sa franchise m'est acquise. Si elle accepte de vous accorder un entretien et qu'il soit possible d'éloigner ses dames d'honneur...

CARLOS. — La plupart me sont dévouées, surtout Mondécar dont le fils est un de mes pages.

LE MARQUIS. — Prince, vous vous tiendrez tout près et vous apparaîtrez à mon signal.

La cour de la reine à Aranjuez. Une allée. Dans le fond, la maison de la reine.

SCÈNE III

LA REINE, *à la marquise.* — Restez auprès de moi, Mondécar. Depuis ce matin, la princesse m'inflige sa joie de quitter cette campagne. Regardez comme ses yeux la trahissent.

EBOLI. — Je ne veux pas nier que je reverrai Madrid avec beaucoup de contentement.

MONDÉCAR. — Votre Majesté éprouverait donc tant de déplaisir à quitter Aranjuez ?

LA REINE. — Oui. Depuis longtemps déjà, j'ai fait de ce coin de terre mon lieu d'élection. Je me sens chez moi dans ce beau pays. La nature, ma très douce amie d'enfance, m'y accueille. Je me retrouve ici comme au temps de ma jeunesse ; il y souffle un air de ma chère France.

EBOLI. — Pourtant, quoi de plus solitaire, de plus triste, de plus mort que cet endroit ? On se croirait à la Trappe.

LA REINE. — Au contraire ! C'est Madrid qui me paraît mort ! Mais là-dessus il faut demander l'avis de notre chère duchesse.

OLIVARES. — Je n'ai pas d'avis, Majesté. Depuis qu'il y a des rois en Espagne, la coutume veut qu'ils passent un mois ici, un autre au Prado et l'hiver à la Résidence.

LA REINE. — Duchesse, j'ai renoncé pour toujours à discuter avec vous, vous le savez.

MONDÉCAR. — Majesté, la vie à Madrid sera très distrayante. On prépare déjà la Plaza Major pour un combat de taureaux et on nous a promis un autodafé.

LA REINE. — Promis un autodafé ! C'est ma douce amie qui parle ainsi ?

MONDÉCAR. — Pourquoi non ? Ce ne sont après tout que des hérétiques qu'on brûle.

LA REINE. — J'espère que vous êtes moins cruelle, princesse.

EBOLI. — Moi ? Je supplie très instamment Votre Majesté de ne pas me croire plus mauvaise chrétienne que la marquise de Mondécar !

LE REINE. — J'oubliais où je suis. Parlons d'autre chose. Ce mois-ci a passé étonnamment vite. Je m'étais promis beaucoup de joie de ce séjour, vraiment beaucoup de joie, mais mes espérances ont été déçues. Doit-il en être ainsi de toute espérance ? Et pourtant je ne parviens pas à trouver ce qui m'a manqué.

OLIVARES. — Princesse, vous ne nous avez toujours pas dit si don Gomez peut espérer votre main.

LA REINE. — Vous faites bien de me rappeler cela, Duchesse. (*A la princesse.*) On m'a demandé d'intercéder auprès de vous. Mais le puis-je ? Celui à qui je donnerai ma chère princesse, en est-il digne ?

OLIVARES. — Il l'est, Majesté, et notre très gracieux souverain l'honore ouvertement de sa royale faveur.

LA REINE. — Voilà donc sa fortune assurée. Mais je veux qu'on me dise s'il sait aimer et mériter l'amour. Princesse, je vous pose la question.

EBOLI, *muette et troublée, le regard baissé ; elle reste un moment immobile, puis se jette aux pieds de la reine.* — Très glorieuse Reine, ayez pitié de moi ! Pour l'amour de Dieu, ne me laissez pas sacrifier.

LA REINE. — Sacrifier ? Cela me suffit. Relevez-vous. C'est un cruel destin que d'être sacrifiée. Relevez-vous. Y a-t-il longtemps que vous avez repoussé la demande du comte ?

EBOLI, *se relevant.* — Plusieurs mois. Le prince Carlos était encore à l'Université.

LA REINE, *après un mouvement de surprise, le regard fixé sur Eboli.* — Vous êtes-vous interrogée sur les raisons de ce refus ?

EBOLI, *avec vivacité.* — Jamais je n'épouserai don Gomez, Majesté, jamais, pour mille raisons.

LA REINE. — Plus d'une est déjà trop. Vous ne l'aimez pas, cela suffit à mes yeux. N'en parlons plus. (*Aux autres dames.*) Je n'ai pas encore vu l'infante aujourd'hui. Marquise, amenez-la-moi.

OLIVARES. — Ce n'est pas encore l'heure, Majesté.

LA REINE. — Pas encore l'heure où j'ai le droit d'être mère. Y a-t-il rien de plus ridicule? N'oubliez pas, je vous prie, de me prévenir lorsque cette heure sera venue. (*Un page entre et parle à voix basse avec la grande maîtresse de la cour qui se tourne ensuite vers la reine.*)

OLIVARES. — Le marquis de Posa, Votre Majesté.

LA REINE. — Le marquis de Posa ?

OLIVARES. — Il arrive de France et des Pays-Bas et demande la permission de vous remettre des lettres de votre régente mère.

LA REINE. — Puis-je le lui accorder ?

OLIVARES. — Mes instructions ne prévoient pas le cas particulier où un grand de Castille vient apporter les messages d'une cour étrangère à la reine d'Espagne dans un bosquet de ses jardins.

LA REINE. — Eh bien ! j'en prends la responsabilité.

OLIVARES. — Que Votre Majesté me permette alors de m'éloigner pendant le temps de l'entretien.

LA REINE. — Faites comme il vous plaira, Duchesse.

SCÈNE IV

LA REINE. — Soyez le bienvenu sur la terre d'Espagne, Chevalier.

LE MARQUIS. — Cette terre que je n'ai jamais nommée ma patrie avec autant de fierté que maintenant.

LA REINE, *à la marquise et à la princesse.* — Le marquis de Posa, qui a rompu une lance avec mon père au tournoi de Reims et fait triompher par trois fois mes couleurs, le premier Espagnol qui m'ait appris à mesurer la gloire d'être reine de ce pays. (*Au marquis.*) La dernière fois que nous nous sommes vus, au Louvre, Chevalier, vous n'imaginiez pas que vous seriez un jour mon hôte en Castille !

LE MARQUIS. — Non, Majesté, car je n'imaginais pas que la France perdrait un jour à notre profit le seul bien que nous pouvions lui envier.

LA REINE. — Le seul ! Vous parlez ainsi à une fille de la maison de Valois !

LE MARQUIS. — J'en ai bien le droit, maintenant, Majesté, puisque vous nous appartenez. (*Il lui remet les lettres.*)

LA REINE. — Je doute fort que vous vous plaisiez à Madrid. On y est très... calme.

LE MARQUIS. — Ce calme est plus précieux que toutes les séductions du reste de l'Europe.

LA REINE. — On le prétend. J'ai oublié ici jusqu'au souvenir des rivalités de cette terre. (*A la princesse*

d'Eboli.) Princesse, n'est-ce pas une jacinthe qui a fleuri là-bas ? Voulez-vous aller me la chercher ? (*La princesse sort.*) Chevalier, votre arrivée a dû rendre heureux quelqu'un de cette cour.

LE MARQUIS. — Non, Majesté. Une seule chose en ce monde pourrait chasser de son cœur la profonde tristesse que...

(*La princesse revient avec la fleur.*)

EBOLI. — Vous qui avez parcouru tant de pays, chevalier, vous devez avoir beaucoup d'histoires extraordinaires à raconter.

LE MARQUIS. — Sans aucun doute. Rechercher l'aventure est une de nos missions, mais la plus sacrée de toutes est celle qui nous commande de protéger les femmes.

MONDÉCAR. — Contre les géants. Mais il n'y a plus de géants !

LE MARQUIS. — La violence est toujours un géant pour les faibles.

LA REINE. — Le chevalier a raison. Il y a encore des géants, mais plus de chevaliers.

LE MARQUIS. — Tout récemment, en revenant de Naples, j'ai été le témoin d'une bien touchante histoire que les liens de l'amitié ont faite mienne. Si je ne craignais de lasser Votre Majesté...

LA REINE. — Je n'ai pas le choix. La curiosité de la princesse est toute-puissante. Racontez, chevalier. Moi aussi j'aime beaucoup les histoires.

LE MARQUIS. — Deux familles nobles de Mirandola, lassées de leurs jalousies et de leur longue inimitié, décidèrent un jour de faire la paix et de la sceller par les doux liens du mariage. Elles choisirent pour cela Fernando, neveu du tout-puissant Pietro, et la divine Mathilda. Jamais la nature n'avait créé deux êtres l'un pour l'autre comme Fernando et Mathilda, jamais la société n'avait approuvé un choix plus unanimement. Fernando, qui ne connaissait son aimable fiancée que par des portraits, attendait à Padoue le bienheureux moment où il se jetterait à ses pieds pour lui offrir son amour. (*Le marquis, après un silence, continue son récit en s'adressant plutôt à la princesse, autant que la présence de la reine le permet.*) Mais voilà que la mort de son épouse rend à Pietro sa liberté. Le vieillard, attiré par l'éclatante réputation de Mathilda, se rend auprès d'elle, la voit et tombe éperdument amoureux. La passion étouffe en lui toutes les protestations de la nature ; il demande la main de la fiancée de son neveu et consacre sa traîtrise devant Dieu.

LA REINE. — Et Fernando ?

LE MARQUIS. — Ivre d'amour, ignorant tout de la trahison, il s'élance sur son cheval vers Mirandola. Au lever des étoiles, il arrive devant les portes de la ville. Du palais illuminé lui parvient la rumeur éclatante des danses et des musiques. Inquiet et tremblant, il gravit les escaliers, pénètre sans qu'on le reconnaisse dans la salle des festins où siège parmi les convives bruyants et ivres Pietro... un ange à ses côtés, un ange que Fernando reconnaît et qui, même en rêve, ne lui est jamais apparu aussi beau.

EBOLI. — Malheureux Fernando !

(*Un silence.*)

LA REINE. — Votre histoire est finie, Chevalier ?

LE MARQUIS. — Pas tout à fait encore.

LA REINE. — Ne disiez-vous pas que *Fernando* était votre ami ?

LE MARQUIS. — Je n'en ai pas de plus cher.

EBOLI. — Continuez, Chevalier.

LE MARQUIS. — Mon histoire devient très triste et d'y repenser ravive ma douleur. Epargnez-m'en l'épilogue.

LA REINE, *à la princesse d'Eboli.* — J'espère qu'il va m'être enfin permis d'embrasser ma fille.

(*La princesse s'éloigne. Le marquis fait signe à un page qui sort aussitôt après. La reine ouvre les lettres que le marquis lui a remises et paraît surprise. Pendant ce temps, le marquis parle à la marquise de Mondécar. Après avoir lu les lettres, la reine se tourne vers le marquis.*)

Vous ne nous avez rien dit de Mathilda. Peut-être ne sait-elle pas à quel point Fernando l'aime ?

LE MARQUIS. — Personne encore ne connaît le fond du cœur de Mathilda. Les grandes âmes souffrent en silence.

LA REINE. — Vous regardez autour de vous. Qui cherchez-vous ?

LE MARQUIS. — Je songe combien serait heureux quelqu'un que je ne peux pas nommer, s'il se trouvait à ma place.

LA REINE. — A qui la faute s'il ne l'est pas ?

LE MARQUIS. — Que dites-vous ? Puis-je me permettre d'interpréter vos paroles selon mon désir ? Il trouverait grâce à vos yeux, s'il paraissait maintenant...

LA REINE. — Maintenant ? Marquis ! Maintenant ? Que voulez-vous dire ?

LE MARQUIS. — Il pourrait espérer... Il le pourrait ?

LA REINE. — Vous m'effrayez, Marquis. Il ne va pas...

LE MARQUIS. — Le voici. (*Il se retire.*)

SCÈNE V

CARLOS, *prosterné devant la reine.* — Voici enfin venu l'instant où il m'est accordé de toucher cette si chère main.

LA REINE. — Que faites-vous, Prince ? Pourquoi un acte si coupable et si follement téméraire ? Relevez-vous. On nous voit.

CARLOS. — Je ne me relèverai pas. Je veux rester éternellement à cette place.

LA REINE. — Insensé qui abusez de ma bonté ! Oubliez-vous que c'est à la Reine, à votre mère que vous tenez ce langage ? Oubliez-vous... ?

CARLOS. — Que je dois mourir ? Que l'on m'arrache d'ici pour me faire monter sur l'échafaud ! En payant de ma vie un instant de bonheur céleste, je ne le paierai pas trop cher.

LA REINE. — Pensez à votre Reine.

CARLOS. — Je m'en vais, je vous quitte, puisque vous l'exigez. Ma mère, quel jeu terrible vous jouez avec moi ! Un geste, un mot, un regard de vous, et je vis ou je meurs. Qu'y a-t-il au monde que je ne vous sacrifie avec empressement ?

LA REINE. — Fuyez ! Je vous en supplie, Charles. Fuyez avant que mes dames de compagnie, avant que mes gardiens nous trouvent ensemble et en avertissent votre père.

CARLOS. — Aurais-je fondé toutes mes espérances sur cet instant où il m'est donné de vous voir sans témoins pour me laisser égarer maintenant par de fausses alarmes. Le monde peut tourner mille fois sur ses pôles avant que pareille faveur me soit de nouveau accordée.

La reine. — Elle ne vous le sera jamais plus ! Malheureux ! Que voulez-vous de moi ?

Carlos. — Dieu m'est témoin que j'ai lutté, lutté comme ne le fit jamais aucun homme. Mais, hélas ! en vain ! Mon courage m'abandonne et je succombe. Vous étiez mienne devant Dieu et devant les hommes et Philippe, Philippe vous a ravie à moi.

La reine. — Il est votre père.

Carlos. — Il est votre époux.

La reine. — Il vous léguera le plus grand Empire du monde.

Carlos. — Avec vous pour mère ! Si encore il connaissait sa richesse ! Je ne veux pas me plaindre ; j'accepterais même d'oublier à quel point j'aurais été heureux auprès de vous, si seulement il l'était, lui. Mais il ne l'est pas. Et il ne le sera jamais.

La reine. — Qui vous a dit que mon sort soit si détestable ?

Carlos. — Mon cœur, qui ressent ardemment combien il eût été enviable à mes côtés.

La reine. — Vous êtes bien présomptueux ! Et si mon cœur me disait le contraire ? Si la respectueuse tendresse du roi et l'expression silencieuse de son amour me touchaient plus que l'éloquence téméraire, que l'arrogance de son fils ? Si l'estime réfléchie d'un vieillard...

Carlos. — Je ne savais pas que vous aimiez le roi.

La reine. — Je le respecte.

Carlos. — Vous n'avez jamais aimé ?

La reine. — J'ai cessé d'aimer.

Carlos. — Est-ce un effet de votre cœur ou celui d'un serment ?

La reine. — Laissez-moi, Prince, et ne revenez plus me tenir de pareils propos.

Carlos. — Est-ce un effet de votre cœur ou celui d'un serment ?

La reine. — Malheureux ! A quoi bon chercher les raisons d'un destin auquel vous et moi devons obéir.

Carlos. — Je ne suis pas disposé à obéir quand il s'agit de vouloir. Je n'accepte pas d'être l'homme le plus malheureux de ce royaume, si je n'ai qu'à renverser les lois pour être le plus heureux.

La reine. — Que voulez-vous dire ? Vous espérez encore ? Vous osez espérer alors que tout est perdu ?

Carlos. — Il n'y a que les morts pour qui tout est perdu.

La reine. — C'est moi, moi votre mère, que vous convoitez ? Mais après tout, pourquoi ne le feriez-vous pas ? Un nouveau roi a bien d'autres pouvoirs. Il peut jeter au feu les dispositions du roi défunt, il peut faire briser ses statues et même, qui l'en empêche ! arracher sa dépouille au repos de l'Escurial, en disperser aux quatre vents les cendres profanées, il peut enfin...

Carlos. — Pour l'amour de Dieu, n'achevez pas. Je vois en pleine lumière ce qui aurait dû me rester éternellement obscur. Vous êtes perdue pour moi. De quelque côté que je me tourne, mon chemin aboutit à l'enfer. Ma tête se perd et mes nerfs se déchirent.

La reine. — Cher et malheureux Carlos ! J'éprouve aussi douloureusement que vous l'indicible tourment dont votre cœur est la proie. Comme votre amour, votre douleur est infinie, je le sais. Mais la gloire de la dominer, elle aussi est infinie. Vous devez la conquérir. Elle est digne de votre héroïsme, digne de celui qui a hérité des vertus d'une si longue lignée de rois. Le petit-fils de Charles-Quint doit être prêt à engager la lutte au moment où d'autres l'abandonneraient.

Carlos. — Il est trop tard, maintenant ; il est trop tard.

La reine. — Pour être maître de vous ? O Prince, vous ne savez pas jusqu'où peut s'élever la vertu quand notre cœur se brise à la pratiquer. La Providence vous a placé au-dessus de millions de vos frères. Elle a été prodigue à votre égard. Ressaisissez-vous. Ne désavouez pas la justice de Dieu. Montrez-vous digne de marcher à la tête de l'univers et sacrifiez ce que personne n'a jamais sacrifié.

Carlos. — Pour vous conquérir, je me sens la force d'un géant, mais pour vous perdre je n'en ai aucune.

La reine. — Reconnaissez-le, Carlos, c'est le goût du défi, l'amertume et l'orgueil qui vous poussent vers moi avec tant de violence. Le cœur que vous m'offrez si généreusement appartient à ceux que vous gouvernerez un jour. Pensez aux Flandres. Elisabeth a été votre premier amour. Que l'Espagne soit le second. Je lui céderai la place avec joie.

Carlos, *se jetant à ses pieds.* — Je ferai tout ce que vous me demandez. Qu'il en soit selon la volonté de votre âme divine. (*Il se relève.*) Devant Dieu tout-puissant, je vous jure un éternel... O ciel, non ! Je vous jure un éternel silence, mais pas un éternel oubli.

La reine. — Mon cœur lui-même ne s'y résout pas. Comment pourrais-je l'exiger de vous ?

Le marquis, *accourant.* — Le roi !

La reine. — Oh ! Dieu !

Le marquis. — Ne restez pas ici, Prince ! Ne restez pas ici !

La reine. — S'il vous voit, vous serez soupçonné de...

Carlos. — Je reste.

La reine. — Qui donc en sera victime ?

Carlos. — Viens, Rodrigue.

(*Carlos et le marquis sortent. La reine regarde avec inquiétude autour d'elle en cherchant ses dames d'honneur qu'elle n'aperçoit nulle part. Au moment où elle va remonter vers le fond de la scène, le roi apparaît.*)

SCÈNE VI

La suite, composée de dames et de grands d'Espagne, demeure à l'arrière-plan. Le roi regarde autour de lui, surpris. Un silence.

Le roi. — Comment ! Vous êtes seule ici ! Sans aucune de vos dames ? Où sont-elles donc ?

La reine. — Mon très gracieux époux...

Le roi, *aux gens de sa suite.* — J'ordonne qu'on me rende le compte le plus vigoureux de ce manquement impardonnable.

La reine. — Je suis la seule coupable. La princesse d'Eboli s'est éloigné sur mon ordre.

Le roi. — Sur votre ordre ?

La reine. — Je voulais voir l'infante. J'ai envoyé chercher la femme de chambre.

Le roi. — Cela n'excuse que la première dame. Où est la seconde ?

MONDÉCAR, *qui est revenue entre temps et s'est mêlée aux autres dames.* — Majesté, je reconnais ma faute.

LE ROI. — Je vous donne dix ans pour y méditer loin de Madrid. (*La marquise se relève en pleurant. Silence général. Tous regardent la reine.*)

LA REINE. — Qui donc pleurez-vous, marquise ? (*Au roi.*) N'y a-t-il en Espagne que la contrainte pour veiller sur les femmes ? Un témoin les protège-t-il plus que leur vertu ? Je vous demande pardon, mais je n'ai pas l'habitude d'abandonner au milieu de leurs peines ceux qui m'ont servie avec ferveur. Mondécar ! (*Elle dégrafe sa ceinture et la tend à la marquise.*) Vous subissez la colère du roi, non la mienne. Recevez ceci en témoignage de ma faveur et en souvenir de ce jour. Il n'y a qu'en Espagne qu'on puisse vous tenir rigueur pour si peu. Dans ma chère France, quand on a causé de telles larmes, on se les fait pardonner.

LE ROI. — Comment, Madame, pouvez-vous prendre ombrage d'un acte inspiré par l'amour et par la plus tendre sollicitude. (*Il se tourne vers sa suite.*) Que mes vassaux en témoignent. Pas un soir je me suis endormi sans m'être demandé comment battait le cœur de nos peuples les plus éloignés. Pourquoi tremblerais-je plus pour mon trône que pour mon épouse bien-aimée ? Le duc d'Albe et mon épée me répondent de mes peuples, mais je suis le seul gardien de mon amour.

LA REINE. — Si je vous ai offensé...

LE ROI. — Je passe pour l'homme le plus puissant du monde chrétien et le soleil ne se couche pas sur mon empire. Mais tout cela, un autre l'a déjà possédé et d'autres le posséderont. Vous seule appartenez à moi-même plus qu'au roi.

LA REINE. — Que craignez-vous, Sire ?

LE ROI. — Rien. S'il m'arrive quelquefois de craindre, j'en supprime bientôt la cause. (*A sa suite.*) Où est don Carlos ? Pourquoi n'est-il pas ici ? (*Personne ne répond.*) Ce jeune homme commence à m'effrayer. Depuis son retour d'Alcala, il m'évite, et la froideur de son regard l'emporte sur l'ardeur de son sang. Il est devenu solennel et distant. Soyez vigilant, je vous le recommande.

ALBE. — Je le suis, Majesté. Aussi longtemps que ce cœur battra sous cette cuirasse, vous pourrez dormir en paix.

LERME. — Me sera-t-il permis de contredire en toute humilité le plus sage des souverains ? Peut-être y a-t-il beaucoup à craindre de la vivacité de don Carlos, mais assurément rien de son cœur !

LE ROI. — Comte de Lerme, vos propos sont bien faits pour séduire un père, mais je continuerai à me fier au duc d'Albe et ne parlons plus de cela. (*A sa suite.*) Maintenant, je retourne à Madrid où m'appelle mon office royal. La peste de l'hérésie se répand parmi mes peuples ; l'agitation grandit aux Pays-Bas. Demain j'exécuterai le serment qu'ont prêté tous les rois de la chrétienté. Il est temps de ramener les égarés par un sanglant exemple. Je convie solennellement toute ma cour à y assister.

(*Il sort avec la reine et sa suite.*)

SCÈNE VII

Don Carlos et le marquis de Posa entrent par l'autre côté.

CARLOS. — Ma décision est prise. Il faut sauver les Flandres. Elle le veut, cela me suffit.

LE MARQUIS. — Il n'y a pas un seul instant à perdre. On dit que le duc d'Albe vient d'y être nommé gouverneur.

CARLOS. — Demain, j'obtiens une entrevue avec mon père et je réclame cette fonction. Il ne pourra pas refuser. Depuis longtemps déjà, ma présence à Madrid le gêne. J'espère aussi regagner ses bonnes grâces à la faveur d'un entretien seul à seul avec lui. Il n'a jamais entendu parler la nature, cher Rodrigue, laisse-moi essayer quel pouvoir elle aura par ma voix.

LE MARQUIS. — Enfin, je vous retrouve ! Enfin, vous êtes redevenu vous-même !

SCÈNE VIII

LERME. — Le roi vient de quitter Aranjuez. J'ai mission de...

CARLOS. — Bien, comte de Lerme, je vais rejoindre le roi.

LE MARQUIS, *faisant mine de s'éloigner et assez cérémonieux.* — Votre Altesse n'a pas d'autres ordres à me donner ?

CARLOS. — Non, chevalier. Je vous souhaite bonne chance à Madrid. (*Au comte de Lerme qui attend toujours.*) Je vous suis à l'instant.

(*Le comte de Lerme sort.*)

SCÈNE IX

CARLOS. — Merci, cher Rodrigue. Mais bannissons maintenant d'entre nous cette farce de la préséance. Ne sommes-nous pas deux frères ? Imagine-toi que nous nous trouvons dans un bal masqué, toi en habit d'esclave, moi, déguisé en roi. Au milieu de ce carnaval soumis à cette fausseté, avec un sérieux comique, nous jouons nos personnages pour ne pas troubler l'ivresse de la foule, mais je te fais des signes, et toi tu me presses les mains en passant.

LE MARQUIS. — Ce rêve est divin, mon cher Carlos. Pourtant ne s'évanouira-t-il jamais ? Etes-vous sûr de ne jamais succomber aux tentations du pouvoir absolu ? Un jour viendra où vos résolutions héroïques s'effondreront. Don Philippe meurt. Vous héritez du plus grand empire de la chrétienté. Un abîme vous sépare brutalement du reste des hommes et vous devenez un dieu. Plus de faiblesses. Plus de devoirs. Vous ne souffrez plus et vous ne comprenez plus la souffrance. Toutes sortes de jouissances affaiblissent vos vertus. Le Pérou vous envoie de l'or pour vos folies, la Cour élève ses démons pour vos vices et vous vous endormez dans un ciel que vos esclaves vous ont perfidement préparé. Votre divinité dure aussi longtemps que votre sommeil. Malheur alors à l'insensé qui, par amour pour vous, vous réveillerait.

CARLOS. — Cela n'arrivera jamais. J'ai vingt-trois ans et mon âme est pure. Je n'ai rien gaspillé de mes forces, je les garde intactes au service de mon royaume ; rien ne pourra te chasser de mon cœur.

LE MARQUIS. — Mais moi-même, vous aimerais-je aussi profondément si je devais vous craindre ?

CARLOS. — Pourquoi me craindrais-tu ? As-tu besoin de moi ? Tes passions te poussent-elles à mendier au pied du trône ? L'or a-t-il sur toi quelque pouvoir ? Es-tu avide d'honneurs ? Qui de nous deux sera le débiteur de l'autre ? Tu ne réponds pas ? Tu trembles devant la tentation ? Tu n'es donc plus sûr de toi ?

LE MARQUIS. — Allons, je me rends. Voici ma main.

CARLOS. — Tu es mon ami ?

LE MARQUIS. — Pour toujours.

CARLOS. — Aussi ardemment, aussi fidèlement dévoué au roi que maintenant à l'infant ?

LE MARQUIS. — Je vous le jure.

CARLOS. — Même si les flatteurs parvenaient à me tromper, si ces yeux oubliaient les larmes qu'ils ont versées, si mes oreilles se fermaient à toute prière, me jures-tu de te dresser devant moi pour me ressaisir et rappeler mon âme à elle-même ?

LE MARQUIS. — Oui.

CARLOS. — Encore une dernière prière. Tutoyons-nous. Ne t'en défends pas ! Je sais ce que tu vas me dire. Cela te paraît sans importance, mais pour moi cela en a beaucoup. Et maintenant, chez le roi ! Je ne crains plus rien. Avec toi à mes côtés, je me sens la force de défier toutes les puissances de la terre.

FIN DE L'ACTE I

ACTE II

Au palais royal de Madrid.

SCÈNE I

Le roi Philippe sur son trône. Le duc d'Albe à quelque distance du roi, la tête couverte. Carlos.

CARLOS. — Vous êtes ministre et vous parlez au nom de l'Espagne. Je suis le fils de la maison, je vous cède volontiers mon tour. (*Il s'incline et va pour sortir.*)

PHILIPPE. — Vous pouvez parler devant le duc.

CARLOS, *se tournant vers le duc d'Albe.* — Alors, je vous demanderai comme une grâce de me laisser seul avec le roi. Un fils peut avoir à dire à son père des choses qui ne souffrent pas la présence d'un tiers.

PHILIPPE. — Le duc est mon ami.

CARLOS. — Puis-je croire qu'il est aussi le mien ?

PHILIPPE. — As-tu jamais rien fait pour cela ? Je n'aime pas les fils qui prétendent mieux choisir que leurs pères.

CARLOS. — J'en appelle à votre esprit chevaleresque, duc. Pour rien au monde, fût-ce pour un empire, je ne voudrais jouer ce rôle d'intrus et rester ainsi dressé entre le père et le fils avec la conscience aiguë de mon néant.

PHILIPPE, *se levant et avec un regard de colère au prince.* — Laissez-nous quelques instants, Duc. Je vous rappellerai. (*Le duc d'Albe sort.*)

SCÈNE II

(*Aussitôt que le duc est sorti, Carlos se précipite aux pieds du roi.*)

CARLOS. — Mon père, je vous retrouve enfin, je vous retrouve et du fond du cœur je vous dis merci pour la grâce que vous m'avez faite. Laissez-moi baiser votre main. O heureux jour ! Depuis bien longtemps pareille joie ne m'avait été donnée. Pourquoi m'avez-vous ainsi chassé de votre cœur ? Qu'ai-je donc fait pour mériter cela ?

PHILIPPE. — Infant, tu n'entends rien à ces artifices. Epargne-les-moi, je n'en ai que faire.

CARLOS, *se relevant.* — Mon père, je me laisse emporter par les mouvements de mon cœur, mais je ne suis pas mauvais. Mon sang ardent est ma seule méchanceté ; la jeunesse, mon seul crime.

PHILIPPE. — Ton cœur est pur, je le sais, aussi pur que ta prière.

CARLOS. — Maintenant ou jamais, mon père !... Nous sommes seuls ; le mur de l'étiquette ne nous sépare plus. Maintenant ou jamais. L'espérance se lève en moi comme un soleil. Mon père, réconcilions-nous. (*Il tombe aux pieds du roi.*)

PHILIPPE. — Laisse-moi et relève-toi.

CARLOS. — Réconcilions-nous !

PHILLIPE, *cherchant à se dégager.* — Je commence à trouver cette farce excessive.

CARLOS. — Excessif, l'amour de ton fils !

PHILLIPE. — Des larmes maintenant ! Va-t'en ! Il faut être lâche pour se laver à de telles sources. Qui ne rougit pas de se repentir ne cesse de se repentir.

CARLOS. — Mais qui êtes-vous donc ? Un étranger à ce monde, égaré parmi nous ?

PHILIPPE. — Crois-tu ébranler avec des mots le doute ?...

CARLOS. — Je veux le détruire, ce doute. Que vous a donné Domingo en échange de votre fils ? Que vous donnera le duc d'Albe pour vous dédommager d'une vie solitaire, d'une vie perdue ? Vous voulez de l'amour ? Dans ce cœur en jaillit une source plus fraîche...

PHILIPPE. — Assez ! Les hommes que tu oses outrager, je les ai choisis et éprouvés. Je t'ordonne de les respecter.

CARLOS. — Jamais ! Je sais ce que je vaux. Ce qu'ils font, je peux le faire, je peux même davantage. Qu'importe à un mercenaire un royaume qui ne sera jamais le sien ? Que lui importe si les cheveux gris du roi blanchissent ? Moi je vous aurais aimé. Je frémis à la pensée d'être ainsi seul, seul sur le trône.

PHILIPPE, *après un temps.* — Oui, je suis seul.

CARLOS, *allant à lui dans un mouvement chaleureux.* — Vous l'étiez. Ne me haïssez plus et je vous aimerai comme un enfant, je vous aimerai ardemment. Mais ne me haïssez plus. Quel ravissement et quelle douceur de savoir que notre joie colore d'autres joues que les nôtres, que nos angoisses font trembler d'autres cœurs, nos souffrances pleurer d'autres yeux. Qu'il est beau, la main dans la main de son fils, de remonter le chemin fleuri de la jeunesse et de rêver une fois encore le rêve de la vie. Qu'il est doux et grand de revivre dans les vertus de son enfant et d'étendre ainsi son action jusque dans les siècles à venir, de planter ce qu'un fils très cher récoltera, d'amasser ce qui le comblera et d'éprouver par avance la grandeur de sa gratitude. Mon père, de ce paradis-là, très prudemment, vos moines ne vous disent rien.

PHILIPPE, *non sans une certaine émotion.* — O mon fils, mon fils ! tu me donnes des verges pour te battre ! Tu me fais la peinture d'un bonheur que tu ne m'as jamais donné.

CARLOS. — Que Dieu nous juge sur ce point ! Jusqu'à ce jour, j'ai vécu comme un étranger, comme un prisonnier dans ce pays dont je dois être un jour le maître. Etait-ce bien ? Etait-ce juste ? Que de fois, que de fois, mon père, j'ai baissé les

yeux de honte quand les envoyés de souverains étrangers, quand les gazettes m'apprenaient les dernières décisions de la Cour.

PHILIPPE. — Tu es trop violent, trop impulsif pour y être mêlé ; tu ne ferais que tout détruire.

CARLOS. — Alors, donnez-moi quelque chose à détruire. J'ai vingt-trois ans, mon sang bouillonne dans mes veines, et je n'ai encore rien fait pour me survivre. Mon destin de roi frappe à la porte ; ainsi qu'un créancier, il me tire de mon sommeil et tóutes les heures perdues de ma jeunesse se dressent devant moi comme autant de dettes d'honneur. Le temps est venu pour moi d'entrer dans l'histoire. Laissez-moi vous adresser une prière.

PHILIPPE. — Une prière ?

CARLOS. — L'agitation grandit au Brabant. Il faut une riposte énergique et prudente. Le duc d'Albe doit se rendre dans les Flandres muni des pleins pouvoirs, à la tête d'une armée pour dompter la révolte. C'est une mission magnifique, tout à fait digne de votre fils. Donnez-moi le commandement de cette armée. Les habitants des Pays-Bas m'aiment et j'offrirai volontiers ma vie en gage de leur fidélité.

PHILIPPE. — Tu parles comme un rêveur. Cette mission demande un chef.

CARLOS. — Elle demande simplement un homme, ce que le duc d'Albe n'a jamais été.

PHILIPPE. — La terreur seule peut venir à bout de la révolte. Toute pitié serait de la folie. Tu as l'âme trop tendre. Le duc, lui, se fera redouter.

CARLOS. — Essayez le pouvoir de cette âme tendre; envoyez-moi en Flandre. Déjà le nom de votre royal fils, précédant mes étendards obtiendra des victoires là où les bourreaux du duc d'Albe ne feront qu'accumuler les dévastations. Je vous en supplie à genoux, mon père, c'est la première fois de ma vie que je vous demande quelque chose. Confiez-moi les Flandres...

PHILIPPE. — Et du même coup, ma meilleure armée à ton ambition ? L'arme à mon meurtrier ?

CARLOS. — Dieu ! Ai-je donc parlé en vain ? Est-ce là le fruit de cette entrevue que j'ai tant souhaitée ? (*Après un temps et avec une gravité plus douce.*) Ne soyez pas aussi rude. Ne me renvoyez pas ainsi. Tous les courtisans, tous les grands d'Espagne qui tremblent devant vous, tous les moines savent que vous m'avez accordé cette audience solennelle. Ne montrez pas à ces étrangers comblés de vos faveurs que je n'ai rien pu obtenir de vous et, pour témoigner de votre désir de m'honorer, envoyez-moi en Flandre avec l'armée.

PHILIPPE. — Ne répète plus ce mot, sinon tu encourras ma colère.

CARLOS. — Je ne crains pas votre colère et je vous supplie une dernière fois. Il faut que je quitte l'Espagne. Le ciel de Madrid me pèse, je ne peux plus y respirer et je m'y sens comme sous la menace du bourreau. Si vous voulez me sauver, envoyez-moi en Flandre.

PHILIPPE, *avec un calme forcé.* — Mon fils, ta santé demande des soins empressés et une surveillance constante. Tu resteras en Espagne et le duc d'Albe ira en Flandre.

CARLOS, *la voix tremblante.* — Mon père, votre décision est-elle irrévocable ?

PHILIPPE. — C'est le roi qui l'a prise.

CARLOS. — Alors, je n'ai plus rien à faire ici. (*Il sort dans un mouvement violent.*)

SCÈNE III

Philippe reste un moment immobile, puis il fait quelques pas de long en large. Le duc d'Albe entre.

PHILIPPE. — Tenez-vous prêt à partir pour Bruxelles.

ALBE. — Je le suis, Majesté.

PHILIPPE. — Vos pleins pouvoirs signés sont dans mon cabinet. Penez congé de la reine et présentez-vous à l'infant.

ALBE. — Je l'ai vu quitter cette salle en proie à une grande agitation. Vous-même, Majesté, paraissez hors de vous et profondément troublé. Est-ce le sujet de l'entretien ?...

PHILIPPE. — Le sujet c'était vous. (*Le regard fixé sur le duc d'Albe.*) Je veux bien que Carlos haïsse mes conseillers, mais pas qu'il les méprise. (*Le duc pâlit et sursaute.*) Vous n'avez rien à répondre pour le moment. Je vous autorise à vous réconcilier avec le Prince.

ALBE. — Sire !

PHILIPPE. — Qui m'a fait craindre le premier, dites-moi, un attentat de mon fils ? Je vous ai écouté vous seul. A l'avenir, je ne tiendrai plus Carlos éloigné de mon trône. Allez. (*Le roi va dans son cabinet. Le duc s'éloigne par une autre porte.*)



SCÈNE IV

Une antichambre chez la reine.

(*Don Carlos entre, suivi d'un page. Les courtisans, à son arrivée, se dispersent dans les pièces voisines.*)

CARLOS. — Une lettre ! Cette clef ! Et tant de mystère pour me les transmettre. Approche-toi. Qui te les a données ?

LE PAGE. — La dame dont il s'agit préfère être reconnue plutôt que décrite.

CARLOS. — La dame ? Quoi ? Que dis-tu ? De qui es-tu page ?

LE PAGE. — De Sa Majesté la Reine.

CARLOS, *se précipitant vers lui.* — Tais-toi ! (*Il rompt en hâte le cachet et va lire la lettre à l'autre extrémité de la salle. Pendant ce temps, le duc d'Albe entre, passe devant le prince sans qu'il s'en aperçoive et entre chez la reine. Sa lecture achevée, et après un long silence, Carlos se tourne vers le page.*) Elle t'a donné cette lettre elle-même ?

LE PAGE. — De ses propres mains.

CARLOS. — Ne serait-ce pas plutôt le roi ?

LE PAGE. — Gracieux Prince, je ne mérite pas ces soupçons.

CARLOS, *lisant la lettre.* — « Cette clef ouvre les chambres de derrière dans le pavillon de la reine. La plus retirée de toutes touche à un cabinet où personne n'a jamais pénétré. L'amour pourra y exprimer sans contrainte ce qu'il n'a confié si longtemps qu'à des signes. »

Je ne rêve pourtant pas, je ne suis pas fou, c'est bien mon épée que je tiens, ce sont bien des mots que je lis. Tout cela est vrai, tout cela est réel. Je suis aimé !... Je le suis.

LE PAGE. — Venez, Prince, je vous conduis.

CARLOS. — Ai-je jamais osé faire un pareil rêve ? Quel est l'homme qui pourrait s'habituer si vite à être un dieu ? Qui étais-je et qui suis-je maintenant ? Elle m'aime !

LE PAGE. — Prince, ce n'est pas le lieu... Vous oubliez...

CARLOS. — Va-t'en. Il ne faut pas qu'on nous voie ici. Va... Attends ! Ecoute-moi. Tu emportes un terrible secret. Ne laisse jamais soupçonner que tu es en faveur auprès de moi. Tu ne saurais commettre pire faute que d'avoir l'air de me plaire.

(*La porte de la chambre s'ouvre. Albe sort de chez la reine. Le page disparaît.*)

SCÈNE V

ALBE, *empêchant Carlos de sortir.* — Prince, j'ai à vous parler.

CARLOS. — Très bien ! Une autre fois ! (*Il va pour sortir.*)

ALBE. — Je viens remercier humblement Votre Altesse pour...

CARLOS. — Me remercier, vous ! Et de quoi ?

ALBE. — A peine aviez-vous quitté la chambre du roi qu'on m'annonçait mon départ pour Bruxelles.

CARLOS. — Pour Bruxelles ? Tiens !

ALBE. — A quelle cause l'attribuer, Prince, si ce n'est à votre gracieuse intervention auprès de Sa Majesté.

CARLOS. — Vous vous trompez tout à fait. Je n'y suis pour rien. Entre un grand général comme vous et un jeune homme comme moi, le roi a choisi et bien choisi. Bonne route ! Je suis très surchargé en ce moment ; nous en reparlerons demain ou à votre retour... (*Après un silence pendant lequel le duc n'a pas bougé.*) Vous partez à la bonne saison. Vous serez arrivé au mois d'août au plus tard et on entendra sûrement parler bientôt de vos exploits. Vous saurez vous rendre digne de notre haute confiance.

ALBE, *avec intention.* — Le pourrai-je, moi qui ai la conscience aiguë de mon néant ?

CARLOS, *après un silence, avec beaucoup de hauteur et de dignité.* — Vous êtes susceptible, Duc, et vous avez raison.

ALBE. — Sa Majesté votre père le sait ; on donne plus facilement un roi à un royaume qu'un royaume à un roi. Il a fallu beaucoup de sang de votre peuple pour que deux gouttes de celui de votre père vous fassent roi.

CARLOS. — Cela est vrai. Mais où voulez-vous en venir ?

ALBE. — Malheur à qui se moque de ses serviteurs. Il doit être doux de s'endormir sur le tendre oreiller de nos victoires. Cette épée a dicté les lois espagnoles à d'autres peuples, elle a ouvert le chemin au Dieu Crucifié, elle a tracé dans cette partie du monde des sillons sanglants pour la semence de la foi. Dieu régnait au ciel et moi sur terre.

CARLOS. — Dieu ou le diable, peu importe ! J'honore le choix de mon père. Il a besoin de quelqu'un comme vous et ce n'est pas ce qui me le ferait envier. Je crains seulement que vous ne soyez venu quelques siècles trop tôt. Vous êtes l'homme de la fin des temps. Quand l'insolence sans bornes du vice aura épuisé la patience du ciel, quand la riche moisson du crime aura dressé tous ses épis et quelle demandera un moissonneur sans pareil, alors vous serez à votre place. On dit que vous emportez une provision d'arrêts de mort signés. Voilà une louable précaution. O mon père, comme je t'avais mal compris ! Je t'accusais de dureté pour m'avoir refusé un de ces offices que tu réserves à tes Albe, alors que c'était là ta première marque d'estime.

ALBE. — Prince, de telles paroles mériteraient...

CARLOS. — Quoi donc ?

ALBE. — Si vous n'étiez pas le fils du roi...

CARLOS, *mettant la main à l'épée.* — Cela exige du sang ! Duc, tirez votre épée !

SCÈNE VI

LA REINE, *sortant de sa chambre.* — Carlos !

CARLOS, *en voyant la reine, il laisse retomber son bras, reste sans mouvement, frappé de stupeur, puis se précipite vers le duc et l'embrasse.* — Réconcilions-nous, Duc. Que tout soit pardonné ! (*Il se jette sans prononcer un mot aux pieds de la reine, puis se redresse rapidement et sort désemparé.*)

ALBE, *immobile et ne les ayant pas quittés des yeux.* — Voilà qui est bien étrange !

★

Un cabinet chez la princesse d'Eboli.

SCÈNE VII

(*La princesse, belle et simplement vêtue, de façon quelque peu idéalisée, joue du luth et chante. Entre le page de la reine.*)

LE PAGE. — Gracieuse princesse, vous êtes aimée ! Aimée comme personne ne peut l'être et ne l'a jamais été.

LA PRINCESSE, *l'attirant à lui avec impatience.* — Tu lui as parlé ? Que t'a-t-il dit ? Réponds ! Qu'a-t-il fait ? Avait-il l'air embarrassé, étonné ? A-t-il deviné ou non qui lui envoyait la clef ? Il ne l'a pas deviné. A-t-il soupçonné quelqu'un d'autre ? Eh bien ! es-tu donc muet ? Tu devrais avoir honte. Jamais tu n'as été aussi maladroit, ni d'une lenteur aussi insupportable.

LE PAGE. — Il m'a soupçonné d'être envoyé par le roi.

LA PRINCESSE. — Le roi ? As-tu bien entendu ? Le roi ? Est-ce bien l'expression qu'il a employée ?

LE PAGE. — Oui. Il a qualifié ce secret de dangereux et m'a recommandé d'être vigilant.

LA PRINCESSE, *après un instant de réflexion, avec étonnement.* — Il sait donc. Qui a bien pu nous trahir ? Qui ? Il n'y a que le regard de l'amour pour voir si clair et si profond. Mais continue, continue. Il a lu le billet ?

LE PAGE. — Ce billet, m'a-t-il dit, me fait trembler de bonheur, d'un bonheur que je n'aurais jamais cru possible.

LA PRINCESSE. — Tais-toi. Je l'entends venir. Va-t'en. C'est lui. (*Le page sort.*) C'est lui ! Où ai-je mis mon luth ?

(*Elle se jette sur un divan et joue. Carlos entre, reconnaît la princesse et s'immobilise, comme frappé par la foudre.*)

SCÈNE VIII

LA PRINCESSE, *abandonnant son luth et allant audevant du prince.* — Prince Carlos !

Carlos. — Où suis-je ?

La princesse. — Prince, vous savez admirablement découvrir les endroits où les femmes sont seules.

Carlos. — Princesse, pardonnez-moi... Je... J'ai trouvé la porte de l'antichambre ouverte.

La princesse. — Est-ce possible ? Il me semble pourtant que je l'avais fermée moi-même.

Carlos. — Il vous semble seulement. Il vous semble. Mais vous vous trompez, je vous assure. Vous avez voulu fermer, je vous l'accorde et je le crois. Mais vous n'avez pas fermé, vraiment pas fermé. J'ai entendu jouer du luth. N'était-ce pas du luth ? (*Il regarde autour de lui.*) Mais si, je le vois ici. Et Dieu sait que j'aime le luth. Je l'aime à la folie.

La princesse, *après un silence.* — J'apprécie au plus haut point votre façon de vous embarrasser dans les mensonges pour épargner la confusion d'une femme.

Carlos. — Princesse, je vais me retirer... (*Il va pour sortir.*)

La princesse, *surprise et déconcertée, mais se ressaisissant.* — Prince, vous êtes cruel !

Carlos. — Je comprends la signification de votre regard et je respecte votre trouble. Je ne suis pas de ceux qui s'enhardissent à voir rougir une femme et je perds courage si quelqu'un tremble devant moi.

La princesse. — Est-ce possible ? Voilà des scrupules sans exemple pour un jeune homme et pour un fils de roi. Vraiment, Prince, il vous faut rester maintenant. Je vous en prie même. Tant de vertu rassure le cœur d'une jeune fille. Savez-vous que vous m'avez surprise au beau milieu de mon air préféré. (*Elle le conduit vers le divan et reprend son luth*). Je vais le rejouer, Prince Carlos, et vous l'écouterez. Ce sera votre punition.

Carlos, *s'asseyant non sans quelque contrainte à côté de la princesse.* — La punition est aussi agréable que le crime, et le chant est si beau que je veux bien l'écouter encore une fois.

La princesse. — Comment ! Vous l'avez déjà entendu ? C'est affreux. Je crois même qu'il y était question d'amour.

Carlos. — Et si je ne me trompe, d'amour heureux. Un beau texte dit par les plus belles lèvres ; mais plus beau que vrai !

La princesse. — Plus beau que vrai ? Vous doutez donc...

Carlos. — Je doute que Carlos et la princesse d'Eboli puissent jamais s'entendre à propos de l'amour. (*La princesse a un mouvement de surprise. Carlos le remarque et continue sur le ton de la galanterie.*) Car qui croirait, à voir ces joues de rose, que la passion ravage jamais ce cœur. La princesse d'Eboli risque-t-elle de soupirer en vain ? On ne connaît l'amour que lorsqu'on aime sans espoir.

La princesse, *retrouvant sa vivacité.* — Taisez-vous ! Ce que vous dites est terrible. (*Elle le prend par la main.*) Vous n'êtes pas heureux, Prince, vous souffrez. Vous souffrez même beaucoup. Est-ce possible ? Et pourquoi ? Vous qui êtes destiné à toutes les jouissances, vous qu'une nature prodigue a comblé, qui pouvez prétendre à toutes les joies de la vie ! Vous qui avez au tribunal des femmes des juges gagnés d'avance, à ce sévère tribunal qui décide en dernier ressort de la valeur et de la gloire des hommes, vous qui n'avez qu'à remarquer pour conquérir, vous seriez malheureux ! Vous ! O Dieu, qui lui avez tout donné, pourquoi lui avoir refusé des yeux pour connaître ses victoires ?

Carlos *qui, pendant la réplique, s'est perdu dans la plus lointaine distraction.* — Magnifique ! Tout à fait excellent, princesse ! Rechantez-moi encore une fois ce passage !

La princesse, *le regardant avec stupeur.* — Carlos ! Où étiez-vous donc ?

Carlos, *se levant brusquement.* — Grand Dieu, c'est vrai ! Vous me rappelez à temps que je dois partir, que je dois partir au plus vite.

La princesse, *le retenant avec force.* — Qu'avez-vous ? Pourquoi êtes-vous si lointain et si déroutant ? (*Carlos reste immobile. La princesse saisit ce moment pour l'entraîner sur le divan.*) Vous avez besoin de repos, cher Carlos. Asseyez-vous près de moi. Quand vous vous interrogez au fond de vous-même, votre tête sait-elle ce qui accable votre cœur ? Et si elle le savait, parmi toutes les dames de cette cour n'y en aurait-il pas une digne de vous guérir, de vous comprendre ?

Carlos. — La princesse d'Eboli, peut-être ?

La princesse, *joyeuse.* — Vraiment ?

Carlos. — Donnez-moi une lettre de recommandation pour mon père. Donnez-m'en une. On dit que vous avez du crédit.

La princesse. — Ah ! Voilà ! (*A Carlos.*) Qui dit cela ?

Carlos. — Il est sans doute trop tard. J'ai eu brusquement l'intention d'aller au Brabant pour y gagner mes éperons. Mais mon père s'y oppose. Il craint, ce bon père, si je vais commander des armées, que mes leçons de chant n'en pâtissent.

La princesse. — Carlos, vous ne jouez pas franc jeu. Vous essayez de m'échapper. Regardez-moi. Dans les yeux, perfide ! Si vous rêviez d'exploits chevaleresques, avouez-le, vous abaisseriez-vous à dérober les rubans que perdent les femmes et, permettez, les garderiez-vous aussi précieusement ? (*Elle relève la fraise du prince et retire de dessous une faveur.*)

Carlos. — Princesse, vous allez trop loin. Je suis trahi. De quelle sorcellerie vous vient ce pouvoir de clairvoyance ?

La princesse. — Cela vous étonne ? Gageons, prince, que je puis rappeler à votre cœur beaucoup de ses mouvements. Nous ne sommes pas ici dans les appartements de la reine et votre masque y trouve moins de complaisance. Vous tressaillez ! Vous devenez subitement pourpre ! Bien sûr, qui serait assez téméraire, assez pénétrant et assez désœuvré pour épier Carlos quand il croit que personne ne le regarde. Lorsque vous étiez assis au jeu entre la reine et moi, ne m'avez-vous pas dérobé avec une étonnante habileté certain gant pour le jouer aussitôt à la place d'une carte ? Vous dirai-je quelle joie s'est mêlée à ma surprise lorsque j'ai découvert dans ce gant un billet que vous y aviez dissimulé. C'était la plus émouvante des romances que...

Carlos. — De la poésie. Rien de plus. Mon cerveau produit souvent de ces bulles étranges qui éclatent aussi vite qu'elles se sont formées. Laissons cela.

(*Surprise, la princesse s'éloigne et considère quelques instants le prince en silence, puis se rapproche de lui.*)

La princesse. — Prince, il faut que je vous parle. Je veux vous faire juge. Vous avez l'âme noble. Vous êtes prince et chevalier. Je m'adresse à votre cœur et je vous demande de me sauver. (*Le prince se rapproche de la princesse et l'écoute avec une curiosité attentive.*) Ruy Gomes de Silva, un insolent favori,

prétend m'épouser. Le roi approuve ce projet, le marché va être conclu, je suis vendue à cette créature.

CARLOS. — Vendue ?

LA PRINCESSE. — Ce n'est pas assez qu'on me sacrifie à des intérêts politiques. On s'attaque à mon innocence. Lisez. Voici de quoi démasquer un saint personnage. (*Carlos prend la lettre qu'elle lui tend, mais tout au récit de la princesse ne la lit pas*).

Qui pourra me sauver ? Jusqu'ici ma fierté avait protégé ma vertu, mais à la fin...

CARLOS. — Vous avez succombé ?

LA PRINCESSE. — Pourquoi aurais-je succombé ? L'amour est le seul bien en ce monde qui ne peut être payé que par l'amour. Je veux le donner ou l'enfouir sans en avoir jamais joui comme ce riche marchand de Venise qui jeta sa perle à la mer plutôt que de la vendre au-dessous de son prix. Appelez cela caprice ou vanité, n'importe, mais je ne divise pas mes joies. A celui que j'aurai choisi, je donnerai tout contre tout. Une fois, mais pour toujours. Mon amour ne rendra qu'un seul homme heureux, mais il en fera un dieu.

CARLOS. — C'est incroyable ! Madrid possède une telle jeune fille et je l'apprends aujourd'hui seulement !

LA PRINCESSE. — Depuis longtemps déjà j'aurais quitté cette cour et le monde, mais un lien tout-puissant m'y rattache. Peut-être n'est-ce, hélas ! qu'une folle espérance, mais elle m'est si chère ! J'aime... et je ne suis pas aimée...

CARLOS. — Vous l'êtes ! Aussi vrai que Dieu existe ? Mais que fais-tu à la cour de Philippe ? Que fais-tu, bel ange, au milieu de cette prêtraille qui te convoite ? Mais je te protégerai, je te porterai dans mes bras à travers l'enfer.

LA PRINCESSE. — O Carlos, comme je vous connaissais mal ! Comme votre cœur généreux récompense de la grande peine qu'il impose pour se laisser connaître. (*Elle lui prend la main pour la baiser.*)

CARLOS, *retirant sa main.* — Princesse !

LA PRINCESSE. — Comme elle est belle, cette main ! Comme elle est riche ! Prince, vous avez encore deux biens inestimables à dispenser : une couronne et votre cœur. Tous deux à la même femme peut-être. A la même femme ! Mais ne sont-ils pas trop grands et trop précieux pour cela ? Pourquoi ne pas les partager ? Les reines ne savent pas aimer et une femme qui aime ne sait pas porter une couronne. Prince, il vaut mieux partager. Et dès maintenant ! Dès maintenant ! Peut-être est-ce déjà fait ? Vraiment ?- Oh ! tant mieux ! Prince, la connais-je, cette bienheureuse ?

CARLOS. — Tu vas la connaître. Tu es à cette cour la première et la seule qui comprenne mon âme tout entière. Eh bien ! oui, je ne le cache pas. J'aime.

LA PRINCESSE. — Méchant ! Vous était-il donc si difficile de l'avouer ? Il vous fallait me plaindre pour m'aimer !

CARLOS. — Que dites-vous ?

LA PRINCESSE. — Pourquoi m'avoir joué ce jeu ? Vraiment, prince, ce n'est pas bien. Vous avez même nié avoir reçu la clef.

CARLOS. — La clef ! Ah ! c'était cela ? Je comprends maintenant. Oh ! Dieu !

(*Il s'appuie à une chaise et se cache le visage. Un silence. La princesse pousse un cri et s'affaisse.*)

LA PRINCESSE. — Carlos !

CARLOS, *avec l'expression de la plus profonde douleur.* — Etre précipité si bas du plus haut de mon bonheur ! C'est horrible ! (*Se jetant à genoux devant la princesse qui se cache le visage contre le divan.*) Je ne suis pas coupable, Princesse... Je ne suis pas coupable, Princesse... Je ne suis pas coupable.

LA PRINCESSE, *le repoussant.* — Pour l'amour de Dieu, éloignez-vous. Par générosité, par pitié, éloignez-vous ! Voulez-vous me faire mourir ? Je vous hais ! (*Carlos va pour sortir.*)

Rendez-moi ma lettre et ma clef. Qu'avez-vous fait de l'autre ?

CARLOS. — Laquelle ?

LA PRINCESSE. — La lettre du roi.

CARLOS. — De qui ?

LA PRINCESSE. — Celle que je viens de vous donner.

CARLOS. — Une lettre du roi ! Et à qui ? A vous ?

LA PRINCESSE. — Rendez-la-moi.

CARLOS. — Celle qui devait démasquer...

LA PRINCESSE. — Rendez-la-moi.

CARLOS. — Cette lettre a été envoyée par le roi ?

LA PRINCESSE. — Prince, vous m'assassinez.

CARLOS, *brandissant joyeusement la lettre.* — Voilà une lettre inestimable, une lettre d'un tel poids et d'un tel prix que toutes les couronnes de Philippe seraient trop légères et trop insignifiantes pour la dégager. Je la garde. (*Il sort.*)

SCÈNE IX

LA PRINCESSE. — Prince ! Prince, écoutez-moi. (*Un silence.*) Il est parti ! Il me méprise. Il m'abandonne à la plus atroce des solitudes. Je suis repoussée, rejetée ! (*Elle se laisse tomber sur un fauteuil. Un silence.*) Non ! On me préfère une rivale. Il aime. Aucun doute n'est plus possible. Lui-même l'a reconnu. Mais qui donc est-elle, cette bienheureuse ? Il a peur qu'on la connaisse. Il cache au roi sa passion. Pourquoi ? N'est-ce pas le père qu'il craint en lui ? (*Elle s'arrête brusquement frappée par une pensée soudaine.*) O folle que je suis ! Enfin, enfin, je comprends ! Où avais-je l'esprit ? Le prince ne m'a jamais vue sans la reine. C'est elle qu'il aime de cet amour si brûlant, si demesuré dont je croyais être l'objet. J'ai été trompée comme jamais personne ! Et j'ai découvert ma faiblesse à ma rivale ! (*Un silence.*) Je ne puis croire qu'il aime sans espoir. Il serait trop peu armé pour un tel combat. Il a accepté la clef qu'il supposait envoyée par la reine. Il est venu ! Il est venu ! Il l'a crue. Il n'y a plus de doute possible. Il est exaucé ! Elle l'aime ! Moi qui trembait devant sa sublime vertu, qui disparaissais dans son éclat, qui enviais à sa beauté sa sereine grandeur ! Tout n'était que fausseté ! Et cette hypocrisie devrait lui réussir ? Non, non ! Cela réclame vengeance. Il faut que le roi le sache... (*Un silence.*) Oui, c'est un moyen pour parvenir jusqu'à lui.

★

Une pièce du palais.

SCÈNE X

DOMINGO. — Ainsi nous en sommes là. Des soupçons, mais aucune preuve.

ALBE. — Et ce gouvernement des Pays-Bas qui m'échoit sans doute plus comme un exil que comme une faveur.

DOMINGO. — Je connais le prince. Il a formé le projet de régner sans le secours de notre Sainte Foi. Il pense ! Il s'est enflammé pour une folle chimère. Il vénère l'homme !

ALBE. — Ce ne sont que des chimères. Peut-être aussi un orgueil de jeune homme qui veut jouer un rôle. Cela lui passera quand il régnera.

DOMINGO. — J'en doute. Il est fier de sa liberté. Il ignore la contrainte et ne sait pas qu'on ne peut l'obtenir de quelqu'un qu'en s'y soumettant soi-même. Son esprit aventureux brouillera les lignes de notre politique. J'ai essayé de l'amollir en le faisant goûter au vice. Il a résisté à l'épreuve. Je redoute le mélange de ce corps et de cet esprit. Et Philippe aura bientôt soixante ans !

ALBE. — Vous voyez loin.

DOMINGO. — Le reine et Carlos ne font qu'un. Ils ont dans le cœur le poison réformiste, qui, très vite, deviendra plus puissant et attaquera le trône. Je connais cette Valois. Il faut craindre la vengeance de notre ennemie silencieuse si Philippe se permet quelques faiblesses. La chance est encore de notre côté. Prenons les devants. Avec ou sans certitude, il nous faut avertir le roi. Si nous parvenons à l'ébranler, nous aurons gagné. Et nous découvrirons des preuves si nous avons la volonté d'en découvrir.

ALBE. — Qui le préviendra ?

DOMINGO. — Ni vous, ni moi. Et voici ce qu'a conçu depuis longtemps déjà ma silencieuse vigilance, toute pénétrée de ce grand dessein. Le roi aime la princesse d'Eboli. J'entretiens cette passion qui favorise mes plans. Si je réussis comme je le désire, nous ferons de cette jeune fille une alliée et une reine. Elle m'a demandé de la retrouver ici. J'ai grand espoir. Une jeune Espagnole brisera peut-être en une nuit les lys des Valois.

ALBE. — Je t'admire, Dominicain, pour ce coup-là.

DOMINGO. — Silence ! C'est elle.

ALBE. — J'attendrai dans la pièce voisine. Si...

DOMINGO. — Je vous appellerai. (*Le duc d'Albe sort.*)

SCÈNE XI

DOMINGO. — Gracieuse Princesse, je suis à vos ordres. Puis-je savoir à quel important événement je dois le bonheur longtemps attendu de vous approcher à nouveau ? Favorise-t-il les vœux du roi ? Ai-je eu raison d'espérer qu'une plus longue réflexion vous reconcilierait avec cette offre que seul un moment d'entêtement et de mauvaise humeur vous avait fait rejeter ? Je suis tout espoir...

LA PRINCESSE. — Avez-vous transmis ma réponse au roi ?

DOMINGO. — J'ai différé jusqu'à présent de lui faire cette mortelle blessure.

LA PRINCESSE. — Faites-lui savoir que je l'attendrai.

DOMINGO. — Est-ce bien la vérité, belle Princesse ?

LA PRINCESSE. — Epargnez-vous la peine, Monseigneur, de chercher à savoir à l'éloquence de qui vous devez ce changement. J'ajoute, pour vous consoler, que vous n'avez nulle part à ce péché. L'Eglise non plus, je vous l'assure, bien que vous m'ayez prouvé que, dans certains cas, elle savait utiliser les corps de ses jeunes filles à des fins supérieures. Ces pieuses raisons me dépassent, Monseigneur...

DOMINGO. — Je les reprends très volontiers, Princesse, puisqu'elles étaient superflues.

LA PRINCESSE. — Mais veuillez prier le roi, de ma part, de ne pas méconnaître mon attitude en cette affaire. Ce que j'ai été, je le suis encore. Quand j'ai repoussé son offre, je le croyais heureux, je croyais son épouse fidèle digne de mon sacrifice. Mais maintenant...

DOMINGO. — Continuez, Princesse, continuez. Nous nous comprenons, j'en suis persuadé.

LA PRINCESSE. — Elle est démasquée. Je ne la ménagerai plus. Elle a trompé le roi, moi-même et toute l'Espagne. Elle aime. J'en apporte des preuves qui la feront trembler.

DOMINGO. — Permettez-moi d'appeler le duc d'Albe. (*Il sort.*)

LA PRINCESSE. — Le duc d'Albe ? Que signifie cela ?

SCÈNE XII

DOMINGO, *faisant entrer le duc.* — La princesse d'Eboli nous découvre le secret que nous voulions lui révéler.

ALBE. — Ma visite ne lui en paraîtra que plus naturelle. Il faut que le roi soit informé tout de suite. Et par vous, Princesse, par vous. Qui croirait-il mieux que la sévère et vigilante compagne de la reine ? Je suis l'ennemi déclaré du prince, je ne peux pas parler.

DOMINGO. — Moi non plus, pour les mêmes raisons.

ALBE. — Les minutes sont précieuses. A tout instant, je puis recevoir l'ordre de partir

DOMINGO. — Ne pourrait-on pas trouver des lettres ? De l'infant, naturellement. Elles produiraient un effet certain. Vous couchez bien, me semble-t-il, dans l'appartement de la reine ?

LA PRINCESSE. — Dans la chambre contiguë. Pourquoi cette question ?

DOMINGO. — Avez-vous remarqué où elle range habituellement la clef de sa cassette ?

LA PRINCESSE. — Cela pourrait conduire à quelque chose. On doit la trouver, je pense.

DOMINGO. — Ainsi le roi peut espérer ? Me permettez-vous de le lui annoncer ? Vraiment ? Je puis aussi lui dire quelle sera l'heure magnifique où ses vœux seront comblés ?

LA PRINCESSE. — Dans quelques jours, je tomberai malade. On me séparera de la reine comme c'est l'usage. Je resterai dans ma chambre.

DOMINGO. — Fort bien imaginé.

(*La princesse sort.*)

SCÈNE XIII

DOMINGO. — Duc, avec ces roses et vos batailles !..

ALBE. — Et ton Dieu !...

Une chartreuse près de Madrid.

SCÈNE XIV

CARLOS. — Il est déjà venu.

LE PRIEUR. — Trois fois ce matin. Il est parti depuis une heure.

CARLOS. — Il reviendra, j'espère. N'a-t-il rien laissé ?

LE PRIEUR. — Il m'a promis d'être de retour avant midi.

CARLOS, *regardant à la fenêtre.* — Votre couvent est loin de la route. On aperçoit encore les tours de Madrid, là-bas à l'horizon. Et ici coule le Manzanarès. Le paysage est tel que je le souhaite. Silencieux comme un secret.

LE PRIEUR. — Comme l'entrée dans l'autre vie.

CARLOS. — Nous sommes bien, n'est-ce pas, à l'abri de toute surprise, de toute trahison ?

LE PRIEUR. — N'ayez aucune crainte Monseigneur. La curiosité ne rôde qu'aux portes de la réussite ou de la passion. Le monde finit devant nos murs .

CARLOS. — Peut-être pensez-vous que derrière cette prudence et cette crainte se cache une conscience coupable.

LE PRIEUR. — Peu nous importe, mon fils. Cet asile est ouvert au criminel comme à l'innocent. Que tes intentions soient bonnes ou mauvaises, loyales ou malhonnêtes, c'est affaire entre toi et ton cœur.

CARLOS. — Ce que nous cachons n'offense pas Dieu, et je peux vous le révéler.

LE PRIEUR. — A quoi bon ? Dispensez-m'en, cher Prince. J'ai fermé derrière moi la porte qui communique avec le siècle. Je ne veux pas la rouvrir maintenant que je suis si près de mon dernier voyage. Très peu suffit à la félicité éternelle. La cloche sonne. Je dois aller prier. (*Le prieur sort. Le marquis de Posa entre.*)

SCÈNE XV

CARLOS. — Ah ! enfin te voici. Enfin !

LE MARQUIS. — Quelle épreuve pour l'impatience d'un ami ! Voici deux jours que s'est décidé le sort de mon cher Carlos et je ne vais le connaître que maintenant. Parle. Etes-vous réconciliés et qu'a-t-il été décidé pour les Flandres ?

CARLOS. — Le duc y part demain.

LE MARQUIS. — Ce n'est pas possible.

CARLOS. — Mon père est resté inflexible. Nous sommes plus séparés que nous ne l'avons jamais été.

LE MARQUIS. — Tu ne pars pas pour les Flandres ?

CARLOS. — Non, non, non !

LE MARQUIS. — O, mes belles espérances !

CARLOS. — O Rodrigue ! Depuis que je t'ai vu, que de choses se sont passées ! Mais, avant tout, j'ai besoin de tes conseils. Il faut que je parle à la reine. (*Il montre la lettre du roi à la princesse.*) Elle est libre, aussi bien aux yeux des hommes qu'à ceux de Dieu. Cette lettre le prouve. Lis et cesse de t'étonner. (*Il lui donne la lettre.*) Ecrite de la main du roi et adressée à la princesse d'Eboli. Avant-hier, un page me remet une clef et une lettre dans laquelle on m'informe qu'une dame que j'aime depuis longtemps m'attend dans un cabinet des appartements de la reine. Je m'y rends aussitôt. J'ouvre la porte et j'aperçois, imagine ma stupeur, la princesse ! Elle avait cru que mes regards s'adressaient à elle. Etonnée de mon attitude, elle l'attribue à une pudeur excessive et, tout à la fois fière et touchante, me découvre son âme, me forçant ainsi à la détromper.

LE MARQUIS. — Elle t'a démasqué, elle a pénétré ton secret, tu l'as profondément blessée, le roi l'écoute et tu me racontes cela avec calme.

CARLOS. — Elle est vertueuse.

LE MARQUIS. — Elle l'est dans l'intérêt de sa passion. Pardonnera-t-elle jamais que l'homme qui l'a dédaignée se consume d'amour pour la reine ? Sa vertu est liée à son amour. Elle tombera avec lui.

CARLOS. — Non, non ! Tes craintes sont vaines. Ses preuves la confondent elle-même. Elle n'ira pas jusqu'à acheter de son honneur la triste joie de se venger.

LE MARQUIS. — Beaucoup se sont vouées à la honte pour effacer une rougeur.

CARLOS. — Je veux parler à ma mère.

LE MARQUIS. — Pour lui montrer la lettre ? (*Carlos regarde à terre et se tait.*) Carlos, je vois sur ton visage une expression qui me surprend et que je n'y ai jamais vue. Tu détournes de moi ton regard. Est-ce vrai ? Ne me suis-je pas trompé ? Laisse-moi lire... (*Carlos lui donne la lettre ; le marquis la déchire.*)

CARLOS. — Que fais-tu là ? Es-tu fou ? Je tenais beaucoup à cette lettre.

LE MARQUIS. — C'est ce qu'il m'a semblé. (*Un silence.*) Les profanations du lit conjugal n'ont rien à voir avec ton amour. Philippe n'a pas péché contre toi. Ah ! je commence à te comprendre ! Comme je me suis trompé. Autrefois, tu étais si riche, si chaleureux ! Une petite passion égoïste a tout fait disparaître, tout englouti ! Tu n'as plus de cœur. Le monstrueux destin des Flandres ne t'a pas tiré une larme, pas une ! O Carlos, comme tu es devenu pauvre, misérablement pauvre depuis que tu n'aimes plus personne que toi !

CARLOS, *se jetant dans un fauteuil.* — Tu n'as plus aucune estime pour moi, je le sais.

LE MARQUIS. — Ce n'est pas cela, Carlos. Tu t'es trompé sur toi-même. Jusqu'à présent, tu as cru sans te l'avouer que Philippe était peut-être digne de la reine. Tu n'osais pas prononcer tout haut sa condamnation. Mais cette lettre t'a donné une preuve décisive de l'injustice de ton destin. Dépouillé et victime, tu t'es réjoui d'être l'offensé. Les grandes âmes se sentent flattées de souffrir injustement. Et tu t'es mis à espérer...

CARLOS. — Non, Rodrigue. Mes pensées étaient bien loin d'être aussi nobles que tu voudrais me le faire croire.

LE MARQUIS. — Tu parleras à la reine. Maintenant, tu le peux.

CARLOS, *se jetant à son cou.* — Oh ! comme je suis honteux en face de toi !

LE MARQUIS. — Je tiendrai ma promesse. Une idée m'est venue à l'esprit. La reine te la communiquera. Je trouverai le moyen de parvenir jusqu'à elle. Et n'oublie pas, Carlos, qu'« un dessein conçu par raison supérieure et au nom de la souffrance humaine, même s'il échoue dix mille fois, ne doit jamais être abandonné ». Entends-tu ?

CARLOS. — Je ferai tout ce que toi et la plus haute vertu me commanderez.

ACTE III

La chambre à coucher du roi.

SCÈNE I

(*Sur la table de nuit, deux flambeaux. A l'arrière-plan, quelques pages agenouillés et endormis. Le roi à demi dévêtu est assis devant la table, accoudé sur un bras du fauteuil, dans une attitude méditative.*

Devant lui, un médaillon et des papiers.)

LE ROI, *seul.* — Qu'elle ait été autrefois romanesque et passionnée, personne ne peut le nier. Je ne l'ai jamais aimée... et pourtant a-t-elle jamais paru en souffrir ? La preuve de sa fausseté est donc faite. (*Il fait un mouvement qui le rappelle à la réalité et regarde avec étonnement autour de lui.*) Où étais-je ? Le roi est-il donc seul à veiller ici ? Comment ? Les flambeaux vont s'éteindre ! Est-ce déjà l'aube ? Mon sommeil est sacrifié. Que la nature m'en tienne quitte ! Un roi n'a pas le temps de rattraper ses nuits perdues. Je suis réveillé ! Qu'il fasse jour ! (*Il éteint les flambeaux et ouvre les rideaux d'une fenêtre. Il va et vient dans la chambre, considère les pages qui dorment, reste un instant silencieux, puis sonne.*) Dormirait-on par hasard dans mon antichambre ? (*Le comte de Lerme entre. Il paraît surpris et inquiet.*)

SCÈNE II

LE ROI, *seul.* — Il y a le feu dans le pavillon de la reine. N'avez-vous pas entendu donner l'alarme ?

LE COMTE. — Non, Majesté.

LE ROI. — Non ? Comment cela ? J'aurais seulement rêvé ? Ce rêve m'effraie. Faites doubler la garde dès la tombée de la nuit dans cette aile du palais. La reine y couche et je ne voudrais pas que... Vous m'examinez, comte ?

LE COMTE. — Vous avez besoin de sommeil. Majesté. Vos yeux brûlants le réclament. Oserai-je vous rappeler que votre vie est précieuse. Deux heures suffiraient à...

LE ROI. — Le sommeil ? Je ne suis pas à l'Escurial. Pendant que le roi dort, il est frustré de sa couronne, et le mari du cœur de sa femme. Non, non ! C'est de la calomnie. N'est-ce pas une femme qui a parlé ? Et la femme se nomme Calomnie. Je ne croirai pas au crime tant qu'un homme ne me l'aura pas confirmé. (*Aux pages qui, entre-temps, se sont réveillés.*) Appelez le duc d'Albe ! (*Les pages sortent.*) Oh ! puissé-je posséder l'omniscience le temps d'un battement de cœur ! (*Le comte va pour sortir. Le roi le rappelle.*) Vous êtes marié ? Et père ?

LE COMTE. — Oui, Votre Majesté.

LE ROI. — Et vous ne craignez pas de passer une nuit auprès de votre maître ? Vos cheveux grisonnent et vous ne rougissez pas de croire à l'honnêteté de votre femme ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Parce que j'ai moi aussi des cheveux gris ? Ne vous égarez pas, malheureux ! Les reines ne souillent pas leur vertu. Si vous en doutez, vous mourrez.

LE COMTE. — Qui l'oserait ? Qui aurait l'insolence de soupçonner la meilleure et la plus vertueuse des reines ?

LE ROI. — La meilleure ! Pour vous aussi alors ! Elle a, je m'en aperçois de très chauds partisans parmi ceux qui m'entourent. Elle a dû le payer cher. Vous pouvez vous retirer. Faites venir le duc.

LE COMTE. — Il est dans l'antichambre (*Il va pour sortir.*)

LE ROI, *sur un ton plus calme.* — Comte, vous aviez raison. Cette nuit sans sommeil m'a mis la tête en feu. Oubliez ce que j'ai dit. Je rêvais tout éveillé. Vous entendez, oubliez-le. Vous avez la faveur de votre roi. (*Il lui donne sa main à baiser. Le comte se retire et fait entrer le duc d'Albe.*)

SCÈNE III

ALBE, *s'approchant du roi sans assurance.* — Un ordre si surprenant... A une telle heure...

LE ROI, *qui s'est assis, a pris le médaillon sur la table et considère un long temps le duc en silence.* — Ainsi, c'est donc vrai ? Je n'ai pas un seul serviteur fidèle.

ALBE. — Que voulez-vous dire ?

LE ROI. — Je suis mortellement offensé, on le sait et personne ne m'en avertit !

ALBE. — On vous aurait offensé sans que je le sache ?

LE ROI, *lui montrant des lettres.* — Reconnaissez-vous l'écriture ?

ALBE. — C'est celle de don Carlos.

LE ROI, *après un silence.* — Ne soupçonnez-vous rien ? Vous m'avez mis en garde contre son ambition. N'était-ce que devant elle que je devais trembler ?

ALBE. — L'ambition est un grand mot qui peut contenir bien des choses.

LE ROI. — Vous n'avez rien de précis à me dévoiler ?

ALBE, *après un silence.* — Votre Majesté a confié le royaume à ma vigilance. Je lui dois toute ma pénétration et mes informations les plus secrètes. Mais ce que par ailleurs, je puis supposer, entendre ou penser, m'appartient en propre. A moins que le souverain ne s'efface devant l'homme.

LE ROI, *lui donnant les lettres.* — Lisez.

ALBE, *après avoir lu.* — Qui donc a été assez fou pour mettre ce malheureux billet entre vos mains ?

LE ROI. — Comment ? Vous savez donc à qui il est adressé ! Le nom n'est pourtant pas écrit, que je sache.

ALBE, *après un silence.* — C'est vrai, je sais à qui ce billet est adressé.

LE ROI. — Que le Dieu de vengeance m'inspire un nouveau supplice ! La trahison est si manifeste, si évidente, qu'elle apparaît au premier regard, et je

ne savais rien. J'aurai été le dernier de mon royaume à savoir ! Non, je ne souffrirai pas cette humiliation !

ALBE, *se jetant aux pieds du roi.* — Je suis coupable, Majesté, je l'avoue. J'ai honte de cette lâche prudence qui me forçait à me taire au mépris de la justice, de la vérité et de votre honneur.

LE ROI. — Relevez-vous. Vous avez ma parole de roi ! Relevez-vous et parlez sans crainte.

ALBE, *se relevant.* — Votre Majesté se rappelle peut-être ce qui s'est passé dans les jardins d'Aranjuez. Vous avez trouvé la reine séparée de ses dames, seule et toute troublée dans un endroit écarté du parc.

LE ROI. — Que vais-je apprendre ? Continuez !

ALBE. — La marquise de Mondécar a été bannie du royaume pour avoir eu la générosité de se sacrifier. Mais, nous le savons maintenant, elle n'a fait qu'obéir à des ordres. Le prince venait de quitter la reine.

LE ROI. — De quitter la reine !

ALBE. — L'empreinte de pas sur le sable, un mouchoir laissé par l'infant dans une grotte située tout près ont très vite éveillé les soupçons. Un jardinier y avait aperçu le prince quelques instant avant que Votre Majesté arrive.

LE ROI. — Elle m'a fait rougir de confusion devant toute la cour ! Rougir de moi-même ! (*Un long et profond silence. Il s'assied et se cache le visage dans les mains.*) Laissez-moi seul un instant.

ALBE. — Majesté, rien de ce que je vous ai confié n'est décisif.

LE ROI, *saisissant les lettres.* — Et ceci non plus ? Et ceci encore ? Tout est clair maintenant. Le crime date du jour où elle m'a vu pour la première fois. Je me rappelle sa pâleur spectrale et son regard empli d'effroi fixé sur mes cheveux gris.

ALBE. — La reine attendait de l'amour, le jeu de la politique lui a donné une couronne.

LE ROI, *avec amertume.* — Vous discriminez avec beaucoup de justesse, Duc. Je vous remercie. Je saurai punir la reine. (*Il sonne.*) Qui est encore dans l'antichambre ? Duc, je n'ai plus besoin de vous. Vous pouvez vous retirer.

ALBE. — Majesté, vous aurais-je déplu une seconde fois.

LE ROI, *à un page qui entre.* — Dites à Domingo de venir. (*Le page sort.*) Je vous demande pardon de m'avoir, pendant presque deux minutes, fait craindre un crime à l'abri duquel vous n'êtes pas plus que moi. (*Le duc sort.*)

SCÈNE IV

(*Philippe va et vient un certain nombre de fois à travers la pièce, puis se ressaisit. Domingo entre et s'approche du roi qu'il considère un instant.*)

DOMINGO. — Je suis surpris de voir Votre Majesté si calme, si résignée.

LE ROI. — Vous êtes surpris ?

DOMINGO. — Je n'ai pas le droit de vous cacher que je viens d'être averti d'un secret.

LE ROI. — Ai-je exprimé le vœu de le partager avec vous ? Je vous trouve bien audacieux de prendre ainsi les devants.

DOMINGO. — Majesté, la princesse d'Eboli s'est accusée en confession. Elle regrette un acte qu'elle a quelques raisons de croire chargé des plus terribles conséquences pour la reine.

LE ROI. — Vraiment ? Quel bon cœur ! Toutefois, vous avez deviné juste, je vous ai fait appeler pour cela. Je vous demande de me faire sortir de ce sombre labyrinthe où je suis égaré. De vous, j'attends la vérité. Vous êtes mon confesseur.

DOMINGO. — Majesté, même si mon ministère ne me portait pas à la mansuétude, je vous conjurerais cependant, au nom de votre repos, de ne pas pénétrer plus avant un secret dont il ne viendra rien que de funeste. Vous pouvez pardonner ce que vous connaissez. Seule, votre sérénité fera taire les rumeurs de la calomnie.

LE ROI. — Des rumeurs ?

DOMINGO. — Des mensonges ! De maudits mensonges ! Mais parfois, hélas ! la croyance populaire, même fausse, prend force de vérité.

LE ROI. — Parlez plus clairement.

DOMINGO. — Une réputation sans tache est le seul bien pour lequel la reine doit rivaliser avec la femme d'un bourgeois.

LE ROI. — Chapelain, je vois sur votre visage que vous avez encore quelque nouveau malheur à m'apprendre. Ne différez pas. Parlez ! Peu importe ce que c'est, mais ne me laissez pas plus longtemps à la torture. Que croit le peuple ?

DOMINGO. — Encore une fois, Sire, le peuple peut se tromper ; il se trompe sûrement. Ne vous laissez pas bouleverser par ce qu'il dit. Cependant, qu'il ait osé le dire, suppose...

LE ROI. — Quoi donc ? Parlez ! Devrai-je implorer plus longtemps une goutte de poison ?

DOMINGO. — Le peuple se rappelle ce moment où Votre Majesté était si près de la mort et aussi, trente semaines plus tard, la nouvelle de l'heureuse naissance. (*Le roi se lève et sonne. Le duc d'Albe entre.*)

LE ROI. — Tolède, vous êtes un homme. Protégez-moi contre ce prêtre. (*Domingo et le duc échangent des regards de confusion. Un silence.*)

DOMINGO. — Si nous avions pu deviner que...

LE ROI. — Un bâtard, dites-vous ? Comment cela ? Lorsque la reine s'est aperçue qu'elle allait être mère, dans toutes vos églises vous avez fait chanter les louanges de Saint-Dominique pour le miracle qu'il avait accompli à mon bénéfice. Ce qui était vrai autrefois ne l'est donc plus aujourd'hui ? Vous m'avez donc menti ? Ou vous mentez maintenant ? Qui voulez-vous que je croie ? Mais je commence à voir clair dans votre jeu. Le complot n'était pas assez mûr, sinon saint Dominique en aurait été pour ses coups d'encensoir.

ALBE. — Le complot ?

LE ROI. — Vous seriez donc si admirablement d'accord sans vous être concertés ? C'est à moi que vous prétendez le faire croire ? A moi ? Je n'ai pas vu, peut-être, avec quel acharnement, avec quelle avidité vous vous précipitiez sur votre proie, avec quelle volupté vous vous repaissiez de ma douleur et des mouvements de ma colère ? Je n'ai sans doute pas remarqué avec quelle frénésie, Duc d'Albe, vous alliez au-devant d'une faveur qui était réservée à mon fils, ni avec quelle joie le saint homme que vous êtes, Domingo, armerait sa petite rancœur du bras infiniment puissant de ma colère ! Je ne suis selon votre goût qu'un arc qu'on peut bander à son gré. Mais j'ai aussi ma volonté. Et si je dois douter de quelqu'un, laissez-moi, du moins, commencer par vous.

ALBE. — Notre fidélité ne s'attendait pas à pareille interprétation.

LE ROI. — Votre fidélité ! La vraie fidélité met en garde contre les crimes qui menacent, pas contre ceux qui sont commis. Qu'ai-je gagné à votre empressement ? Si ce que vous prétendez est vrai il ne me reste d'autre issue qu'une séparation douloureuse. Le sombre triomphe de la vengeance ? Mais vous ne m'apportez que des craintes, que des suppositions chancelantes ! Vous me poussez sur la pente d'un enfer et vous vous enfuyez.

DOMINGO. — Peut-on vous apporter des preuves plus convaincantes si vous ne croyez pas ce que vous voyez ?

LE ROI, *après un silence, avec beaucoup de grandeur et de gravité.* — Je vais rassembler tous les grands de mon royaume et tenir moi-même un lit de justice. Vous vous présenterez devant eux et vous accuserez la reine d'adultère. Si vos accusations sont justifiées, elle mourra. Elle et l'infant mourront. Sans recours ! Mais, prenez-y garde, si elle est innocente, c'est vous-mêmes qui périrez. Voulez-vous honorer la vérité d'un tel sacrifice ? Décidez. Vous refusez ? Vous ne répondez pas ? Vous avez donc menti ?

ALBE. — J'accepte.

LE ROI. — Vous êtes audacieux. Mais je me souviens que vous avez risqué votre vie pour beaucoup moins. Pour cette chimère qu'est la gloire et avec la légèreté d'un joueur. Je ne veux pas de votre sacrifice. Allez ! Allez dans la salle d'audience et attendez-y mes ordres !

SCÈNE V

LE ROI. — O Providence, mets maintenant un homme sur mon chemin. Un homme digne de ce nom. Tu as été généreuse envers moi, mais je te demande encore ce don incomparable. A toi pour qui rien n'est caché, je te demande de me trouver un ami. Tu connais ceux qui m'entourent et tu sais ce qu'ils sont pour moi. Leurs vices que je tiens en bride servent mes desseins. Ils sont comme tes orages. Mais j'ai besoin de vérité. Découvrir sa source silencieuse, sous des amas de mensonges n'est pas au pouvoir d'un roi. Fais-le-moi connaître, Providence, cet homme rare, cet homme au cœur pur, à l'esprit lumineux, qui me conduira jusqu'à elle, parmi les milliers qui tournoient autour du soleil de ma majesté. (*Il ouvre une cassette et en retire des tablettes qu'il parcourt.*) Les voici tous rassemblés. Des noms ! Rien que des noms ! Et jamais une mention des mérites auxquels ils doivent d'être inscrits sur ces tablettes. Qu'y a-t-il pourtant de plus périssable que la reconnaissance ? Le comte d'Egmont ! Que fait-il ici ? Sa victoire de Saint-Quentin n'a plus aucun effet depuis longtemps. Mettons-le avec les morts. (*Il efface le nom, l'inscrit sur une autre tablette et poursuit sa lecture.*) Le marquis de Posa ? Je me rappelle à peine cet homme. Souligné deux fois ! Ce qui prouve que je le destinais à quelque grand dessein. Est-ce possible ? Il s'est jusqu'à présent soustrait à ma présence et il a fui l'attention de son royal débiteur ! Voilà le seul être, dans toute l'étendue de mes Etats, qui n'ait pas besoin de moi. Risquerai-je la partie sur cet homme étrange ? Oui. Quelqu'un qui peut se passer de moi me dira la vérité.

★

Une salle du palais.

SCÈNE VI

(*Don Carlos en conversation avec le prince de Parme. Les ducs d'Albe, de Feria et de Medina Sidonia, le comte de Lerme et d'autres grands d'Espagne. Ils tiennent des papiers à la main et attendent le roi.*)

MEDINA SIDONIA, *visiblement évité par tous ceux qui l'entourent et qui se tournent vers le duc d'Albe qui va et vient seul et préoccupé.* — Vous avez parlé au roi, Duc. Dans quelles dispositions était-il ?

ALBE. — De très mauvaises à l'égard de vous-même et des nouvelles que vous apportez.

MEDINA SIDONIA. — Sous le feu des batteries anglaises, je me sentais plus à l'aise que dans cette salle. (*Carlos, qui l'a regardé avec sympathie, s'approche de lui et lui serre la main.*) Je vous remercie chaleureusement pour votre bonté, Prince. Vous le voyez, tout le monde m'évite. Ma perte est maintenant certaine.

CARLOS. — Vous n'êtes pas coupable. Gardez le plus grand espoir en la clémence de mon père. Je suis votre ami.

MEDINA SIDONIA. — Je lui ai perdu la plus belle flotte qu'on ait jamais vue. Ma tête ne pèsera pas lourd en face de soixante-dix galions engloutis. Et pourtant, Prince, mes cinq fils, qui comme vous donnaient les plus belles promesses, ont disparu avec eux. Mon cœur est brisé.

SCÈNE VII

Le roi entre ; tous se découvrent et s'écartent des deux côtés en formant un demi-cercle.

LE ROI, *jetant un rapide coup d'œil sur le groupe.* — Couvrez-vous ! (*Don Carlos et le prince de Parme s'approchent les premiers et baisent la main du roi qui se retourne vers ce dernier en évitant de remarquer son fils.*) Mon neveu, votre mère veut savoir si on est content de vous à Madrid.

PARME. — Qu'elle attende l'issue de mon premier combat !

LE ROI. — Rassurez-vous. Votre tour viendra. Quand ces grands arbres seront tombés.

FERIA, *mettant un genou à terre devant le roi.* — Le grand commandeur de l'ordre de Calatrava est mort ce matin. Voici sa croix de chevalier.

LE ROI, *la prenant et regardant tout autour de lui.* — Qui sera le plus digne de la porter après lui ? (*Il fait un signe au duc d'Albe. Celui-ci met un genou en terre devant le roi qui lui passe le collier autour du cou.*) Duc, vous êtes le premier de mes généraux. Ne cherchez pas à être davantage et ma faveur ne vous quittera jamais. (*Il aperçoit le duc de Medina.*)

MEDINA SIDONIA, *s'approchant d'un pas chancelant et s'agenouillant devant le roi, tête baissée.* — Voici, Majesté, tout ce que je rapporte de la jeunesse espagnole et de votre Armada.

LE ROI, *après un long silence.* — Dieu est notre maître. Je vous ai envoyé combattre des hommes, pas les récifs ni la tempête. Soyez le bienvenu à Madrid. (*Il lui tend la main à baiser.*) Je vous remercie de m'avoir conservé en votre personne un digne serviteur. Ainsi je le reconnais, Grands d'Espagne ; ainsi, vous devez le reconnaître. (*Il lui fait signe de se relever et de se couvrir, puis se tourne vers les autres.*) Qu'y a-t-il encore ? (*A don Carlos et au prince de Parme.*) Je vous remercie, Princes.

(*Les princes se retirent. Les grands d'Espagne s'approchent du roi et, en s'agenouillant, lui remettent leurs papiers qu'il parcourt rapidement avant de les donner au duc d'Albe.*)

Présentez-les-moi dans mon cabinet... D'où vient que je ne vois jamais parmi les grands de mon royaume un certain marquis de Posa qui m'a servi glorieusement ?

LERME. — Le chevalier vient de rentrer d'un long voyage à travers l'Europe. Il est maintenant à Madrid, où il n'attend qu'une cérémonie officielle pour se jeter aux pieds de son souverain maître.

ALBE. — Le marquis de Posa est ce chevalier de Malte qui, à dix-huit ans, disparut de l'Université d'Alcala pour aller rejoindre ses frères d'armes assiégés dans leur île par Soliman. Il se présenta à La Vallette et lui dit : « On m'a acheté cette croix, je veux maintenant la mériter. » Il fit partie de ces quarante chevaliers qui tinrent le castel Saint-Elme contre trois assauts successifs.

FERIA. — C'est aussi lui qui, en démasquant les conjurés de Catalogne, a conservé à la couronne sa plus importante province.

LE ROI. — Vous m'étonnez beaucoup. Quel est donc cet homme qui, malgré ses prouesses, ne compte pas un seul envieux parmi vous trois. Il doit avoir exceptionnellement du caractère. Ou pas du tout. Il faut que je lui parle. (*Au duc d'Albe.*) Après la messe, amenez-le-moi dans mon cabinet. (*Le duc sort. Au duc de Feria.*) Vous me remplacerez au conseil privé. (*Le roi sort.*)

FERIA. — Le roi est la grâce même, aujourd'hui.

MEDINA SIDONIA. — Dites que c'est un dieu. Il l'a été pour moi.

FERIA. — Vous méritez entièrement ce bonheur auquel je prends la plus chaleureuse part.

UN DES GRANDS. — Moi aussi.

UN SECOND. — Moi aussi, en vérité.

UN TROISIÈME. — Le cœur m'en battait. Vous à qui on doit tant...

LE PREMIER. — Le roi ne vous a pas fait de grâce particulière. Il a simplement été juste.

LERME, *en sortant, au duc de Medina Sidonia.* — Comme deux mots peuvent subitement vous enrichir !

★

Le cabinet du roi.

SCÈNE VIII

LE MARQUIS, *entrant.* — Le roi veut me voir ? Ce n'est pas possible. Vous vous trompez. Que veut-il donc de moi ?

ALBE. — Vous connaître.

LE MARQUIS. — Simple curiosité ? Dommage pour le temps perdu. La vie passe si vite.

ALBE. — Je vous abandonne à votre bonne étoile. Le roi est entre vos mains. Employez cet instant aussi bien que vous le pourrez, et s'il est perdu n'en accusez que vous-même. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IX

LE MARQUIS. — Voilà qui est parlé comme un livre ! Il faut savoir utiliser cet instant ! En vérité, ce courtisan me donne une excellente leçon. (*Il va et vient à travers la pièce.*) Comment suis-je ici ? Ne dois-je pas à un caprice du hasard de voir mon image réfléchie dans ces miroirs ? Mais le hasard est semblable à la pierre brute, qui ne prend vie que sous la main du sculpteur. Peu importe ce que le roi veut de moi. Je sais ce que je dois faire. Un seul feu de vérité jeté avec audace dans l'âme du tyran peut servir la Providence.

(*Le roi entre, s'arrête devant la porte et considère un instant le marquis sans être vu.*)

SCÈNE X

(*Dès qu'il aperçoit le roi, le marquis va à sa rencontre, met un genou à terre devant lui, puis se relève et reste devout, très à l'aise et maître de lui.*)

LE ROI. — M'avez-vous déjà parlé ?

LE MARQUIS. — Non.

LE ROI. — Vous avez bien mérité de ma couronne. Pourquoi vous dérobez-vous à ma reconnaissance ? Bien des noms d'hommes se pressent à ma mémoire et je ne suis pas omniscient. Il vous appartenait de chercher le regard de votre roi. Pourquoi ne l'avez-vous pas fait ?

LE MARQUIS. — Il y a deux jours, Sire, que je suis revenu dans le royaume.

LE ROI. — Je n'ai pas l'intention de rester le débiteur de ceux qui me servent. Demandez-moi une faveur pour vous-même.

LE MARQUIS. — Je jouis de la protection des lois.

LE ROI. — Les assassins en jouissent aussi.

LE MARQUIS. — Pas autant que les bons citoyens. Sire, je suis satisfait.

LE ROI. — On m'a dit que vous aviez quitté mon service.

LE MARQUIS. — Pour laisser la place à quelqu'un qui en fût plus digne.

LE ROI. — Je le regrette pour le bien de mes Etats. Peut-être avez-vous craint de ne pas obtenir un rang selon votre valeur ?

LE MARQUIS. — Oh ! non. Vous vous connaissez en homme, et je suis sûr que vous avez mesuré du premier coup d'œil à quoi je puis vous servir. Je ressens avec une humble gratitude la grâce dont votre Royale Majesté me comble ; mais... (*Il s'arrête.*)

LE ROI. — Eh bien ?

LE MARQUIS. — Je suis, je dois l'avouer, Sire, très mal préparé à transformer en langage de sujet ma pensée de citoyen du monde. Et lorsque, autrefois, je me suis détaché de la couronne, je me croyais aussi dispensé de lui en donner les raisons.

LE ROI. — Sont-elles si faibles ou craignez-vous quelque chose en les faisant connaître ?

LE MARQUIS. — Si vous m'accordez le temps de les épuiser, Sire, je risque tout au plus ma vie.

LE ROI. — Eh bien ! parlez.

LE MARQUIS. — Je ne peux pas servir un prince. (*Le roi le regarde avec étonnement.*) En me confiant un poste, vous ne me demanderez que d'exécuter vos ordres. Pourquoi accepterais-je d'être l'outil si je puis être l'artiste ? J'aime l'humanité. Dans une monarchie, il ne m'est permis que de m'aimer moi-même.

LE ROI. — Votre ardeur est fort louable. Choisissez, dans mon royaume, la fonction qui vous permettra de satisfaire cette noble volonté.

LE MARQUIS. — Je n'en trouve aucune.

LE ROI. — Comment ?

LE MARQUIS. — Le bonheur que je désire pour les hommes ferait trembler Votre Majesté. L'intérêt de la couronne ne me semble pas une fin suffisante. Je ne peux concevoir la vie pour mes frères sans la libre pensée. Ne me choisissez pas, Sire, pour répandre le bonheur dont vous battez monnaie à l'exclusion de tous autres.

LE ROI. — Ne seriez-vous pas protestant ?

LE MARQUIS. — Non, Sire, votre foi est aussi la mienne. Comme je le craignais, je me fais mal comprendre. Vous redoutez que je ne vénère plus ce qui a cessé de me faire trembler, et vous me trouvez dangereux parce que j'ai réfléchi sur moi-même. Je ne le suis pas, Majesté. Mes désirs s'anéantissent ici. (*Il montre son cœur.*) Cette rage ridicule de nouveauté ne fait qu'augmenter le poids des chaînes qu'elle ne peut pas briser. Cette époque n'est pas prête à comprendre mon idéal. Je suis citoyen des siècles à venir.

LE ROI. — Voilà pour le moins un ton nouveau. La flatterie s'épuise ; on craint de s'abaisser en imitant et on risque la méthode opposée. Pourquoi pas ?

LE MARQUIS. — Vous vous faites, Sire, une bien basse idée de la dignité humaine pour ne voir dans les paroles d'un esprit libre que les manœuvres d'un flatteur. Les hommes qui vous entourent, fuyant avec effroi devant le spectre de leur grandeur, se complaisent dans leur indigence. Sous une prétendue sagesse, qui n'est que lâcheté, ils cachent leurs chaînes et appellent vertu, l'art de les porter avec distinction.

LE ROI. — Il y a du vrai dans ce que vous dites.

LE MARQUIS. — Pourquoi, hélas ! avez-vous transformé l'homme en un ouvrage de vos mains, et pourquoi vous êtes-vous donné pour Dieu à cette nouvelle créature ? Vous l'avez rabaissée à n'être qu'un instrument. Avec qui voulez-vous donc écouter le chant qui s'en élève ? Je vous prie de me donner congé, Sire. Mon sujet m'emporte. Mon cœur déborde. (*Le comte de Lerme entre et dit quelques mots à voix basse au roi. Celui-ci fait signe de s'éloigner.*)

LE ROI. — Achevez ! Vous aviez autre chose à me dire.

LE MARQUIS. — Sire, je reviens des Flandres et du Brabant, ces riches provinces où vit un peuple bon et vigoureux. Etre le père de ce peuple, quelle œuvre sublime ! Je pensais à cela... lorsque je suis passé devant des ossements humains abandonnés sur un bûcher. (*Il s'arrête. Philippe essaye de soutenir son regard, puis baisse les yeux.*) Vous avez raison, vous le devez. Mais que vous puissiez ce que vous devez m'a rempli d'admiration et d'effroi. Quel dommage que la victime qui se roule dans son sang ne puisse entonner un chant de louanges au génie de son sacrificateur ! Quel dommage que ce ne soient pas des créatures d'essence supérieure, mais seulement des hommes qui écrivent l'histoire.

LE ROI. — Regardez l'Espagne. Le bonheur et la paix n'y sont jamais troublés. Ainsi ferai-je pour les Flandres.

LE MARQUIS. — Vous y apporterez la paix de la mort. Vous croyez donc pouvoir achever ce que vous avez commencé ! Vous espérez donc empêcher la transformation de la chrétienté de venir à son heure ! Vous voulez donc, seul dans toute l'Europe, vous jeter contre la marche du destin et l'arrêter de la seule force de votre bras. Vous n'y parviendrez pas. Déjà des milliers d'hommes se sont enfuis de vos Etats. Sans rien emporter, mais heureux de les quitter. Ceux que vous avez perdus au nom de la foi étaient les meilleurs. Elisabeth les reçoit à bras ouverts et l'Angleterre connaît, grâce à eux, une prospérité alarmante. Grenade, abandonnée par les Maures à qui vous avez interdit la pratique de leur religion, est déserte et l'Europe entière s'amuse de voir son ennemi saigner des blessures qu'il s'est faites lui-même. (*Le roi est ému : le marquis s'en aperçoit et s'approche de lui.*) Vous voulez fonder pour l'éternité et vous semez la mort ! Une telle œuvre de contrainte ne peut survivre à son créateur. Vous aurez mené en vain un âpre combat contre la nature ; en vain, vous aurez sacrifié une grande vie royale à des actes de destruction. L'homme est plus que ce que vous croyez. Il se réveillera de son long sommeil et exigera le bénéfice de ses droits sacrés. Il vous placera à côté de Néron et de ses pareils. Ce qui me remplit de douleur, car vous êtes bon.

LE ROI. — Qui vous en a rendu si certain ?

LE MARQUIS. — Ayez la générosité des âmes souveraines, laissez le bonheur naître de votre richesse et les esprits s'épanouir dans votre grande lumière. Rendez-nous ce que vous nous avez pris. Soyez roi parmi un peuple de rois. Ah ! si la conviction de ces milliers d'hommes qui participent à ce moment de l'histoire pouvait passer à mes lèvres, elle ferait une grande flamme de la lueur que je vois dans vos yeux ! Renoncez à être ce faux Dieu qui nous anéantit. Devenez pour nous l'incarnation de l'éternité et de la vérité. Jamais mortel n'a tant possédé pour une œuvre aussi divine. Tous les rois d'Europe vous rendent hommage. Marchez à leur tête. Un trait de plume de Votre main fera de la terre une nouvelle création. Accordez la liberté de pensée. (*Il se jette aux pieds du roi.*)

LE ROI. — Vous êtes un étrange rêveur. Mais relevez-vous. Je...

LE MARQUIS. — Regardez autour de vous la nature pleine de merveilles. Elle est fondée sur la liberté. C'est d'elle qu'elle tient sa richesse. Dieu n'a pas empêché le ver de boire à la goutte de rosée, ni la pourriture de s'épanouir à son gré. Comme votre création est pauvre et mesquine à côté ! Le bruit d'une feuille vous effraie. Vous êtes maître de la chrétienté, mais vous tremblez devant le moindre courage.

LE ROI. — Ainsi, vous voudriez imiter Dieu dans mes Etats ?

LE MARQUIS. — Vous seul pouvez y parvenir. Et, lorsque vous aurez fait des peuples de votre royaume les plus heureux de la terre, alors votre tâche suprême sera d'imposer votre loi au monde.

LE ROI, *après un silence.* — Je vous ai laissé parler jusqu'au bout. Vous vous représentez les choses de façon extrêmement singulière. Aussi ne vous soummettrai-je pas à la commune mesure. Puisque vous avez su taire jusqu'à ce jour des opinions que vous soutenez pourtant avec tant de flamme, par égard pour votre discrétion je veux oublier ce que je viens d'apprendre. Relevez-vous. Mais fuyez mon inquisition. J'aurais de la peine si...

LE MARQUIS. — Et vos sujets, Sire ? Il ne s'agissait pas de moi. Je n'ai pas plaidé ma propre cause. Vos sujets !

LE ROI. — Puisque vous savez si bien comment la postérité me jugera, qu'elle sache donc comment j'ai traité les hommes quand j'en ai rencontré un.

LE MARQUIS. — Dans les Flandres, il y en a des milliers qui valent mieux que moi.

LE ROI. — Ne parlons plus de cela. De quelle façon puis-je vous attacher à mon service ?

LE MARQUIS. — Laissez-moi ce que je suis. A quoi vous servirai-je, Sire, si vous me corrompez ?

LE ROI. — Je ne souffrirai pas cet excès d'orgueil. Vous êtes maintenant à mon service. Ne m'objectez rien. Je le veux. (*Un silence.*) Vous avez pénétré mon âme de roi, mais je suis pourtant aussi un homme. (*Le marquis ne répond pas tout de suite.*) Etant le plus infortuné des pères, ne puis-je être un époux heureux ?

LE MARQUIS. — Sire, si un fils dont vous pouvez espérer beaucoup et la plus aimable des épouses peuvent donner le bonheur, vous êtes le plus heureux des hommes.

LE ROI. — Non, je ne le suis pas. Et je ne l'ai jamais senti plus profondément que maintenant.

LE MARQUIS. — Le prince est noble et bon. Je l'ai toujours connu ainsi.

LE ROI. — Pas moi. Il m'a pris ce qu'aucun royaume ne peut remplacer. Il m'a pris la reine.

LE MARQUIS. — Qui peut avoir l'audace, Sire... ?

LE ROI. — Le monde ! La calomnie ! Moi-même. Certains témoignages le condamnent et d'autres me font craindre le pire. Mais, Marquis, il m'est bien difficile d'ajouter foi, ne fût-ce qu'à un seul d'entre eux. S'il faut supposer la reine capable de s'être déshonorée aussi profondément, ne faut-il pas bien plus encore croire la princesse d'Eboli capable de calomnie. Domingo hait ma femme autant que mon fils. Albe médite une vengeance. La reine vaut plus qu'eux tous.

LE MARQUIS. — Il y a dans l'âme de la femme, Sire, quelque chose qui est bien au-dessus des apparences et des calomnies et qui s'appelle la vertu.

LE ROI. — Je le pense aussi. Les attaches de l'honneur ne se rompent pas aussi facilement qu'on voudrait me le persuader. Vous avez une profonde connaissance de l'homme, Marquis, vous êtes bon et gai, vous êtes juste et vous ne vous laissez pas égarer par la passion. Je vous choisis pour me révéler le cœur de la reine et de Carlos. Je vous ferai remettre tout pouvoir de les entretenir en secret. (*Il sonne.*) Maintenant, laissez-moi !

LE MARQUIS. — Majesté, vous avez exaucé une de mes espérances. Ce jour est le plus beau de ma vie.

LE ROI, *lui tendant sa main à baiser.* — Pour moi, ce n'est pas un jour perdu. (*Le marquis se relève et sort. Le comte de Lerme entre.*) Vous introduirez désormais le chevalier sans l'annoncer.

ACTE IV

Une galerie.

SCÈNE I

CARLOS. — Qu'avez-vous à me dire ?

LERME. — Votre Altesse avait un ami à la cour.

CARLOS. — Où voulez-vous en venir ?

LERME. — Le marquis de Posa a été chez le roi avec lequel il est resté deux longues heures en conversation.

CARLOS. — Vraiment ?

LERME. — J'ai entendu citer très souvent votre nom, Prince.

CARLOS. — Ce n'est sans doute pas mauvais signe.

LERME. — Ce matin, dans sa chambre, le roi m'a parlé de Sa Majesté la Reine de façon très surprenante.

CARLOS. — Que dites-vous ?

LERME. — Et lorsque le marquis l'a quitté, le roi m'a donné l'ordre de l'introduire dorénavant sans l'annoncer, ce qui est pour moi sans exemple depuis que je suis à son service.

CARLOS. — C'est beaucoup en effet. C'est vraiment beaucoup. Mais en quels termes, disiez-vous, a-t-il parlé de la reine ?

LERME. — Je n'ai pas le droit de le dire, Prince.

CARLOS. — Vous êtes étrange. Vous me dites une chose et vous me cachez l'autre.

LERME. — Je me devais de vous dire la première, mais je dois au roi de taire la seconde. J'ai toujours connu le marquis comme un homme d'honneur.

CARLOS. — Alors vous le connaissez bien.

LERME. — Mais la faveur d'un grand roi est un appât auquel les plus intègres se sont laissé prendre. Si le marquis est resté le même, mon doute ne changera rien et vous, Prince, y gagnerez. (*Il va pour sortir.*)

CARLOS, *lui serrant la main.* — J'y gagnerai doublement. Je suis plus riche d'un ami sans avoir à renoncer à celui que je possédais déjà.

SCÈNE II

Le marquis de Posa arrive par la galerie.

CARLOS. — Ah ! c'est toi. Je te précède sur le chemin du couvent. Rejoins-moi le plus tôt possible. (*Il va pour sortir.*)

LE MARQUIS. — Un instant seulement.

CARLOS. — Si quelqu'un nous surprenait...

LE MARQUIS. — Non, non, j'aurai fini en quelques mots. Tout va selon tes désirs. Tu verras la reine.

CARLOS. — Et le roi ? Que veut le roi ?

LE MARQUIS. — Peu de chose. Il désirait me connaître, poussé sans doute par l'empressement de quelques amis à qui je n'avais rien demandé.

CARLOS. — Vous n'avez sans doute pas parlé de moi ?

LE MARQUIS. — Si. Au hasard de la conversation. Je suis parvenu à m'entretenir avec la reine. Voici un message de sa main. (*Il lui donne un billet.*)

CARLOS, *après avoir lu de façon distraite et allant pour sortir.* — Tu me retrouveras chez le prieur.

LE MARQUIS. — Attends. Pourquoi tant de précipitation ? Il ne vient personne.

CARLOS. — On dirait que nous avons changé de rôles. Te voilà maintenant bien sûr de toi.

LE MARQUIS. — Maintenant ? Pourquoi maintenant ?

CARLOS. — Que m'écrit la reine ?

LE MARQUIS. — Ne viens-tu pas de le lire ?

CARLOS. — Moi ? Ah ! c'est vrai.

LE MARQUIS. — Qu'as-tu donc ? Que t'arrive-t-il ?

CARLOS, *après avoir relu le billet.* — O ange du ciel, je veux être digne de toi. Quoi que tu me commandes, j'obéirai. Elle m'écrit de me préparer à une importante résolution. Que veut-elle dire ? Le sais-tu ?

LE MARQUIS. — Si je le savais, serais-tu disposé à l'entendre ?

CARLOS. — Rodrigue, pardonne-moi si je t'ai offensé. Mon esprit était troublé.

LE MARQUIS. — Par quoi donc ?

CARLOS. — Par... je ne le sais pas moi-même.

LE MARQUIS. — Donne-moi ton portefeuille.

CARLOS. — Mon portefeuille ? Pourquoi ?

LE MARQUIS. — Et tout ce que tu as sur toi, lettres ou brouillons qui ne doivent pas tomber entre des mains étrangères.

CARLOS. — Mais pourquoi ?

LE MARQUIS. — En cas de surprise. Personne n'ira les chercher sur moi.

CARLOS. — Je trouve cela bien étrange. Pourquoi tout d'un coup cette..

LE MARQUIS. — N'aie aucune inquiétude. Ce n'est pas en raison d'un danger particulier.

CARLOS, *lui donnant le portefeuille.* — Garde-le bien.

LE MARQUIS. — Tu peux compter sur moi.

CARLOS. — Je te donne beaucoup, Rodrigue.

LE MARQUIS. — Moins que tu ne m'as déjà donné. Retrouvons-nous au couvent. Adieu, maintenant. Adieu. (*Il va pour sortir.*)

CARLOS. — Attends. Redonne-moi mon portefeuille. (*Le marquis le lui rend.*) Il y a dedans une lettre que la reine m'a envoyée à Alcala quand j'étais si près de la mort. Je l'ai toujours portée sur mon cœur et il m'est cruel de m'en séparer. Laisse-la-moi. Celle-là seulement. (*Il prend la lettre et rend le portefeuille.*)

LE MARQUIS. — Je te la rends à contre-cœur. Elle a beaucoup d'importance à mes yeux.

CARLOS. — Adieu. (*Arrivé à la porte, il s'arrête, fait demi-tour et revient donner la lettre au marquis.*) Garde-la. (*Il se jette dans les bras du marquis.*) Mon père est bien incapable de briser une semblable amitié, n'est-ce pas, mon cher Rodrigue ? N'est-ce pas ? (*Il sort rapidement.*)

SCÈNE III

LE MARQUIS, *seul, le suivant des yeux.* — Serait-ce possible ? Le connaîtrais-je mal ? Ce repli de son cœur me serait-il resté caché ? Il se méfierait de moi ? Non ! Je blasphème. Que m'a-t-il donc fait pour que je l'accuse d'une telle lâcheté ? Je deviens moi-même ce que je lui reproche d'être. Mon comportement n'a-t-il pas de quoi le surprendre et le dérouter ? Mon cher Carlos, je ne puis t'éviter le mal que je vais encore te faire. Il faut que tu te rebelles, que tu te rendes secrètement à Bruxelles où on t'attend. Tous les Pays-Bas se soulèveront à ton appel et tes armes feront trembler le roi qui t'accordera à Bruxelles ce qu'il te refuse à Madrid. La reine te communiquera nos décisions. Pourquoi parler maintenant puisque mon silence t'épargne peut-être ? Pourquoi montrer à celui qui est endormi l'orage qui le menace ? Ne suffit-il pas de le détourner doucement de lui et qu'à son réveil le ciel soit clair ? (*Il sort.*)

★

Le cabinet du roi.

SCÈNE IV

LE ROI. — Non, je ne veux pas le croire. Elle est ma fille. Comment la nature pourrait-elle mentir avec un tel accent de vérité ? Chaque trait de son visage, ses yeux, tout en elle me dit que je suis son père. (*A l'infante qui se tient près de lui.*) Chère enfant de mon amour, je te presse contre mon cœur. Tu es mon sang. (*Il hésite et s'interrompt.*) Mon sang ! N'est-ce pas ce que j'ai le plus à craindre ? Carlos me ressemble lui aussi ! (*Il prend le médaillon et se regarde dans un miroir, puis il jette le médaillon à terre, se lève brusquement et repousse l'infante.*) Va-t'en, va-t'en ! Je me perds dans cet abîme.

SCÈNE V

LERME. — Sa Majesté la Reine demande que vous lui accordiez là grâce de l'entendre.

LE ROI. — Maintenant ? Il m'est impossible de la recevoir en ce moment. Impossible.

LERME. — Voici Sa Majesté. (*Il sort.*)

SCÈNE VI

L'infante va se refugier près de la reine qui se jette aux pieds du roi.

LA REINE. — Mon seigneur et mon époux, je viens vous demander justice.

LE ROI. — Justice !

LA REINE. — J'y suis forcée par les indignes traitements qu'on m'inflige. Quelqu'un a forcé ma cassette...

LE ROI. — Que dites-vous ?

LA REINE. — Et des objets qui sont pour moi de grande valeur ont disparu.

LE ROI. — Relevez-vous.

LA REINE. — Pas avant que vous vous soyez engagé à user de votre puissance pour faire expier le coupable ou à me séparer d'une cour qui le dissimulerait encore.

LE ROI. — Relevez-vous.

LA REINE. — Le voleur doit être de haut rang, car il y avait dans ma cassette mes perles et mes diamants et il s'est contenté de prendre les lettres.

LE ROI. — Quelles lettres ?

LA REINE. — Des lettres et un médaillon de l'infant.

LE ROI. — Adressées à vous ?

LA REINE. — Oui.

LE ROI. — Par l'infant ! Et vous me dites cela à moi !

LA REINE. — N'êtes-vous pas mon époux ?

LE ROI. — Avec une semblable assurance.

LA REINE. — Don Carlos m'avait adressé ces lettres à Saint-Germain. Les deux couronnes approuvaient cette correspondance. Je ne saurais dire si l'envoi du portrait était autorisé ou si le prince, dans un mouvement téméraire, avait agi de son propre chef. Peut-on d'ailleurs, après l'avoir fait espérer, lui reprocher sa précipitation ? Il ne pensait pas que je deviendrais... (*Elle remarque l'agitation du roi.*) Qu'avez-vous ?

L'INFANTE, *qui a trouvé le médaillon et le donne à la reine après avoir joué avec.* — Regardez, mère, le beau portrait.

LA REINE, *qui a reconnu le médaillon.* — Que signifie cela ? (*Un silence pendant lequel le roi et la reine se font face.*) En vérité, Sire, voilà un moyen tout à fait royal et noble d'éprouver le cœur d'une femme. Je voudrais cependant me permettre une question.

LE ROI. — C'est à moi de questionner.

LA REINE. — Ce vol a-t-il été commis sur votre ordre ?

LE ROI. — Oui.

LA REINE. — Je ne peux donc accuser personne, mais seulement vous plaindre de n'avoir pas une épouse avec qui de tels moyens réussissent.

LE ROI. — Madame, ce langage ne m'abusera pas une seconde fois, comme il le fit à Aranjuez. Je connais mieux maintenant cette âme pure et angélique qui se défendit alors avec tant de dignité.

LA REINE. — Que voulez-vous dire ?

LE ROI. — Pas de détours, Madame. Est-il vrai que vous n'avez parlé à personne dans le parc, ce jour-là ? Je veux que vous me disiez la vérité.

LA REINE. — J'ai parlé à l'infant.

LE ROI. — Vous le reconnaissez donc. Et avec autant d'audace que vous l'avez nié. Pourquoi avez-vous agi de la sorte ?

LA REINE. — Parce que je ne suis pas habituée, Sire, à me laisser interroger comme un malfaiteur en présence de la cour. Je ne cacherai jamais la vérité quand on me la demandera avec des égards. J'ai accordé au prince l'entrevue qu'il m'avait instamment demandée. Je l'ai fait parce que je le voulais. Et aussi parce que l'infant n'a pas la joie d'occuper dans le cœur de son père la place qu'il mérite.

LE ROI. — Qu'il mérite ?

LA REINE. — Oui, Sire. Pourquoi le cacherai-je ? Je l'estime et je l'aime comme le plus cher de mes parents, comme celui qu'on avait trouvé digne d'être mon époux pour ma plus grande joie. Je ne parviens pas à comprendre pourquoi je devrais lui témoigner plus d'indifférence sous prétexte qu'il me fut plus cher. Je ne veux pas haïr par ordre et, puisqu'on m'a forcée à parler, je l'affirme de toutes mes forces : je veux être libre de mes préférences.

LE ROI. — Elisabeth ! Vous m'avez vu en des heures de faiblesse et ce souvenir vous donne de l'audace. Vous ne doutez pas d'une toute-puissance qui a souvent eu raison de ma fermeté. Mais prenez garde ! Ce qui m'a conduit à la faiblesse pourrait me mener à la fureur.

LA REINE. — Quelle faute impardonnable ai-je donc commise ?

LE ROI. — Alors, malheur à vous et à moi, Elisabeth. Alors le sang coulera.

LA REINE. — O Dieu, nous en sommes donc là !

LE ROI. — Il n'y aura plus de considération morale ni politique. Je ferai taire la voix de la nature.

LA REINE. — Comme je plains Votre Majesté !

LE ROI. — Vous me plaignez. Une courtisane ose me plaindre. (*L'infante va se réfugier vers sa mère. Le roi la repousse.*)

LA REINE. — Viens avec moi, mon enfant. (*Elle la prend sous sa protection.*) Je saurai te mettre à l'abri des mauvais traitements et je ferai venir de France des hommes d'honneur pour vous défendre.

(*Au moment où elle va pour sortir, elle tombe, prise d'une faiblesse. L'infante pousse un cri.*)

LE ROI. — Relevez-vous ! Relevez-vous, Elisabeth ! Vos dames vont venir. Laisserez-vous la cour se repaître de ce spectacle ? Faut-il que je vous supplie de vous relever ?

(*La reine se relève, soutenue par la roi. Albe et Domingo entrent, suivis des dames d'honneur.*)

SCÈNE VII

LE ROI. — La reine a une faiblesse. Reconduisez-la dans ses apppartements.

(*La reine sort, accompagnée par ses dames d'honneur. Albe et Domingo se rapprochent du roi.*)

ALBE. — Sa Majesté la Reine en larmes et le visage...

LE ROI. — Ce n'est pas à ceux dont les conseils diaboliques m'ont conduit à cela de s'en étonner.

ALBE ET DOMINGO. — Nous ?

LE ROI. — Oui, vous, qui m'en avez dit assez pour provoquer ma fureur, mais pas pour me convaincre.

ALBE. — Nous avons dit ce que nous savions.

LE ROI. — Que l'enfer vous rende grâce ! La reine n'est pas coupable.

LE MARQUIS, *en coulisse.* — Puis-je parler au roi ?

SCÈNE VIII

LE ROI, *allant au-devant du marquis.* — Soyez le bienvenu, Marquis. (*A Albe et à Domingo.*) Je n'ai plus besoin de vous pour le moment. Laissez-nous !

(*Albe et Domingo se regardent, muets d'étonnement, et sortent.*)

SCÈNE IX

LE MARQUIS. — Sire, il doit être bien dur, pour un vieil homme qui s'est exposé tant de fois à la mort pour vous, de se voir éconduit de cette façon.

LE ROI. — Vous avez raison de penser ce que vous dites et moi de faire ce que je fais. Il n'a pas été dans toute sa vie ce que vous êtes devenu pour moi en quelques heures. Je ne veux pas que ma faveur reste secrète, mais qu'on la voie briller clairement et largement sur votre front. Je veux qu'on envie l'homme que j'ai choisi pour ami.

LE MARQUIS. — Même si j'ai besoin de plus d'obscurité pour continuer à mériter ce nom ?

LE ROI. — Que m'apportez-vous de nouveau ?

LE MARQUIS. — En traversant l'antichambre, j'ai entendu une rumeur qui m'a paru incroyable. On parlait de la reine, de dispute, de pâmoison. Je crains que Votre Majesté n'ait précipité les choses. Les découvertes que j'ai faites...

LE ROI. — Quelles découvertes ?

LE MARQUIS. — J'ai pu enlever au prince un portefeuille où j'ai trouvé ce billet. (*Il donne le portefeuille au roi.*)

LE ROI. — Il me semble connaître cette écriture. *Il lit attentivement.*) « Cette clef... les chambres de derrière dans le pavillon de la reine... L'amour pourra y exprimer... ce qu'il n'a confié qu'à des signes. » C'est elle, je reconnais sa main.

LE MARQUIS. — Celle de la reine ? Ce n'est pas possible.

LE ROI. — Celle de la princesse d'Eboli.

LE MARQUIS. — Ce que m'a dit le page Henarez serait donc vrai ! Il prétend avoir remis la lettre et la clef à don Carlos.

LE ROI. — Cette femme est diabolique. La reine vient de m'apprendre qu'on avait forcé sa cassette. C'est sans aucun doute la princesse qui a osé cela. N'a-t-elle pas été la première à l'accuser. Qui sait si Domingo n'est pas du complot ? J'ai été la dupe d'une sinistre farce.

LE MARQUIS. — Ce serait cependant moindre mal si...

LE ROI. — Marquis ! Marquis ! Je commence à craindre d'avoir été trop loin à l'égard de mon épouse.

LE MARQUIS. — S'il y a eu entre la reine et le prince une entente secrète, elle était probablement d'une tout autre nature que celle dont on les accusait. J'ai la certitude que le désir du prince de partir pour les Flandres est né dans l'esprit de la reine.

LE ROI. — Je l'ai toujours pensé.

LE MARQUIS. — La reine a de l'ambition. Irai-je même jusqu'à dire qu'elle souffre d'être exclue du pouvoir. La jeunesse et l'impétuosité du prince se sont offertes à ses desseins, mais je doute qu'elle puisse laisser parler son cœur.

LE ROI. — Ses desseins politiques ne me font guère trembler.

LE MARQUIS. — Le prince l'aime-t-il et doit-on le craindre ? Cette question me semble digne d'examen. Une plus stricte vigilance est nécessaire.

LE ROI. — Vous me répondez de lui.

LE MARQUIS. — Si Votre Majesté m'en croit capable, je la prie de me confier cet office sans limites ni restrictions.

LE ROI. — Je vous l'accorde.

LE MARQUIS. — Et de ne déranger mes entreprises par personne, quel que soit son nom, fût-ce pour m'aider.

LE ROI. — Je vous le promets. Vous avez été mon bon ange et je vous suis infiniment obligé pour vos révélations. (*Au comte de Lerme, qui est entré sur ces derniers mots.*) Comment avez-vous laissé la reine ?

LERME. — Encore très affaiblie par son évanouissement. (*Il regarde le marquis et sort.*)

LE MARQUIS. — Une autre précaution me paraît encore nécessaire. Je crains que le prince ne soit mis en garde. Il a beaucoup d'amis et peut-être a-t-il des relations avec les rebelles de Gand. La peur peut le pousser à des résolutions désespérées. Aussi vous conseillerais-je de prendre dès maintenant des mesures pour parer à cette éventualité.

LE ROI. — De quelle façon ?

LE MARQUIS. — Par un mandat d'arrêt que Votre Majesté me remettrait pour servir immédiatement en cas de danger. Ceci resterait secret d'Etat.

(*Le roi se dirige vers son pupitre et y prend un mandat d'arrêt qu'il signe.*)

LE ROI. — Voici, marquis. Je n'ai pas besoin de vous recommander des ménagements.

LE MARQUIS. — Il s'agirait là d'un cas extrême, Majesté.

LE ROI, *lui mettant la main sur l'épaule.* — Allez, cher Marquis. Allez et rapportez l'apaisement à mon cœur et le repos de mes nuits.

(*Ils sortent tous deux par des côtés différents.*)



SCÈNE X

Une galerie.

LERME. — Prince, vous avez dédaigné mon premier avertissement. N'en usez pas ainsi du second.

CARLOS. — Expliquez-vous.

LERME. — Si je ne me trompe, j'ai vu récemment entre vos mains un portefeuille de velours bleu broché d'or et orné de perles.

CARLOS. — J'en possède un semblable, oui. Eh bien ?

LERME. — Quand je suis entré dans le cabinet du roi, il y a quelques instants, j'ai cru le reconnaître entre ses mains. Le marquis de Posa était là.

CARLOS, *après un court silence et avec violence.* — Ce n'est pas vrai ! Quel mal t'a-t-il donc fait ? Que t'a fait notre amitié ? Pourquoi t'acharnes-tu à la déchirer ainsi ?

LERME. — Prince, je respecte la douleur qui vous rend injuste.

CARLOS. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! Gardez-moi de le soupçonner.

LERME. — Je me rappelle aussi les paroles du roi : « Je vous suis infiniment obligé pour vos révélations », lui disait-il quand je suis entré.

CARLOS. — Assez ! Assez ! Je vous en supplie.

LERME. — Le duc d'Albe serait en disgrâce. L'office du sceau aurait été enlevé au prince Ruy Gomez pour être donné au marquis.

CARLOS. — Et il me l'a acheté ! Mais pourquoi ? Pourquoi ?

LERME. — Déjà la cour le considère avec stupeur comme ministre et favori tout-puissant.

CARLOS. — Il m'a aimé, il m'a beaucoup aimé. Je lui étais aussi cher que son âme. Je le sais. J'en ai eu mille fois la preuve. Mais des millions d'hommes lui sont plus chers qu'un seul. Son cœur demandait plus qu'un ami pour être comblé. Mon bonheur était trop peu pour son amour. Puis-je l'en blâmer ? Je l'ai perdu maintenant. Aucun doute n'est plus possible. Je l'ai perdu. (*Il se cache le visage dans les mains.*)

LERME. — Très cher Prince, que puis-je faire pour vous ?

CARLOS. — Aller trouver le roi et me trahir à votre tour puisque je n'ai rien à vous donner. J'ai perdu mon ami. J'ai perdu mon ami. Je suis le plus abandonné des hommes.

LERME. — Vous ne voulez donc pas songer à votre sécurité ?

CARLOS. — Ma sécurité ! Vous êtes trop bon.

LERME. — Mais n'avez-vous à craindre que pour vous-même ?

CARLOS. — O Dieu ! que me rappelez-vous ? Ma mère ! La lettre ! Elle n'a cependant rien fait pour mériter cela. Il aurait dû l'épargner. Comte de Lerme, n'aurait-il pas dû l'épargner ? Il faut que je la voie, que je l'avertisse. Mais comment parvenir jusqu'à elle ? Par qui ? Dieu soit loué, il me reste quelqu'un ! Allons. Maintenant je n'ai plus rien à craindre. (*Il sort.*)

LERME, *le suivant.* — Que faites-vous, Prince ?

LE MARQUIS, *entrant.* — Que se passe-t-il ? Où court-il ainsi ? Que signifient ces conversations ? La dernière fois que je l'ai vu et qu'il m'a paru si étrange, il venait aussi de quitter le comte de Lerme. Le comte m'a vu chez le roi. S'il est l'ami de Carlos, mon élévation soudaine dans la faveur du roi le fait peut-être me soupçonner. O Carlos, Carlos, me suis-je trompé en te croyant incapable de penser que je pourrais te trahir ? L'âme humaine a-t-elle donc toujours besoin d'explications et de preuves. N'est-il nulle part en elle un point de certitude inébranlable pour sa foi ? Il faut que je parle au prince. Il faut que je lui parle.



La chambre de la princesse d'Eboli.

SCÈNE XI

LA PRINCESSE. — Ce qu'on dit est donc vrai.

CARLOS. — Ne vous effrayez pas, Princesse. Je serai très calme. Etes-vous encore offensée ? Dites-le-moi, je vous en prie.

LA PRINCESSE. — Que signifie cela ? Que voulez-vous de moi ? Vous semblez oublier...

CARLOS, *lui saisissant la main.* — Me haïrez-vous éternellement ? L'amour ne pardonne-t-il donc jamais ?

LA PRINCESSE, *cherchant à se dégager.* — Que me rappelez-vous là, prince !

CARLOS. — Ta bonté et mon ingratitude. (*Il s'est jeté aux genoux de la princesse.*)

SCÈNE XII

LE MARQUIS, *entrant brusquement et s'interposant entre la princesse et Carlos.* — Que vous a dit le prince ? N'en croyez pas un mot. Il a perdu la raison. Ne l'écoutez pas.

CARLOS, *toujours à genoux.* — Il y va de la vie et de la mort. Je vous en conjure devant Dieu, conduisez-moi auprès de la reine.

LE MARQUIS, *écartant la princesse avec violence et s'adressant à l'un des officiers.* — Comte de Cordoue. (*Il lui montre le mandat d'arrêt.*) Le prince est prisonnier. (*Carlos reste immobile, comme frappé par la foudre. La princesse pousse un cri. Au prince.*) Votre épée, je vous prie ! (*A la princesse.*) Restez ici ! (*A l'officier.*) Que personne ne lui adresse la parole. Personne, pas même vous. Vous en répondez sur votre tête. (*Il dit encore quelques mots à voix basse à l'officier.*) Je vais immédiatement informer le roi. Prince, attendez-vous à me revoir dans une heure.

(*Carlos se laisse emmener sans paraître en avoir conscience. En passant devant le marquis, qui détourne le visage, il le regarde, les yeux emplis de désespoir.*)



Une chambre chez la reine.

SCÈNE XIII

LA PRINCESSE, *hors d'haleine, blême et défaite, se jetant aux pieds de la reine.* — Reine ! Il faut le secourir. On l'a fait prisonnier.

LA REINE. — Qui donc ?

LA PRINCESSE. — On vient d'arrêter l'infant au nom du roi.

LA REINE. — Qui l'a fait prisonnier ?

LA PRINCESSE. — Le marquis de Posa.

LA REINE. — Dieu soit loué !

LA PRINCESSE. — Et vous dites cela avec calme, Majesté, avec froideur. Oh ! vous ne savez pas, vous ne savez pas !

LA REINE. — Pourquoi on l'a arrêté ? Sans doute en raison d'une faute bien pardonnable à un jeune homme ardent.

LA PRINCESSE. — Non ! Non ! Je sais la vérité. Non. O Reine ! on ne peut plus le sauver. Il va mourir.

LA REINE. — Mourir !

LA PRINCESSE. — Et c'est moi qui l'aurai tué.

LA REINE, *la prenant avec gentillesse par la main.* — Princesse, vous êtes hors de vous. Reprenez vos esprits. Parlez plus doucement. Que s'est-il passé ?

LA PRINCESSE. — Epargnez-moi tant de bonté et de condescendance, Majesté ! Elles me brûlent le cœur. Je ne suis pas digne d'élever vers vous mon regard. Ecrasez la misérable qui se jette à vos pieds, brisée de remords, de honte et de mépris d'elle-même.

LA REINE. — Qu'avez-vous donc de si terrible à m'avouer ?

LA PRINCESSE. — Oh ! vous ne connaissez pas, vous ne soupçonnez pas le monstre à qui vous avez prodigué tant d'amour. Ange de lumière, apprenez à le connaître. C'est moi qui ai forcé votre cassette.

LA REINE. — Vous ?

LA PRINCESSE. — Moi, qui ai livré les lettres au roi, qui ai eu l'impudence de vous accuser.

LA REINE. — Vous ? Vous avez pu...

LA PRINCESSE. — Par amour, par folie, pour me venger. Je vous haïssais et j'aimais l'infant.

LA REINE. — Vous aimiez l'infant.

LA PRINCESSE. — Je lui en avais fait l'aveu et il ne répondait pas à mon amour.

LA REINE, *après un silence.* — Relevez-vous. Vous l'aimiez. Alors, je vous pardonne. J'ai déjà tout oublié. Relevez-vous. (*Elle lui tend la main.*)

LA PRINCESSE. — Non. Oh non ! Il me reste à vous faire l'aveu le plus terrible.

LA REINE. — Que vais-je encore entendre ?

LA PRINCESSE. — O Majesté. Le roi... Le roi... Je l'ai séduit. Je me suis laissé séduire. J'ai commis le crime dont je vous accusais. (*Elle se jette à terre. La reine sort. La princesse reste un instant dans la même attitude, puis elle relève la tête et s'aperçoit que la reine n'est plus là. Elle se redresse alors, comme prise de folie.*) O Dieu ! Elle m'abandonne !

(*La duchesse d'Olivares sort par la porte où la reine est entrée et s'approche de la princesse.*)

SCÈNE XIV

OLIVARES. — Princesse...

LA PRINCESSE. — Je sais pourquoi vous venez, Duchesse. Faites-moi connaître la sentence.

LA DUCHESSE. — J'ai ordre de Sa Majesté de recevoir votre croix et vos clefs.

LA PRINCESSE, *après avoir donné à la duchesse sa croix d'or qu'elle a tirée de son corsage.* — Me sera-t-il permis de baiser une fois encore la main de la meilleure des reines ?

OLIVARES. — On vous dira au couvent de Sainte-Marie ce qui a été décidé à votre sujet.

LA PRINCESSE. — Ne reverrai-je pas la reine ?

OLIVARES, *l'embrassant et détournant le visage.* — Soyez heureuse.

(*Elle sort rapidement. La princesse la suit jusqu'à la porte du cabinet que la duchesse referme. Elle reste quelques instants agenouillée immobile et en silence, puis elle se lève brusquement et sort en se cachant le visage dans les mains. La reine revient en scène et aperçoit le marquis qui entre.*)

SCÈNE XV

LE MARQUIS, *pâle, le visage défait, la voix tremblante.* — Votre Majesté est-elle seule ? Personne ne risque-t-il de nous épier ?

LA REINE. — Personne. Pourquoi me demandez-vous cela ? Quelles nouvelles m'apportez-vous ? Vous n'êtes plus le même, Marquis ? Que se passe-t-il ? Vous me faites trembler.

LE MARQUIS. — Sans doute, savez-vous...

LA REINE. — Que Carlos a été arrêté ? Je ne voulais le croire que de votre bouche.

LE MARQUIS. — C'est vrai.

LA REINE. — Et par vous, comme on le prétend ?

LE MARQUIS. — Par moi.

LA REINE. — Je respecte vos actes, même quand je ne les comprends pas. Mais cette fois-ci pardonnez à mon inquiétude, je crains de vous voir jouer un jeu dangereux.

LE MARQUIS. — J'ai perdu, je le sais.

LA REINE. — Que dites-vous là ?

LE MARQUIS. — Soyez rassurée, je suis la seule victime. Le prince est sauvé, mais il faut qu'il quitte Madrid cette nuit.

LA REINE. — Cette nuit ?

LE MARQUIS. — Une voiture l'attend à la Chartreuse. Un moine lui transmettra mes dispositions. Voici en lettres de change toute ma fortune. Vous ajouterez ce qui manque. J'aurais encore beaucoup de choses à lui dire, mais, hélas ! je n'en ai pas le temps. Vous le verrez ce soir et je vous demande...

LA REINE. — Pour le repos de mon esprit, expliquez-vous plus clairement, Marquis. Que s'est-il passé ?

LE MARQUIS. — Me laisserez-vous déposer dans votre cœur, ô ma Reine, comme sur un autel sacré, mes dernières paroles qu'il viendra y recueillir. (*Il se détourne, la voix étouffée par l'émotion.*)

LA REINE. — Vous me parlez comme si vous alliez mourir.

LE MARQUIS, *qui s'est ressaisi.* — Demandez au prince de ne pas oublier la sainte hostie sur laquelle fut prêté serment. Comme nous l'avions alors partagée, partageons-en le fruit. Dites-lui, oh ! dites-lui de réaliser le rêve audacieux d'un nouvel Etat, ce rêve qui est né de notre amitié. Qu'il mette le premier la main à cette rude tâche ! Peu importe s'il l'accomplit ou s'il succombe, mais qu'il l'entreprenne. La providence saura la faire achever. Dites-lui aussi de se souvenir que la sagesse est poussiéreuse et que l'enthousiasme est un don de Dieu. Au seuil de la mort, j'exige cela de lui.

LA REINE. — Marquis, où voulez-vous... ?

LE MARQUIS. — J'ai choisi ! L'un de nous était perdu, j'ai voulu que ce fût moi.

LA REINE. — Enfin, je commence à vous comprendre. Malheureux, qu'avez-vous fait ?

LE MARQUIS. — J'ai abandonné le roi. Dans ce sol glacé, aucune de mes roses ne pouvait fleurir. L'Espagne continuera de saigner sous ma main, mais le destin de l'Europe mûrira en Carlos. Mais malheur, malheur à lui et à moi si je m'étais trompé ! Cela n'arrivera pas, vous m'en êtes garante, au nom de l'amour que j'ai vu naître pour vous dans le cœur de Carlos. Promettez-moi, oh ! promettez-moi de ne pas cesser de l'aimer, de ne jamais vous laisser détourner de cet amour sous aucun prétexte, sous aucune contrainte. Promettez-le-moi.

LA REINE. — Je vous promets que mon cœur restera toujours le seul juge de mon amour.

LE MARQUIS. — Maintenant, je peux mourir en paix. Ma tâche est accomplie. (*Il s'incline devant la reine et veut se retirer.*)

LA REINE. — Vous partez, Marquis, sans me dire si nous nous reverrons.

LE MARQUIS, *détournant son visage.* — Nous nous reverrons.

LA REINE. — Je vous ai compris, je vous ai fort bien compris. Vous vous êtes précipité à cet acte qui vous semble sublime. Ne le niez pas. Vous le vouliez depuis longtemps. Que vous importent tant de cœurs déchirés, pourvu que votre orgueil soit satisfait ! Maintenant, je commence à vous connaître. Vous ne cherchez qu'à vous faire admirer. (*Posa tressaille. Un silence.*) Marquis, n'y a-t-il pas de salut possible ?

LE MARQUIS. — Aucun.

LA REINE. — Même pas moi ?

LE MARQUIS. — Même par vous.

LA REINE. — Vous ne me connaissez qu'à demi. J'ai du courage.

LE MARQUIS. — Je le sais.

LA REINE. — Il n'y a pas de salut, dites-vous ?

LE MARQUIS. — Aucun.

LA REINE. — Allez, je n'ai plus d'estime pour aucun homme.

LE MARQUIS. — Majesté !... O Dieu ! Malgré tout, la vie que vous nous avez faite est belle !

★

L'antichambre du roi.

SCÈNE XVI

(*Le duc d'Albe et Domingo vont et viennent en silence, chacun de son côté. Le comte de Lerme sort du cabinet du roi. Don Raymond de Taxis, le grand maître des postes, entre dans le cours de la scène.*)

LERME. — Le marquis n'est pas encore venu ?

ALBE. — Non. (*Lerme va pour retourner chez le roi.*)

TAXIS, *entrant.* — Comte de Lerme, voulez-vous m'annoncer ?

LERME. — Le roi n'y est pour personne.

TAXIS. — Dites-lui qu'il faut que je lui parle. Il s'agit d'une chose très importante. Faites vite. Cela ne souffre aucun retard.

(*Le comte de Lerme entre chez le roi.*)

ALBE, *à Raymond de Taxis.* — Prenez patience, cher ami, vous ne parviendrez pas à parler au roi.

TAXIS. — Et pourquoi donc ?

ALBE. — A moins que vous n'ayez eu la précaution de vous y faire autoriser par le marquis de Posa.

TAXIS. — Le marquis de Posa ? La lettre que j'apporte au roi est de lui.

ALBE. — Une lettre ? Quelle lettre ?

TAXIS. — Que je devais acheminer vers Bruxelles.

ALBE. — Vers Bruxelles ? Vous avez entendu, chapelain ? Vers Bruxelles. A qui est-elle adressée ?

TAXIS. — Aux princes de Nassau et d'Orange.

ALBE. — A Guillaume ? Chapelain, c'est de la trahison.

TAXIS. — Il faut transmettre immédiatement cette lettre au roi.

ALBE. — Que contient-elle ?

TAXIS. — L'honneur de Sa Majesté est en jeu. Je ne puis rien dire.

LERME, *sortant de chez le roi, au grand maître des postes.* — Le roi veut vous parler.

(*Raymond de Taxis entre dans le cabinet du roi.*)

Le marquis n'est toujours pas arrivé ?

DOMINGO. — On le cherche partout.

ALBE. — Voilà qui est bien étrange. Le prince est prisonnier et le roi n'est informé de rien.

DOMINGO. — Posa n'est même pas venu lui rendre compte ?

ALBE. — Comment Sa Majesté a-t-elle pris la chose ?

LERME. — Elle n'a pas dit mot. (*On entend du bruit dans le cabinet.*) Silence, écoutez.

TAXIS, *venant appeler.* — Comte de Lerme.

(*Tous deux entrent chez le roi.*)

ALBE. — Que se passe-t-il ? Il fait appeler Lerme. Il sait pourtant bien que nous sommes ici.

DOMINGO. — Notre temps est révolu.

ALBE. — N'était-ce donc pas moi pour qui toutes ces portes s'ouvraient d'elles-mêmes ? Tout ici me semble étrange maintenant.

DOMINGO. — Ecoutez.

ALBE. — Quel silence !

DOMINGO. — Cette minute doit décider d'un grand destin !

SCÈNE XVII

PARME. — Peut-on parler au roi ?

ALBE. — Non.

PARME. — Non ? Qui est auprès de lui ?

FERIA. — Le marquis de Posa peut-être ?

ALBE. — On l'attend.

PARME. — On dit que la terreur règne à Madrid. Est-ce vrai ?

DOMINGO. — Oui.

FERIA. — L'infant a été arrêté par le Maltais ?

ALBE. — Oui.

PARME. — Pourquoi ? Que s'est-il passé ?

ALBE. — Personne ne le sait que Sa Majesté et le marquis de Posa.

PARME. — Les Cortès n'ont pas été consultés !

FERIA. — Malheur à celui qui s'est rendu coupable d'un tel crime envers l'autorité.

ALBE. — Oui. Malheur à lui !

LERME, *sortant précipitamment.* — Duc d'Albe !

DOMINGO. — Enfin ! Dieu soit loué !

(*Albe se précipite chez le roi.*)

LERME. — Si le marquis arrive, dites-lui que le roi n'est pas seul et qu'il le fera appeler.

DOMINGO. — Comte, qu'est-il arrivé ? Vous êtes pâle comme un mort.

LERME. — C'est une chose inconcevable.

PARME ET FERIA. — Quoi donc ?

MEDINA. — Que fait le roi ?

LERME. — Il a pleuré !

DOMINGO. — Le roi a pleuré ! (*On entend le bruit d'une sonnette. Lerme rentre chez le roi.*)

SCÈNE XVIII

EBOLI, *hors d'elle.* — Où est le roi ? Où est-il ? Il faut que je lui parle. (*A Feria.*) Duc, conduisez-moi auprès de lui.

FERIA. — Le roi a interdit pour de graves raisons d'introduire qui que ce soit.

EBOLI. — Peut-être signe-t-il déjà le funeste arrêt. On lui a menti. Je prouverai qu'on lui a menti.

DOMINGO, *lui faisant de loin un signe entendu.* — Princesse !

EBOLI, *allant vers lui.* — Vous êtes ici, mon père. Quel bonheur ! J'ai besoin de vous pour que vous confirmiez mes paroles.

DOMINGO. — De moi ? Vous avez perdu le sens, Princesse !

FERIA. — N'insistez pas. Le roi ne vous recevra pas maintenant.

EBOLI. — Il faut que je lui parle. Il faut qu'il entende la vérité. La vérité ! Serait-il Dieu lui-même, il faudrait qu'il l'entende.

DOMINGO. — Retirez-vous. Retirez-vous.

EBOLI. — Je n'ai plus rien à perdre. Je verrai le roi.

(*Le duc d'Albe sort brusquement du cabinet du roi. Ses yeux étincellent, sa démarche est triomphale. Il va vers Domingo et le serre dans ses bras.*)

ALBE. — Faites retentir un *Te Deum* dans toutes vos églises. Nous sommes vainqueurs.

DOMINGO. — Vainqueurs !

ALBE, *à Domingo et aux autres grands.* — Allez tous auprès de Sa Majesté. Maintenant, vous entendrez parler de moi.

ACTE V

Une chambre du Palais Royal, séparée par une grille de fer d'une grande cour gardée par des soldats.

SCÈNE I

(Carlos est assis à une table, la tête appuyée sur les bras, comme s'il somnolait. Dans le fond de la pièce, quelques officiers sont enfermés avec lui.

Le marquis de Posa entre et parle à voix basse aux officiers qui se retirent aussitôt. Il s'approche tout près de Carlos qu'il regarde quelques instants avec tristesse et en silence. Puis il fait un mouvement qui tire le prince de son abattement.

Carlos se lève, aperçoit le marquis et tressaille. Puis il le regarde fixement et se passe la main sur le front comme pour se rappeler quelque chose.)

LE MARQUIS. — C'est moi, Carlos.

CARLOS, *lui tendant la main.* — Tu viens même me voir. C'est vraiment trop de bonté.

LE MARQUIS. — J'ai pensé que tu pouvais avoir encore besoin de moi.

CARLOS. — Vraiment ? Tu l'as vraiment pensé ? Je m'en réjouis à un point que je ne saurais dire. Ah ! je savais bien que tu n'avais jamais cessé de m'aimer. Et comme ton tendre cœur a dû saigner lorsque tu parais ta victime pour le sacrifice.

LE MARQUIS. — Carlos, que veux-tu dire ?

CARLOS. — Tu achèveras toi-même ce que je n'ai pu commencer. Tu donneras à l'Espagne cet âge d'or qu'elle a vainement attendu de moi. La providence ou le hasard ont mis le roi sur ton chemin. Je ne compte plus. Je ne compterai jamais plus. J'ai été assez fou et assez aveugle pour ne pas m'apercevoir que ta tendresse n'avait d'égale que ta grandeur.

LE MARQUIS. — Oh ! Carlos, j'avais oublié ton cœur. Je n'aurais jamais imaginé que ta générosité puisse être plus grande que ma prudence.

CARLOS. — Si cependant tu avais pu épargner à la reine cette terrible épreuve, je t'en aurais su un gré infini. Mais je ne veux rien te reprocher. Tu n'as pas à te préoccuper des menus soucis de mon amour. Pardonne-moi, je suis injuste.

LE MARQUIS. — Tu l'es, mais pas pour ce reproche. Si j'en méritais un, je les mériterais tous et je ne serais pas ici devant toi en ce moment. *(Il tire un portefeuille de sa poche.)* Voici les lettres dont tu m'as donné la garde. Prends-les.

CARLOS, *regardant tantôt les lettres, tantôt le marquis.* — Comment ?

LE MARQUIS. — Je te les rends parce qu'elles risquent d'être plus en sûreté entre tes mains qu'entre les miennes.

CARLOS. — Que signifie cela ? Le roi ne les a donc pas lues ?

LE MARQUIS. — Celles-ci ?

CARLOS. — Tu ne les lui as pas montrées toutes ?

LE MARQUIS. — Qui te dit que je lui en ai montré une seule ?

CARLOS. — Le comte de Lerme m'a donc...

LE MARQUIS. — C'est lui qui... Ah ! maintenant, je comprends tout. C'est vrai, Lerme ne t'a pas menti. Les autres lettres sont chez le roi.

CARLOS. — Mais alors, pourquoi suis-je ici ?

LE MARQUIS. — J'ai voulu te garder toi-même, pour t'empêcher de te confier une seconde fois à la princesse d'Eboli.

CARLOS. — ...

LE MARQUIS, *allant vers la porte.* — Qui est ici ?

SCÈNE II

ALBE, *s'approchant respectueusement du prince et tournant le dos au marquis, attitude qu'il conservera tout au long de la scène.* — Prince, vous êtes libre. Le roi m'envoie vous l'annoncer. *(Carlos regarde le marquis avec étonnement. Un silence.)* Je suis heureux, Prince, d'être le premier à...

CARLOS. — Dites-moi plutôt pourquoi on me libère comme on m'a emprisonné, sans que j'en sache les raisons.

ALBE. — Par une erreur, Prince, qu'un imposteur a fait commettre au roi.

CARLOS. — C'est donc bien sur son ordre que je suis ici ?

ALBE. — Sur son ordre, oui.

CARLOS. — Quand le roi se trompe, il lui appartient de réparer lui-même ses erreurs. Je ne veux pas avoir l'air de rien devoir à sa faveur. Je suis prêt à comparaître devant le tribunal des Cortès, mais je n'accepterai pas mon épée de votre main.

ALBE. — Le roi ne manquera pas de donner satisfaction aux désirs de Votre Grandeur. Si vous voulez bien que je vous accompagne jusqu'à lui.

CARLOS. — Je reste ici jusqu'à ce que le roi ou toute la ville de Madrid vienne m'en faire sortir. Allez le lui dire. *(Albe sort.)*

SCÈNE III

CARLOS. — Que signifie cela ? Explique-moi. Tu n'es donc plus ministre.

LE MARQUIS. — Je l'ai été, comme tu vois. O Carlos ! mon acte s'accomplit. Il s'accomplit. J'ai réussi. Louée soit la Providence qui l'a permis.

CARLOS. — Qu'as-tu réussi ? Je ne te comprends pas.

LE MARQUIS. — Tu es sauvé, Carlos, tu es libre et moi. (*Il s'arrête.*)

CARLOS. — Toi ?

LE MARQUIS. — Et moi je me sens pour la première fois digne de te serrer sur ma poitrine, car je l'ai payé de ce qui m'est le plus cher. O Carlos, comme cet instant m'est doux ! Comme il est grand ! Comme je suis heureux !

CARLOS. — Que signifie cela ? Je ne t'ai jamais vu ainsi !

LE MARQUIS. — Il faut nous dire adieu, Carlos. Tu vas me perdre pour de longues années. Des insensés disent pour toujours. Tu connais maintenant le succès de mon entrevue avec le roi : je suis devenu son confident et j'ai appris de sa bouche que des lettres témoignant contre toi avaient été trouvées dans la cassette de la reine. Il était trop tard pour essayer de t'innocenter. Il ne me restait plus qu'à m'assurer de sa vengeance, qu'à devenir ton ennemi pour mieux te sauver. Pendant mon entrevue avec la reine, nous avions décidé de t'envoyer directement à Bruxelles prendre les armes contre le roi. Tu ne m'écoutes pas ?

CARLOS. — Je t'écoute. Continue, continue.

LE MARQUIS. — Mais je ne t'ai rien dit de mon secret et, aveuglé d'orgueil, j'ai voulu accomplir seul ce coup d'audace. Pardonne-moi cette folie. Elle était fondée sur la grandeur de ton amitié.

(*Un silence. Carlos passe de l'immobilité à une grande agitation.*)

Hélas ! ce que j'avais craint arrive alors. On te fait trembler devant des périls imaginaires. Tu es ébranlé, tu me crois perdu pour toi. Tu te précipites chez la princesse sans savoir que c'est elle qui a trahi la reine. Je t'y suis. Tu connais le reste.

CARLOS. — Tu t'es trompé. Elle se serait laissé émouvoir.

LE MARQUIS. — Mais alors un rayon d'espoir vient éclairer mon âme. Pourquoi ne tromperais-je pas le roi ? Pourquoi ne tenterais-je pas de paraître coupable pour te donner le temps de trouver refuge au Brabant...

CARLOS. — Tu as fait cela ?

LE MARQUIS. — Oui. J'ai écrit à Guillaume d'Orange que j'aimais la reine, que j'avais réussi à échapper aux soupçons en les faisant retomber sur toi et que j'avais trouvé par le roi lui-même le moyen d'approcher librement ta mère. J'ai ajouté que je craignais d'être découvert, qu'instruit de ma passion tu t'étais précipité chez la princesse pour prévenir la reine, et que, puisque tout était maintenant perdu, j'allais fuir vers Bruxelles.

CARLOS. — Toutes les lettres pour les Flandres sont ouvertes.

LE MARQUIS. — Et portées au roi, je le sais. A l'heure qu'il est, le grand maître de la poste a dû faire son devoir.

CARLOS. — Mais alors, nous sommes perdus !

LE MARQUIS. — Toi ? Pourquoi ?

CARLOS. — Mon père ne pardonnera jamais cette imposture. Jamais il ne la pardonnera.

LE MARQUIS. — Comment la connaîtrait-il ?

CARLOS. — Par moi. (*Il va pour sortir.*)

LE MARQUIS. — Tu es fou. Reste ici.

CARLOS. — Pour l'amour de Dieu, laisse-moi aller jusqu'à lui.

LE MARQUIS. — Ecoute-moi, Carlos. Ai-je été aussi empressé quand tu as versé ton sang pour moi au temps de notre enfance ? Garde-toi pour les Flandres. Ton destin est de régner, le mien est de mourir pour toi.

CARLOS, *allant à lui avec émotion.* — Non, non, il ne pourra pas résister à tant de grandeur. Au bras l'un de l'autre, nous irons le trouver et je lui dirai : « Père, voilà ce qu'un homme a fait pour son ami. » Crois-moi, cela le touchera. Il n'est pas insensible. Non, il ne l'est pas et il nous pardonnera. (*Quelqu'un tire un coup de feu à travers la grille. Le marquis s'effondre.*)

CARLOS, *se jetant à terre près de lui avec un cri de douleur.* — Rodrigue ! Rodrigue !

LE MARQUIS. — Le roi va vite... J'espérais... plus longtemps... Pense à ta sécurité... Entends-tu ? Ta fuite... Ta mère te dira... Elle sait... Je ne peux plus.

(*Carlos reste à terre auprès du cadavre Un long silence, puis le roi entre, entouré des grands d'Espagne et recule devant le spectacle qu'il a sous les yeux. Les grands d'Espagne se placent autour du roi et regardent alternativement le père et le fils. Carlos est toujours étendu, comme mort. Le roi le considère avec gravité et en silence.*)

SCÈNE IV

LE ROI, *avec bienveillance.* — Ta prière a été exaucée, Infant. Je suis venu ici, moi-même, en compagnie de tous les grands de mon royaume pour t'annoncer que tu es libre. (*Carlos relève les yeux autour de lui comme quelqu'un qui sort d'un rêve. Ses yeux se fixent tantôt sur le roi, tantôt sur le cadavre. Il ne répond rien.*)

Voici ton épée. On est allé trop vite. (*Il s'approche de lui, lui tend la main et l'aide à se relever.*) Relève-toi. Ta place n'est pas ici. Viens dans les bras de ton père.

CARLOS, *se reprenant soudain au moment où il va embrasser son père et le repoussant.* — Tu es un assassin. (*Les grands d'Espagne tressaillent.*) Pourquoi me regardez-vous avec tant d'effroi ? Qu'ai-je donc fait de si monstrueux ? Ne craignez rien ! Je ne porterai pas la main sur votre roi. Il me suffit que Dieu l'ait marqué de sa flétrissure.

LE ROI, *aux grands d'Espagne.* — Suivez-moi.

CARLOS. — Restez ici. (*Il le retient avec force et saisit la poignée de l'épée que le roi a apportée. Un mouvement de Philippe la fait sortir du fourreau.*)

LE ROI. — Tu oses tirer l'épée contre ton père !

LES GRANDS D'ESPAGNE, *tirant tous leur épée.* — Sacrilège !

CARLOS, *retenant le roi d'une main et tenant l'épée de l'autre.* — Que voulez-vous ? Croyez-vous que j'aie perdu la raison ? Et si cela était, vous auriez tort de me rappeler que je tiens sa vie au bout de mon épée. Restez à distance, je

vous prie. J'aime qu'on me flatte. Ce que j'ai à débattre avec le roi ne vous concerne pas. Regardez plutôt ses mains sanglantes. Regardez-les bien. Et regardez aussi la dernière œuvre de ce grand artiste. (*Il montre le corps du marquis.*)

LE ROI, *aux grands d'Espagne qui vont se masser autour de lui.* — Restez où vous êtes. Que craignez-vous donc ? Il est mon fils et je veux voir jusqu'où la nature...

CARLOS. — Il n'y a plus de nature, mais des crimes, rien que des crimes. Et celui-ci est le plus grand de tous. Dieu n'existe-t-il donc pas pour laisser ainsi les rois ravager sa création ?

LE ROI, *conciliant.* — Si j'ai été trop prompt, tu ne saurais me le reprocher, je l'ai été dans ton intérêt.

CARLOS. — Comment ? Vous n'aviez donc pas deviné ce qu'il était pour moi ? Votre omniscience n'est pas allée jusque-là. Mon ami ! vous entendez. Il était mon ami. Mon ami qui est mort pour moi. Pour moi ! O Rodrigue, pardonne-moi de révéler notre secret devant lui, mais je veux confondre de honte la vénérable sagesse de ce grand connaisseur d'hommes. Oui, Sire, nous étions frères, des frères unis par des liens plus nobles que ceux de la nature. Toute sa vie n'a été qu'amour. Comme sa mort, sa grande et belle mort. Pendant que vous faisiez étalage de son estime et qu'il se jouait de vous, il m'appartenait. Vous croyiez le dominer et vous n'étiez que l'instrument de ses grands desseins. C'est pour me sauver qu'il m'a fait prisonnier, qu'il a écrit à Guillaume d'Orange et qu'il est mort.

(*Le roi reste immobile, le regard tourné vers le sol. Tous les grands d'Espagne le regardent, interdits.*)

Et vous avez cru ses grossiers mensonges. Comme il fallait qu'il vous estimât peu pour entreprendre de vous duper ainsi. Vous aspiriez à son amitié et vous avez succombé à cette faible épreuve. Non, oh non ! vous ne méritiez pas un tel être. Vous ne pouviez que l'assassiner.

ALBE, *qui jusque-là n'a pas quitté le roi des yeux et a observé les mouvements de son visage, s'approchant de lui avec crainte.* — Sire ! quittez ce silence de mort. Regardez autour de vous.

CARLOS. — Voici mon épée. Je ne tremble pas devant votre vengeance. J'ai mérité la mort, je le sais, la même mort que Rodrigue. Je renonce à la vie. Cherchez-vous un fils et donnez-lui vos royaumes.

(*Il se laisse tomber près du cadavre. Il ne prendra plus aucune part à ce qui va suivre. On entend un tumulte lointain dans le silence profond qui règne autour du roi. Celui-ci parcourt du regard le groupe des grands d'Espagne.*)

LE ROI. — Personne ne répond. Vos regards et vos visages me condamnent donc.

(*Un silence. Le tumulte s'accroît. Les grands d'Espagne se font des signes embarrassés et murmurent entre eux.*)

LERME. — C'est une émeute.

ALBE. — Je le crains.

SCÈNE V

L'OFFICIER. — Où est le roi ? (*Il se fraye un passage à travers le groupe des grands d'Espagne.*) Tout Madrid est en armes. Le peuple et la troupe cernent le palais. Le bruit court que le prince est en prison et sa vie en danger. Ils menacent de mettre le feu à la ville s'ils ne le voient pas vivant.

LES GRANDS D'ESPAGNE. — Il faut sauver le roi. Il faut sauver le roi.

ALBE, *au roi qui reste impassible.* — Sire, mettez-vous à l'abri du danger. Nous ne savons pas encore qui arme la populace.

LE ROI, *sortant de sa torpeur.* — Je ne suis plus le roi. Non, je ne le suis plus puisqu'un Infant vous trouble et vous fait peur. Vous n'attendez qu'un mot d'ordre pour m'abandonner.

ALBE. — Sire, quelle effroyable pensée !

LE ROI. — Jetez-vous donc à ses pieds. Prosternez-vous devant la jeunesse triomphante. Je ne suis plus rien. Je ne suis plus qu'un vieillard.

ALBE. — En sommes-nous donc là ? (*Aux grands d'Espagne, comme un cri de ralliement.*) Espagne !

(*Tous se massent autour du roi et s'agenouillent devant lui, l'épée nue. Carlos est resté seul auprès du cadavre.*)

LE ROI, *arrachant son manteau et le jetant.* — Revêtez-le des ornements royaux et portez-le par-dessus mon cadavre. (*Il défaille dans les bras du duc de Feria et du comte de Lerme.*)

ALBE, *laissant le roi aux mains du duc de Feria et du comte de Lerme.* — Accompagnez Sa Majesté dans sa chambre. Je vais rendre la paix à Madrid.

(*Tous sortent.*)

SCÈNE VI

(*Un long silence. Le prince est resté près du cadavre. Au bout de quelques instants entre Mercado.*)

MERCADO. — Prince... Je suis envoyé par Sa Majesté la reine. (*Carlos ne lui répond pas.*) Je suis son médecin. Je m'appelle Mercado. Voici de quoi vous prouver que je ne vous mens pas. (*Il montre au prince une bague. Celui-ci persiste dans son silence.*) La reine souhaite ardemment vous parler aujourd'hui. Il s'agit de choses importantes.

CARLOS. — Plus rien n'est important pour moi en ce monde.

MERCADO. — C'est une volonté du marquis de Posa.

CARLOS, *se levant brusquement.* — Que dites-vous ? J'y vais tout de suite.

MERCADO. — Non, pas maintenant, cher Prince. Vous devez attendre la nuit. Toutes les portes sont gardées. Il est impossible de pénétrer dans cette aile du palais sans être vu.

CARLOS. — Comment alors ?

MERCADO. — Il n'y a qu'un moyen, Prince. C'est la reine qui l'a imaginé, mais il est étrange et aventureux.

CARLOS. — Parlez.

MERCADO. — Depuis longtemps, une légende prétend que l'esprit du roi Charles-Quint parcourt la nuit, dans son habit de moine, les galeries de cette aile du palais. Le peuple croit à cette légende et les soldats prennent leur garde en cet endroit avec les plus grandes craintes. Si vous êtes décidé à user de ce déguisement, vous pourrez parvenir librement et sans embûches jusque chez la reine. Mais

il vous faut prendre la décision immédiatement. Vous trouverez dans votre chambre tout ce qui vous sera nécessaire. Je dois porter votre réponse à Sa Majesté.

CARLOS. — Dites-lui qu'elle m'attende.

(*Mercado sort. Un court silence. Puis le comte de Lerme entre.*)

SCÈNE VII

LERME. — Prince, on conspire contre votre liberté, si ce n'est contre votre vie. Je ne peux vous en dire plus. Fuyez sans retard si vous voulez être sauvé.

CARLOS. — Je vous remercie, comte de Lerme. Je suis entre les mains de Dieu.

LERME. — La mort du marquis m'a profondément bouleversé.

CARLOS. — Il disait que vous étiez un noble cœur.

LERME. — Encore une fois, Prince, fuyez. Des temps meilleurs viendront. Je ne serai plus de ce monde, mais ils viendront. Permettez-moi de vous offrir dès maintenant ma foi et mon hommage. (*Il met un genou à terre devant lui.*)

CARLOS, *essayant de l'en empêcher et avec émotion.* — Non, pas ainsi, Comte, pas ainsi.

LERME, *lui baisant la main.* — Roi de mes enfants, je ne peux pas mourir pour vous, mais ils le pourront. Souvenez-vous de moi en eux. Fuyez et revenez en paix en Espagne. Vous connaissez la souffrance, soyez humain sur le trône de Philippe. N'entreprenez rien de sanglant contre lui. Il a forcé son père à abdiquer et aujourd'hui il tremble devant son propre fils. N'oubliez jamais cela, Prince, et que le ciel vous inspire. (*Il sort rapidement. Carlos retourne près du cadavre du marquis dont il prend les mains et les étreint avec force, puis il sort.*)



L'antichambre du roi.

SCÈNE VIII

(*Il fait nuit. Des flambeaux sont allumés. Les ducs d'Albe et de Feria entrent et se joignent, en poursuivant une conversation à ceux des grands d'Espagne qui sont là.*)

ALBE. — La ville a retrouvé le calme. Comment avez-vous laissé le roi ?

FERIA. — Dans l'humeur la plus sombre. Il s'est enfermé et ne veut recevoir personne quoi qu'il arrive.

ALBE. — Il faut que je le voie. Nous venons de faire une découverte de la plus haute importance.

FERIA. — Laquelle ?

ALBE. — Mes gardes ont saisi sur un moine de la Chartreuse qui s'était glissé jusque chez le prince des lettres que le marquis lui avait demandé de remettre à celui-ci, si lui-même ne revenait pas. Selon ces lettres, Carlos doit quitter Madrid entre minuit et l'aube. Un bateau l'attend en rade de Cadix pour le conduire à Flessingue. A son arrivée, les Pays-Bas doivent se révolter. Une flotte équipée par Soliman a déjà quitté Rhodes pour attaquer l'Espagne en Méditerranée. Il est également fait mention d'un entretien secret que le prince doit avoir avec sa mère la nuit de sa fuite.

FERIA. — Ce serait donc dans quelques instants.

ALBE. — Aussi ai-je donné des ordres en conséquences. Vous voyez que le temps presse. Il faut que je parle au roi. Ouvrez-moi la porte.

FERIA. — Sa Majesté l'a interdit.

ALBE. — Alors je l'ouvrirai moi-même. Un tel péril justifie toutes les audaces.

(*Comme il se dirige vers la porte, celle-ci s'ouvre et le roi paraît.*)

SCÈNE IX

(*Il marche comme un somnanbule. Ses vêtements témoignent encore du désordre provoqué par son évanouissement. Il passe lentement devant tous les grands d'Espagne, fixant chacun d'eux sans les voir, puis il s'arrête.*)

LE ROI. — Rends-moi ce mort. Rends-le-moi, je le veux.

DOMINGO, *à voix basse au duc d'Albe.* — Parlez-lui.

LE ROI. — Il se faisait une petite idée de moi et il est mort ! Qu'on me le rende ! Je veux qu'il ne pense plus ainsi !

ALBE, *s'approchant de lui avec crainte.* — Sire !

LE ROI. — Qui parle ? (*Il parcourt le groupe du regard.*) A-t-on oublié qui je suis ? Pourquoi n'êtes-vous pas à genoux ? Je reste votre maître et je veux de la soumission autour de moi. Tout le monde va-t-il me mépriser maintenant sous prétexte que quelqu'un l'a fait ?

ALBE. — Majesté, un ennemi plus dangereux que le marquis se dresse maintenant au cœur de votre empire.

FERIA. — Le prince Carlos.

LE ROI. — Il avait un ami qui est mort pour lui. Pour lui. Sa douleur donne la mesure de ce qu'il a perdu. On ne pleure pas ainsi pour un bien de peu de prix. C'est le sentiment de posséder ce bien inestimable qui le faisait me regarder avec plus de hauteur que du plus grand des trônes. Je donnerais les Indes pour que le marquis me soit rendu. Dérisoire puissance qui ne peut jamais étendre son pouvoir au royaume des morts et qu'un peu de précipitation envers une existence humaine désarme à jamais. Que m'importent les vivants puisque ce mort m'échappe, puisqu'il était le seul homme libre de ce siècle et qu'il m'a méprisé !

DOMINGO. — Par quel sortilège ?...

LE ROI. — Mais non ! Non, il n'a pas fait le sacrifice de sa vie à mon fils. Je ne veux pas le croire. Un Posa ne meurt pas pour un enfant. La pauvre flamme de l'amitié ne saurait emplir un tel cœur. Ce n'est pas Philippe qu'il a sacrifié à Carlos, mais la vieillesse à la jeunesse, le déclin du crépuscule à la montée de l'aurore. Posa n'a pas trahi au bénéfice d'un seul son amour passionné de tous les hommes. Sa volonté est claire et tout est fondé sur ma mort.

ALBE. — Majesté, vous en trouverez la confirmation dans ces lettres.

LE ROI. — Mais son calcul pourrait être faux. Je vis encore. Je vis. Louée soit la nature pour la vigueur et la jeunesse qu'elle me rend. Je vais le ridiculiser. Sa vertu ne sera plus que la sotte chimère d'un rêveur et sa mort celle d'un dément.

Il entraînera dans sa chute son ami et ses frères. Je leur ferai voir comment on se passe de moi. Que disiez-vous à propos de l'Infant ? Répétez-le-moi. Que contiennent ces lettres ?

ALBE. — Le testament du marquis de Posa au prince. (*Le roi parcourt les lettres. Tous l'observent en silence.*)

LE ROI. — Allez trouver le cardinal inquisiteur et dites-lui que je le prie de m'accorder quelques instants. (*Un des grands d'Espagne sort. Le roi reprend la lecture des lettres.*) Ce serait donc cette nuit ?

TAXIS. — La voiture doit partir de la Chartreuse à deux heures du matin.

LE ROI. — Où est l'Infant ?

ALBE. — Nous l'avons laissé auprès du cadavre du Maltais.

LE ROI. — Y a-t-il encore de la lumière dans la chambre de la reine ?

ALBE. — Non. Sa Majesté a congédié ses femmes de chambre plus tôt que d'habitude. La duchesse d'Arcos, qui est partie la dernière, l'a quittée profondément endormie. (*Un officier des gardes du corps entre et se dirige vers le duc de Feria à qui il parle à voix basse. Celui-ci, surpris, se tourne vers le duc d'Albe et un murmure se propage parmi les grands d'Espagne.*)

PLUSIEURS GRANDS D'ESPAGNE. — Voilà qui est bien étrange !

LE ROI. — Qu'y a-t-il ?

ALBE. — Une nouvelle à peine croyable, Sire...

DOMINGO. — Deux gardes prétendent... C'est ridicule à dire...

ALBE. — Que le spectre de l'Empereur leur est apparu et qu'il est passé devant eux. Les autres gardes du palais confirment cette nouvelle. Ils disent qu'ils l'ont vu se diriger vers les appartements de la reine.

LE ROI. — Quelle apparence avait ce spectre ?

L'OFFICIER. — Il était habillé en moine.

LE ROI. — Personne ne l'a interpellé ?

L'OFFICIER. — Personne n'a osé. Les gardes ont dit leur prière et l'ont laissé passer. (*Un silence.*)

LE ROI. — Qu'on occupe toutes les issues. J'ai grande envie de dire quelques mots à ce spectre.

(*L'officier se retire.*)

LE PAGE, *qui est entré pendant la dernière réplique.* — Sire, le Cardinal Inquisiteur.

LE ROI. — Laissez-nous.

(*Entre le cardinal grand inquisiteur, un vieillard de quatre-vingt-dix ans, aveugle, conduit par deux Dominicains. Les grands d'Espagne se prosternent devant lui à son passage et embrassent le bas de sa robe. Il leur donne la bénédiction. Tous sortent.*)

SCÈNE XI

LE GRAND INQUISITEUR. — Suis-je devant le roi ?

LE ROI. — Oui.

LE GRAND INQUISITEUR. — Je ne croyais plus cela possible.

LE ROI. — Je redeviens l'infant Philippe qui venait chercher conseil auprès de son précepteur.

LE GRAND INQUISITEUR. — Votre illustre père, qui fut aussi mon élève, n'avait jamais besoin de conseils.

LE ROI. — J'ai commis un meurtre, cardinal, et je n'ai plus de repos.

LE GRAND INQUISITEUR. — Pourquoi avez-vous commis ce meurtre ?

LE ROI. — J'ai été victime d'une imposture sans exemple.

LE GRAND INQUISITEUR. — Je la connais.

LE ROI. — Vous la connaissez ? Par qui ? Et depuis quand ?

LE GRAND INQUISITEUR. — Je sais depuis des années ce que vous ne savez que depuis le coucher du soleil. L'activité tout entière du marquis est inscrite sur les registres du Saint-Office.

LE ROI. — Et vous le laissiez aller son chemin !

LE GRAND INQUISITEUR. — La corde à laquelle il était attaché était lâche, mais ne pouvait se rompre.

LE ROI. — Il avait franchi les limites de mon empire.

LE GRAND INQUISITEUR. — Où qu'il fût, nous y étions aussi.

LE ROI. — Puisqu'on savait à qui j'avais affaire, pourquoi a-t-on négligé de m'avertir ?

LE GRAND INQUISITEUR. — Je vous renvoie la question. Pourquoi ne m'avez-vous rien demandé avant de vous jeter dans ses bras ? Vous le saviez hérétique. Si un roi s'abaisse jusqu'à devenir recéleur et pactise secrètement avec nos pires ennemis, que deviendrons-nous ? Si un seul d'entre eux trouve grâce, pourquoi en avoir sacrifié des centaines de mille ?

LE ROI. — Il a été sacrifié.

LE GRAND INQUISITEUR. — Non, il a été assassiné. Obscurément, bassement. Le sang de cet outrecuidant qui devait couler pour notre honneur et la plus grande gloire de Dieu a éclaboussé les mains d'un meurtrier. Où donc est le Philippe dont l'âme inébranlable, semblable à l'étoile polaire, ne tournait que sur elle-même.

LE ROI. — Ne me tenez pas rigueur de cette faiblesse. Il m'a séduit.

LE GRAND INQUISITEUR. — Que pouvait-il donc vous donner ? Connaissez-vous si peu le langage de ces rêveurs, de ces éternels réformateurs ?

LE ROI. — C'était un autre homme que tous vos Domingo.

LE GRAND INQUISITEUR. — Vous n'avez que faire d'un homme. Me faut-il rappeler à mon élève les rudiments de l'art de régner ? Un dieu d'ici-bas doit apprendre à n'avoir plus besoin de ce qui lui est refusé et à ne pas gémir en quête d'amour.

LE ROI. — Je ne suis qu'un pauvre homme. Pourquoi exiger de la créature ce que peut seul le créateur ?

LE GRAND INQUISITEUR. — Non, Sire, ne cherchez pas à me tromper. Nous avons découvert votre jeu. Vous vouliez nous échapper. Les exigences du Saint-Office vous pesaient. Vous vouliez être seul et libre. (*Un silence.*) Nous sommes vengés maintenant. Rendez grâce à l'Eglise qui en use avec vous comme une mère. La sottise qu'elle vous a laissé faire aura été votre châtiment. Et maintenant, dites-moi pour quel motif vous m'avez demandé de venir.

LE ROI. — Mon fils se rebelle et prépare une révolte.

LE GRAND INQUISITEUR. — Qu'avez-vous décidé ?

LE ROI. — Tout ou rien.

LE GRAND INQUISITEUR. — Que signifie « tout » ?

LE ROI. — Je le fais exécuter ou je le laisse faire.

LE GRAND INQUISITEUR. — Eh bien ?

LE ROI. — Trouvez-moi une foi nouvelle qui puisse justifier pour un père le meurtre de son fils.

LE GRAND INQUISITEUR. — Le fils de Dieu est mort sur la croix pour apaiser le juge éternel.

LE ROI. — Vous ne craignez pas de répandre cette sentence à travers toute l'Europe.

LE GRAND INQUISITEUR. — Je la répandrai aussi loin qu'on vénère la croix.

LE ROI. — J'attente à la nature. Me ferez-vous aussi étouffer cette voix puissante ?

LE GRAND INQUISITEUR. — Elle ne saurait compter en regard de la foi.

LE ROI. — Il reste mon unique fils. Pour qui donc aurai-je travaillé ?

LE GRAND INQUISITEUR. — Mieux vaut pour la mort que pour la liberté.

LE ROI. — Je remets entre vos mains mon office de juge. Suivez-moi. (*Ils sortent.*)

★

La chambre de la reine.

SCÈNE XI

LA REINE. — Relevez-vous. Ne nous attendrissons pas, Carlos. Des larmes impuissantes ne sauraient honorer un grand mort comme lui. Vous connaissez ses volontés. J'ai répondu de vous et cette assurance lui a rendu la joie. Je vous supplie de ne pas m'avoir fait mentir.

CARLOS. — Je ferai s'élever un paradis de ses cendres.

LA REINE. — Vous voilà comme je vous veux ! Le grand dessein pour lequel il est mort doit être accompli. J'y veillerai moi-même, je le jure. Mais, avant de mourir, il m'a fait le dépositaire d'un autre bien. Il vous a confié à moi, Carlos, vous qu'il aimait le plus au monde. Aussi ne veux-je plus trembler devant personne. Je serai audacieuse comme un ami et je laisserai parler mon cœur. Je n'accepterai plus de...

CARLOS. — Ne poursuivez pas. Je me réveille d'un long, d'un douloureux rêve. Oublions le passé. Je vous rends vos lettres. Détruisez les miennes et ne craignez plus rien de moi. Un feu plus pur que celui de la passion m'a délivré de tout désir. (*Lui saisissant la main après un silence.*) Je suis venu vous dire adieu. Ma seule tâche en ce monde sera désormais de vivre pour lui. Le temps de mes propres moissons est révolu. (*La reine se cache le visage.*) Vous ne me répondez pas.

LA REINE. — Ne faites pas attention à mes larmes, Carlos. Je ne puis m'empêcher de les laisser couler, mais je vous admire.

CARLOS. — Vous avez été la seule confidente de notre amitié. Sous ce nom, vous me resterez ce que j'ai de plus cher. (*Le roi, accompagné par le grand inquisiteur et les grands d'Espagne, apparaît à l'arrière-plan sans être vu.*)

Je quitte l'Espagne et je ne verrai plus mon père. Plus jamais. Je n'éprouve plus pour lui la moindre estime. Il a fait taire en moi jusqu'à la voix de la nature. Je vais arracher un peuple opprimé des mains du tyran. Je ne reviendrai ici que pour régner ou je n'y reviendrai jamais. Et maintenant, pour la dernière fois, adieu (*Il l'embrasse.*)

LA REINE. — O Carlos, que faites-vous de moi ?

CARLOS. — Vous voyez, je suis fort, Elisabeth. Je vous tiens dans mes bras et je ne tremble pas. Hier encore, la menace de la mort n'aurait pu m'arracher de cette place. Tout est changé maintenant. Je vous ai tenue dans mes bras et je n'ai pas tremblé. Ecoutez. N'avez-vous rien entendu ?

(*Une horloge sonne.*)

LE REINE. — Non. C'est seulement l'heure de nous séparer qui sonne.

CARLOS. — Adieu donc, Elisabeth. Je vais désormais lutter contre Philippe à visage découvert. (*Montrant son déguisement.*) Que ceci soit mon dernier mensonge.

(*Le roi s'avance et se dresse devant lui.*)

LE ROI. — C'est ton dernier.

(*La reine tombe inanimée dans les bras de Carlos qui pousse un cri de détresse.*)

Cardinal ! j'ai rempli mon office. Faites le vôtre.

FIN

DON CARLOS

ET LA CRITIQUE

C'est entre vingt-quatre et vingt-huit ans, de 1783 à 1787, que Frédéric Schiller a conçu et composé le vaste poème lyrique de Don Carlos. *s'attachant surtout à faire revivre, comme l'avaient fait les auteurs tragiques qui, avant lui, avaient abordé ce moment de l'histoire d'Espagne, le drame familial où se déchirèrent Philippe II, sa femme la reine Elisabeth et son fils Don Carlos; l'évolution de sa pensée, l'influence de Wieland, le « Voltaire de l'Allemagne », le firent bientôt non renoncer à son sujet, mais l'élargir infiniment. A travers la tragique anecdote de la passion qui poussait l'un vers l'autre le jeune Don Carlos et la femme de son père, à travers les calomnies et les perfidies de courtisans désireux de dresser l'un contre l'autre le père et le fils, Schiller a vu se dresser la silhouette du tyran et naître l'occasion de dire son fait au pouvoir absolu. Cette petite introduction historique n'est pas inutile : elle servira à rendre compte des inégalités, des différences de ton qui existent dans* Don Carlos, *pièce qui commence dans l'embarras et la lourdeur, s'anime bientôt et s'achève dans l'éclat magnifique d'une grandeur juvénile. Telle que l'a adaptée Charles Charras — dans une langue pure et large, toujours scénique et poétique dans sa précision — et que l'a mise en scène Raymond Hermantier, la tragédie de Schiller, sombre et dorée, généreuse et romantique au plus beau sens du terme, est un spectacle de haute qualité et des plus attachants.*

Ainsi s'exprime — excellemment — Jacques Lemarchand, dans **Le Figaro Littéraire**, qui, après avoir expliqué la genèse du chef-d'œuvre de Schiller, en conclut que « **Don Carlos** est un spectacle qu'il est très bon de ne pas manquer ».

★

Il est remarquable de constater que cette recommandation se retrouve sous la plume de presque tous les critiques parisiens. Robert Kemp, dans **Le Monde**, par exemple :

Voilà un spectacle qu'il faut voir. Et non pas seulement pour s'instruire. Pour sentir palpiter le génie, et regarder s'édifier la grandeur. Un chef-d'œuvre naïf, enchevêtré et sublime.

★

Georges Lerminier, reconnaissant les imperfections de la pièce tout en appréciant la qualité du travail d'adaptation effectué par Charles Charras, n'est pas moins affirmatif dans **Le Parisien Libéré** :

Voici un spectacle qui honore le théâtre parisien. Cependant qu'au « Boulevard », on continue à gaspiller argent et talent. Hermantier, à coups de boutoir fraie son chemin, superbement indifférent aux obstacles. Il voit grand (et, parfois, gros). Il a le sens du tragique, même lorsqu'il côtoie le drame et pourquoi ne pas le dire ? le mélodrame. C'est une force vive. Le théâtre a besoin de ce sang riche, de ce muscle neuf. Il est bien vrai que nous avons senti, à plusieurs reprises, au cours de cette soirée, souffler le sublime. Il est vrai, aussi, que quelques « trous d'air » nous ont procuré la désagréable sensation des rase-mottes. Mais il faut dire que le drame de Schiller a ses hauts et ses bas. Charles Charras le sait mieux que personne. Son adaptation, remarquable, vise à l'équilibre, à l'harmonie des tons, mais il s'est gardé d'introduire dans cette œuvre touffue des perspectives à la française.

★

Quant à Jean Guignebert, dans **Libération**, il se plaît à souligner le caractère politique et même « progressiste » de ce drame pré-romantique :

Telle qu'elle est, l'œuvre est fort bien construite, et qu'importe, d'ailleurs ? Ce qui compte, c'est le dessin des personnages, leur violence, leur passion. Philippe II, à demi-dément, isolé parmi ses Grands qui le trahissent, soumis à un confesseur politicien, crédule et méfiant, tendre et féroce. La reine, sage et ardente, étouffée par l'étiquette, harcelée par la surveillance à quoi elle est soumise, éprise de liberté. Don Carlos, infant, progressiste à la façon d'un infant qui se promet bien d'être un jour le père de ses peuples. La princesse d'Eboli qui, à force d'aimer, finit par le perdre... et par se donner au roi. De Posa, dévoré du lyrisme intérieur de l'amour du prochain. Albe, reître ambitieux et sans scrupule... Aucun n'est indifférent. Ils parlent le langage de leur pensée et prennent de la sorte un extraordinaire relief. Tout est traité en profondeur, une profondeur qui, selon les cas, recèle des merveilles ou des hideurs.

★

Dans **Le Figaro**, Jean-Jacques Gautier insiste sur la part prise par Raymond Hermantier dans la réussite finale :

Quant à Raymond Hermantier, il est un animateur, un metteur en scène que passionne son métier, qui aime les entreprises difficiles et connaît l'art de les mener à bien.

L'acteur en lui, ici, s'en donne à cœur joie. Quel excitant prétexte pour un comédien que le rôle de Philippe II! Il incarne, avec une passion débordante d'intentions justifiables, Sa Majesté Très Catholique et apeurée, le sombre roi d'Espagne qu'a dessiné Schiller dans un style blanc et noir... à la Victor Hugo.

La représentation est longue, mais on ne s'y ennuie pas une seconde. Donc, à voir.

★

Mais il serait injuste de ne pas associer au succès commun les comédiens, décorateur et couturiers. Paul Gordeaux s'en charge, dans **France-Soir** :

M. Raymond Hermantier a monté Don Carlos *avec goût et ferveur. Il joue lui-même le rôle sombre et tourmenté de Philippe II dont il fait une création saisissante. M. Raymond Gérôme est le marquis de Posa. Il a de l'intelligence, de la race, du style. Il est excellent. M. Hubert Noël a toute la jeunesse, la grâce et l'émotion qui conviennent à Don Carlos. Mlle Hélène Sauvaneix prête de beaux accents à la reine et Mlle Danielle Condamin est avec un charme pervers la jalouse princesse d'Eboli. Tout le reste de la troupe mériterait d'être cité. On a beaucoup applaudi cette jeune troupe pleine d'allant et de mérite.*

Les décors de Roger Dornès ont de la poésie, les costumes de Nirva Nirvana et Manuel Sierra du pittoresque.

★

Tous font de **Don Carlos** « le spectacle à voir » de la saison.

Alejandro CASONA

LA JUSTICE DU CORREGIDOR

Farce populaire en un acte
Adaptation française d'**André CAMP**

★

PERSONNAGES

LE CORREGIDOR
LE GREFFIER
L'AUBERGISTE
LE CHASSEUR
LE PÈLERIN
LE TAILLEUR
LE BUCHERON
DEUX ALGUAZILS ET UN HUISSIER

★

La Justice du Corregidor, *farce alerte et divertissante, inspirée à Alejandro Casona par une vieille tradition espagnole, fait partie de ce savoureux « Retable jovial » dont nous avons déjà publié trois autres pièces en un acte :* Cocu, battu et content (n° 75), La Farce du Galant qui épousa une forte femme (n° 83) *et* La Fable du Secret bien gardé (n° 91). *Nous sommes persuadés qu'elle rencontrera auprès de nos lecteurs la même faveur que ses joyeuses devancières.*

R. C.

★

La salle d'audience où M. le Corregidor rend la justice. Estrade à gauche, dominée par le portrait officiel d'une Majesté de l'Espagne baroque. Sur l'estrade, une table recouverte d'un tapis vert marqué aux armes de Castille, et trois sièges incommodes aux dossiers de cuir. Au fond, porte à deux battants devant laquelle deux alguazils montent la garde.

Entrent le corregidor et le greffier du tribunal. La gourmandise éveille dans leurs yeux cette flamme malicieuse que provoquent les confidences amoureuses chez des personnes..., disons, plus ingambes.

GREFFIER. — Par mon âme éternelle, je n'avais jamais savouré pareil festin. Décidément, la table de M. le Corregidor est bien, comme le prétend la renommée, la meilleure à cent lieues à la ronde.

CORREGIDOR. — Chaque âge, mon cher greffier, jouit, si je puis dire, de son péché capital. A vingt ans, j'ai été victime de la luxure, à trente de la colère, à quarante de l'orgueil. Maintenant, avec mes cinquante ans bien sonnés — avant d'atteindre l'âge de l'avarice, malédiction des vieillards — je bénis cette gourmandise qui me préserve de tant de malheurs et me procure tant de bonheur.

GREFFIER. — Ainsi, Votre Seigneurie prétend que la gourmandise peut figurer parmi les vertus ?

CORREGIDOR. — Cardinales, sans aucun doute. Depuis tant d'années que vous êtes le greffier de mon tribunal, comment trouvez-vous mes sentences ?

GREFFIER. — Tout le monde les cite comme des exemples de bonté, de sagesse et de justice.

CORREGIDOR. — Et à quoi attribuez-vous si flatteuse appréciation ?

GREFFIER. — Avant tout à la noblesse de votre cœur.

CORREGIDOR. — Erreur profonde.

GREFFIER. — A la finesse de votre esprit et à la profondeur de votre érudition.

CORREGIDOR. — Pas davantage. Tout est dans l'estomac.

(*Un huissier lui présente un plateau avec deux verres et un flacon de vin vieux. Le corregidor remplit les verres.*)

Un homme qui a bien mangé est toujours bon. Un homme qui a bien bu est toujours éloquent. Le jour où Salomon eut l'idée de partager un enfant en deux, il était, certainement, sous le coup d'une digestion... lumineuse. (*Il lui offre un verre et lève le sien.*) Je lève mon verre au seul péché que mon âge me permette encore de commettre dignement !

GREFFIER. — Au nouveau Salomon de toutes les Espagnes !

(*Ils trinquent et font claquer leurs langues en connaisseurs.*)

Malvoisie ?

CORREGIDOR. — Trop vieux pour cela.

GREFFIER. — Madère ?

CORREGIDOR. — Trop jeune.

GREFFIER. — Alors grenache.

CORREGIDOR. — *Tu dixisti.*

GREFFIER. — Louée soit la vigne qui l'enfanta.

(*Ils boivent et claquent la langue.*)

Et ce plat extraordinaire dont vous m'avez régalé. Ne pouvez-vous pas m'en révéler la recette miraculeuse ?

CORREGIDOR. — Vous ne devinez pas ?

GREFFIER. — J'ai cru reconnaître, à certain moment, un goût de lapin de garenne, et, à un autre, de cuisse de volaille.

CORREGIDOR. — Il y a peut-être des deux. Cherchez encore.

GREFFIER. — Pigeon ramier ?

CORREGIDOR. — Trop dur. Ça vole trop longtemps.

GREFFIER. — Perdrix ?

CORREGIDOR. — Trop mou. Ça ne vole pas assez. Cherchez plus haut.

GREFFIER. — Canard sauvage ?

CORREGIDOR. — Moins vulgaire.

GREFFIER. — Pintade.

CORREGIDOR. — Plus fin encore.

GREFFIER. — Faisan !

CORREGIDOR. — Bravo ! Voilà la moitié du mystère éclaircie. Voyons l'autre.

(*Il s'assoient côte à côte, comme s'ils se faisaient des confidences intimes.*)

GREFFIER. — Laissez-moi me rappeler. Il y avait un arrière-goût de campagne et de fruit.

CORREGIDOR. — Bon début.

GREFFIER. — Une saveur de fraîcheur à point ; comme viande de porc tué en décembre.

CORREGIDOR. — Vous vous rapprochez. Mais, cette légèreté de graisse ?

GREFFIER. — Cochon de lait, peut-être ?

CORREGIDOR. — Vous chauffez, vous chauffez. Et ce fumet de bête pourchassée ?

GREFFIER. — Venaison ?

CORREGIDOR. — Ça brûle ! Et cette odeur de genêt ?

GREFFIER. — Sanglier ?

CORREGIDOR. — Marcassin à la sauce aux prunes !

GREFFIER. — Béni soit le Très-Haut ! Qu'attend donc le Conseil municipal pour élever une statue à votre cuisinière ?

CORREGIDOR. — Cuisinière ? *Vade retro*, blasphémateur ! Si ma cuisinière était capable de réaliser une telle merveille, il y a longtemps qu'elle serait devenue ma femme. Non, mon ami. Les femmes ne dépassent pas le stade des plats courants : pot-au-feu, ragoût et soupe. Quelques-unes, plus ambitieuses, parviennent au civet de lièvre..., et l'on m'a signalé des cas isolés de paella ! Mais l'art culinaire est l'apanage exclusif du génie de l'homme. De plus, entre tous les appelés, il n'y a qu'un seul élu.

GREFFIER. — Ne m'en dites pas davantage : c'est Juan Blas, l'aubergiste !

CORREGIDOR. — Juan Blas, l'homme aux Mains d'or !

GREFFIER. — Maintenant, je comprends tout.

CORREGIDOR. — Tout, non. Il reste encore quelque chose à trouver. (*Il s'approche et baisse la voix.*) N'avez-vous pas décelé également comme un parfum très subtil ?... Un soupçon de tricherie ?... Un relent d'adultère ?

GREFFIER. — Certes, un arôme inquiétant.

CORREGIDOR. — Nous y voilà... C'était l'odeur du péché.

GREFFIER. — Quel péché ?

CORREGIDOR. — Regardez-moi dans les yeux. Suis-je un homme honorable ?

GREFFIER. — Le plus honnête, le plus juste, le plus incorruptible des juges.

CORREGIDOR. — Eh bien, mon ami, ce que nous venons de manger ensemble est le produit d'un vol.

GREFFIER. — Impossible ! Votre Seigneurie capable d'un vol ?

CORREGIDOR. — Parfaitement.

GREFFIER. — Et moi, votre complice ? Et par simple gourmandise ?

CORREGIDOR. — Voilà justement où le bât me blesse. Placez-moi devant le plus charmant sourire de pucelle ou le plus troublant soupir de veuve : je reste de bois. Placez-moi tout l'or du monde à portée de la main et vous me verrez agiter les tables de la loi. Mais ne me placez pas en face d'un marcassin à la sauce aux prunes, car, alors, je suis un homme perdu. (*Il lève son verre.*) A la santé de Juan Blas, l'aubergiste, afin que Dieu me le conserve dans les siècles des siècles !

GREFFIER. — Amen !

(*Ils trinquent et boivent à petites gorgées. On entend à l'extérieur des coups de feu, accompagnés de cris lointains, et la voix de Juan Blas.*)

VOIX DE L'AUBERGISTE. — Au secours ! Grâce ! Grâce !

LES ALGUAZILS, *le retenant devant la porte.* — Halte !

AUBERGISTE, *essayant d'entrer.* — A moi ! On veut me tuer ! Pitié pour un innocent !

GREFFIER. — Dieu de Dieu ! N'est-ce pas Juan Blas, l'aubergiste en personne ?

CORREGIDOR. — Laissez-le passer !

(*Les alguazils s'écartent. Juan Blas se précipite et tombe à genoux, tout tremblant, aux pieds du corregidor.*)

AUBERGISTE. — Sur votre âme, Monsieur le Corregidor, sauvez-moi ! Quatre hommes sont à mes trousses prêts à me fendre la tête !

CORREGIDOR. — En ma présence ?

AUBERGISTE. — Dans leur fureur, ils sont capables de tout.

(*On entend les cris qui se rapprochent.*)

Les voilà ! Je suis mort si la justice ne me protège !

CORREGIDOR. — Vite. Greffier, retenez ces hommes. Et que personne ne pénètre dans cette salle jusqu'à ce que j'en donne l'ordre.

(*Le greffier et les alguazils sortent. Le tumulte s'apaise progressivement à l'extérieur.*)

Rassure-toi, mon fils. Pourquoi te poursuivent-ils ?

AUBERGISTE. — En trois mots comme en cent, deux mensonges et deux vérités, pour un vol, une fausse-couche, quatre côtes cassées et une queue de bourrin.

CORREGIDOR. — C'est la première fois que j'entends évoquer ensemble de si étranges délits. Explique-toi.

AUBERGISTE. — Pour le vol, Votre Seigneurie est mieux informée que moi. Il s'agit du marcassin que vous m'avez demandé ce matin. Pensez à la colère du chasseur quand il est venu le chercher et s'est trouvé sans rien.

CORREGIDOR. — Ne lui as-tu pas dit que le marcassin s'était échappé du four, comme je te l'avais recommandé ?

AUBERGISTE. — J'aurais mieux fait de me taire ! Il a brandi son escopette en jurant comme mille diables et, si je n'avais pris mes jambes à mon cou, à l'heure qu'il est, Votre Seigneurie parlerait avec un cadavre !

CORREGIDOR. — Je comprends l'affaire du chasseur. Mais les autres ?

AUBERGISTE. — Quand la malchance s'en mêle, tout va de mal en pis... Poursuivi par le chasseur, je suis tombé sur un pèlerin et lui ai cassé quatre côtes ; poursuivi par le pèlerin, j'ai renversé la femme du tailleur qui était près d'accoucher ; poursuivi par le tailleur, j'ai provoqué un malheur encore plus sanglant.

CORREGIDOR. — Quelle autre catastrophe pouvais-tu provoquer ?

AUBERGISTE. — L'âne du bûcheron ! C'était la dernière planche de salut qui me restait pour échapper à mes poursuivants. Mais le maudit animal s'est jeté par terre. J'ai voulu le faire lever en le tirant par la queue. Il disait non, je disais oui. Tant et si bien que, tirant chacun de notre côté, sa queue m'est restée dans les mains. Et les voilà tous les quatre lancés à ma poursuite, demandant ma tête comme des furieux. Défendez-moi, Monsieur le Corregidor, défendez-moi !

CORREGIDOR. — Du calme, Juan Blas, du calme. Ton cas est difficile, mais je ne suis pas un ingrat. Car Dieu sait à quel brouet spartiate il me condamnerait si je ne te sauvais pas ! Mieux vaudrait que la République perdît ses monuments et toutes ses gloires historiques, plutôt que de perdre un cuisinier comme toi.

AUBERGISTE, *lui baisant les mains.* — Merci, Votre Seigneurie, merci !

(*Le corregidor monte sur l'estrade et agite la clochette. La porte s'ouvre.*)

CORREGIDOR. — Faites entrer les plaignants.

(*Entrent en désordre, derrière le greffier, le chasseur avec sa plume et son escopette, le pèlerin avec son bourdon et ses coquilles de Saint-Jacques, le tailleur et ses énormes ciseaux, le bûcheron enfin, brandissant la queue de son âne, comme un trophée ridicule. Les alguazils reprennent la garde devant la porte.*)

CHASSEUR. — Il est là. Ce voleur ! En prison !

TAILLEUR. — Ce bourreau d'enfant. Au pilori !

PÈLERIN. — Aïe, mes côtes, mes pauvres côtes !

BUCHERON. — Mon baudet chéri..., mon compagnon des mauvais jours. Voyez, Votre Seigneurie, ce qu'en a fait ce forcené. A la potence !

TOUS. — Justice, justice, Monsieur le Corregidor.

CORREGIDOR, *agitant sa clochette.* — Silence, tous ! Accusé, asseyez-vous. Que les plaignants en fassent autant. Nous allons entendre les deux parties en bonne et loyale justice. (*Il lève les bras avec solennité.*) Au nom du Père, etc., etc. Vous jurez tous de dire, etc., etc. ?

TOUS. — Nous le jurons.

CORREGIDOR. — L'audience est ouverte. Greffier, inscrivez. (*Il s'assied.*)

(*Les quatre accusateurs s'agitent à nouveau.*)

CHASSEUR. — Cent coups de bâton pour ce voleur !

PÈLERIN, *geignant.* — Mes côtes... mes côtes !

TAILLEUR. — Vengeance pour un père infortuné !

BUCHERON. — Justice contre cet arracheur de queues innocentes ! (*Il pleure en caressant l'appendice en question.*)

(*Coups de sonnette.*)

CORREGIDOR. — Silence, vous dis-je. Sinon je fais évacuer la salle ! Que le premier d'entre vous parle !

CHASSEUR, *se levant.* — C'est moi, Monsieur le Corregidor. Je suis chasseur de profession. Ce matin, je suis parti de bonne heure dans la montagne et j'ai eu la chance de tuer un faisan et un petit sanglier de lait. Je les confiai sans tarder, accompagnés d'une bonne livre de prunes, au four de cet ennemi public. Trois heures plus tard, je revins, l'eau à la bouche, réclamer mon plat. Si Votre Seigneurie savait de quelle histoire à dormir debout me gratifia cette crapule ! Voyons si cet ignoble individu osera la répéter devant la justice !

CORREGIDOR. — Accusé, répondez. Où sont les prunes de cet homme ?

AUBERGISTE. — Mangées par le faisan.

CORREGIDOR. — Et le faisan ?

AUBERGISTE. — Mangé par le sanglier.

CORREGIDOR. — Et le sanglier ?

AUBERGISTE. — Il n'a fait qu'ouvrir le four et s'est mis à courir vers les montagnes, comme une flèche.

CHASSEUR. — A-t-on jamais vu pareille impudence ? Outre le vol, l'effronterie et le mensonge. N'est-ce pas suffisant pour lui appliquer le garrot ?

CORREGIDOR. — Du calme, chasseur. La colère est mauvaise conseillère. Nous devons juger avec sérénité. Evidemment, les trois affirmations faites par l'accusé pourraient paraître suspectes *de facto,* mais *in principio* elles sont discutables. Peut-on nier que les faisans mangent des prunes ?

CHASSEUR. — Bien sûr que non.

CORREGIDOR. — Peut-on nier que les sangliers mangent des faisans ?

CHASSEUR. — Non plus.

CORREGIDOR. — Enfin, peut-on nier qu'un animal de fourré cherche à s'enfuir vers les fourrés ?

CHASSEUR. — Pourtant, Monsieur le Corregidor, c'est bel et bien impossible. Le sanglier était mort et complètement mort.

CORREGIDOR. — Rien n'est impossible, si telle est la volonté de Dieu. La fille de Jaïre était bien morte quand il lui fut dit : « Toi, qui sembles endormie, réveille-toi ! »

GREFFIER. — Saint Marc, chapitre V, verset 41.

CORREGIDOR. — Mort et bien mort était Lazare quand il lui fut ordonné : « Lève-toi et marche. »

GREFFIER. — Saint Jean, chapitre XI, verset 43.

CORREGIDOR. — Mettrais-tu en doute les saints Evangiles ?

CHASSEUR. — Que nous importent maintenant saint Jean et saint Marc ?

CORREGIDOR. — Comment?... Que nous importent ! Greffier, inscrivez !

GREFFIER. — J'inscris. (*Il écrit à une vitesse vertigineuse.*)

CHASSEUR. — Il s'agit, pour le moment, de Juan Blas, l'aubergiste. Or, moi, j'affirme qu'un aubergiste ne peut faire de miracles.

CORREGIDOR. — Imprudence téméraire ! Tous les aubergistes de la terre ne possèdent-ils pas le don de transformer l'eau en vin comme au jour des noces de Cana ? Inscrivez, greffier !

GREFFIER. — J'inscris.

CHASSEUR. — Je ne parle ni d'eau ni de vin, mais de mon marcassin au four. Et j'affirme que viande au four équivaut à viande morte, et viande morte l'est pour toujours !

CORREGIDOR. — Que dis-tu, insensé ? Serais-tu également capable de nier la résurrection de la chair ? Greffier, inscrivez !

GREFFIER. — J'inscris.

CHASSEUR. — Mais, Monsieur le Corregidor...

CORREGIDOR. — Silence ! Vous avez noté ?

GREFFIER. — J'ai noté.

CORREGIDOR. — Lisez la déposition.

GREFFIER. — Primo : le déposant avoue être chasseur de profession, ce qui témoigne d'un mépris évident pour le cinquième commandement : « Tu ne tueras point. » Secundo : il déclare, sans la moindre pudeur, se soucier des saintes Ecritures et des Noces de Cana comme d'une guigne. Tertio : il ose mettre ouvertement en doute le dogme de la Résurrection. Quarto...

CORREGIDOR. — *Sufficit.* Je le regrette pour toi, mon garçon. Je pourrais à la rigueur te pardonner d'avoir voulu diffamer un honnête citoyen, sans preuves ni témoins, et même d'avoir pénétré en armes dans le temple de la justice. Mais, en présence d'une hérésie si patente, je n'ai d'autre recours que de la soumettre à la sainte Inquisition.

CHASSEUR. — L'Inquisition ? (*Il tombe à genoux.*) Pitié, Votre Seigneurie ! Miséricorde ! J'abjure et me rétracte de tout ce que j'ai dit. *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa !*

CORREGIDOR. — L'accusé a-t-il quelque chose à répondre à cela ?

AUBERGISTE. — En ce qui me concerne, il peut aller en paix. Je lui pardonne.

CHASSEUR. — Merci, camarade Blas. Merci, Monsieur le Corregidor.

CORREGIDOR, *il agite la clochette et se lève pour la sentence. Tous se lèvent.* — Vu l'esprit de conciliation qui anime les deux parties : il sera rendu à l'aubergiste l'honneur et la réputation qui lui avaient été ôtés. Le premier faisan et le premier sanglier pris par le chasseur seront remis à ce tribunal à titre de caution libératoire. Ajoutez le paiement de vingt réaux pour les dépens, cuisez, salez et servez chaud. J'ai dit ! Classez, cachetez, archivez !

(*Coup de sonnette. Tout le monde s'assied.*)

Au suivant !

(*Le chasseur revient à sa place. Le pèlerin se lève.*)

PÈLERIN. — Moi, Votre Seigneurie, je suis un pauvre pèlerin qui revient de Compostelle. J'étais à l'église en train de réciter fort dévotement mon rosaire quand je perçus, au-dessus de ma tête, un vacarme de hurlements, comme renard en bassecour. Je ne fis que lever les yeux, croyant voir le firmament s'entrouvrir, lorsque, brusquement, cet aubergiste de l'enfer s'abattit sur moi, me rompant au moins quatre côtes. Que vais-je devenir, maintenant, vieux et cassé ? Je crie justice, au nom du ciel !

CORREGIDOR, *se tournant, furieux, vers l'aubergiste.* — Ah ! bête de l'Apocalypse ! Faire ça à un vieillard protégé de saint Jacques, en pleine oraison, au pied de l'autel ? Comment peux-tu te disculper d'un pareil sacrilège ?

AUBERGISTE. — J'étais fou de terreur quand j'entrai dans l'église pour chercher refuge. Le chasseur me poursuivait, l'escopette à la main. Je m'élançai dans l'escalier de la tribune. Il s'élança sur mes talons. Il ne me restait plus d'autre issue que de sauter par-dessus la balustrade. Alors, je fermai les yeux et... vlan ! Qui aurait deviné que ce saint homme se trouvait juste dessous ?

CORREGIDOR. — Assez ! Tu es tombé dans le péché de profanation et la Loi se doit d'être inexorable. Œil pour œil, côte pour côte ! Rends-toi immédiatement à l'église et agenouille-toi pour réciter un rosaire. Quant à toi, pèlerin, tu montes à la tribune, tu fermes les yeux et tu te jettes sans crainte dans le vide au-dessus de lui.

PÈLERIN. — Mais, Monsieur le Corregidor, il y a au moins cinquante pieds de hauteur.

CORREGIDOR. — Encore mieux ; plus haute sera la tribune, plus grand sera le châtiment.

PÈLERIN. — Et si je manque mon but et tombe sur les dalles ? Et si, au lieu de ses côtes, j'en casse quatre autres des miennes ?

CORREGIDOR. — Comment, homme de peu de foi, tu douterais du jugement de Dieu ?

PÈLERIN. — Non ! Ce n'est pas la foi qui me manque. Mais, en y réfléchissant bien, je peux encore m'arranger avec les côtes qui me restent. Et puis, c'est tellement plus chrétien de souffrir en silence et de pardonner. Si Votre Seigneurie me le permet, je préfère retirer ma plainte.

CORREGIDOR. — L'accusé a-t-il quelque chose à répondre à cela ?

AUBERGISTE. — Rien, Monsieur le Corregidor.

CORREGIDOR. — Dans ce cas...

(*Coup de cloche. Tout le monde se lève.*)

Vu le consentement mutuel et la renonciation chrétienne du plaignant : pour cette fois seulement, et sans que cela puisse servir de précédent, le pèlerin est autorisé à poursuivre son voyage, libre de tous frais, caution et honoraires. Classez, cachetez, archivez.

(*Tout le monde s'assied.*)

Le troisième plaignant à la parole.

(*Le pèlerin revient à sa place. Le tailleur se lève.*)

TAILLEUR. — Moi, Monsieur le Corregidor, je suis tailleur de haute coupe, comme vous pouvez le voir. Je me suis marié il y a sept ans, caressant l'espoir d'avoir un fils, auquel je laisserais mon métier et les quelques économies que j'avais pu amasser. Mais l'héritier tant attendu n'arrivait pas. Avec ma femme, nous passions des nuits entières à prier ensemble :

rien. Les commères intervinrent avec des herbes, des formules, des oraisons : rien. J'emmenai ma femme aux eaux miraculeuses de Saint-Sernin-de-la-Montagne : toujours rien. Je commençais à désespérer quand enfin le miracle s'accomplit. Imaginez ma joie ! Jour après jour, je mesurais la ceinture de mon épouse, bénissant chaque nouveau pouce et me considérant comme le plus heureux des pères tailleurs...

CORREGIDOR. — Histoire émouvante, mais au fait, au fait !

TAILLEUR. — J'y viens. Ce jour donc, à la mi-journée, nous allions, ma femme et moi, à l'église pour rendre grâce au ciel lorsque la porte s'ouvre tout à coup, et cet énergumène surgit comme une trombe, renversant mon épouse. Entre le choc et la frayeur, voilà mon travail de sept années perdu en une minute ! Justice contre l'assassin !

AUBERGISTE. — Je suis innocent ! Si j'avais su que ta femme était dans cet état, j'aurais préféré m'arracher les yeux plutôt que de la bousculer. Pardon, tailleur, mon frère.

TAILLEUR. — Rien ne s'arrange avec des pardons. Ce matin, j'étais un père heureux, et, maintenant, je suis le plus malheureux des hommes. Ce matin, ma femme était ronde comme une pomme. Maintenant, elle est flasque comme une outre vide. Justice, Monsieur le Corregidor !

CORREGIDOR. — Ah ! misérable aubergiste ! Tu ne pourras t'en sortir, cette fois-ci ! Emmène chez toi la femme de ce brave homme et ne prends aucun repos jusqu'à ce que tu la lui aies rendue ronde comme elle était. Allez !

AUBERGISTE, *se levant, résolu.* — Allons !

TAILLEUR. — Holà ! Pardon ! Je conteste cette sentence !

CORREGIDOR. — Protestation rejetée. Si cet infâme a anéanti une récolte, n'est-il pas juste qu'il t'en restitue une autre ?

TAILLEUR. — Je refuse. C'est une injustice manifeste !

CORREGIDOR. — Outrage à un magistrat ? Vingt réaux d'amende pour injure envers le tribunal !

(*Le greffier écrit vertigineusement. Les feuillets s'accumulent.*)

TAILLEUR. — Je me moque de l'amende ! Toute ma fortune pour voir cette canaille pendue haut et court !

CORREGIDOR. — Tentative de corruption ! Quarante réaux !

TAILLEUR, *désespéré, cherchant un appui auprès de la conscience populaire.* — Vous entendez, voisins ? Peut-on consentir à un pareil déni de justice ?

CORREGIDOR. — Incitation à la rébellion ? Quatre-vingt réaux !

TAILLEUR. — J'en appellerai au roi ! Et, si c'est nécessaire, j'irai jusqu'à Rome !

CORREGIDOR. — Collusion avec une puissance étrangère ! Cent soixante réaux ! As-tu encore quelque chose à ajouter ?

TAILLEUR, *se calmant tout d'un coup.* — Non, Monsieur le Corregidor, merci beaucoup. Je voudrais simplement faire constater en toute humilité à Votre Seigneurie qu'en ce qui concerne l'aubergiste je renonce, sans haine ni arrière-pensée, à tout dédommagement en nature. Je préfère semer mes récoltes moi-même.

CORREGIDOR. — Dans ce cas, nous pourrons reconsidérer la question. L'accusé est-il d'accord ?

AUBERGISTE. — D'accord.

CORREGIDOR. — Les parties sont conciliées.

(*Sonnette. Tout le monde debout.*)

Vingt, quarante, quatre-vingts et cent soixante, trois cents réaux tout rond. Payez, encaissez, enregistrez.

(*Tout le monde assis.*)

La parole est au quatrième.

(*Le bûcheron se lève, rouge de confusion, dissimulant son grotesque trophée. Il hésite. Puis, tout à coup, se précipite vers la porte. Les alguazils lui ferment le passage.*)

Halte ! Où va ce fou ?

BUCHERON. — Il est tard et j'ai du bois à livrer.

CORREGIDOR. — Un instant, mon garçon. Tu as le droit de te faire entendre pour qu'on te rende justice. N'avais-tu pas une accusation à formuler contre ce maudit aubergiste ?

BUCHERON. — Une accusation, moi ? Jamais ! Je jure et rejure par tous les saints du Paradis, à Votre Seigneurie, que mon âne est né sans queue et c'est sans queue qu'il mourra dans la paix du Seigneur. Avec votre permission, Monsieur le Corregidor ! (*Il s'enfuit en courant.*)

RIDEAU

Le Demi-Monde, *d'Alexandre Dumas Fils* (Comédie-Française) ; Pauvre Bitos, *de Jean Anouilh* (Théâtre Montparnasse)

Paris, 1855. Le Second Empire vit ses plus belles années. Pour empêcher les Français de trop se préoccuper de la politique, il leur conseille de s'amuser. Les Parisiens ne s'en privent pas. Ils parlent beaucoup de Suez, mais pas comme aujourd'hui, et ils s'étourdissent joyeusement dans les flonflons d'Offenbach — qui vient d'ouvrir un théâtre — et les coups de pioche du baron Haussmann — qui vient d'ouvrir des boulevards. Au Gymnase, Mme Rose Chéri crée une pièce, en cinq actes et en prose, de M. Alexandre Dumas, le fils : *Le Demi-Monde*. Les Parisiens ne rient plus. Car M. Alexandre Dumas (le fils), dont *La Dame aux Camélias* a fait scandale, voici trois ans, est un auteur sérieux. Il veut dénoncer les plaies de son époque et faire œuvre de moraliste. Lui, qui d'une aventure de jeunesse a su tirer un roman et une pièce à succès, en développant le thème de la courtisane réhabilitée par l'amour, veut mettre en garde, maintenant, les jeunes gens de bonnes familles qui risqueraient de devenir les victimes de femmes qui ne sont pas dignes d'eux.

« N'épousez pas! » leur crie Dumas, par la bouche de son principal personnage, Olivier de Jalin. Et le bon public du Gymnase, bourgeois et bien renté, d'applaudir. L'affaire est d'importance. Si Raymond de Nanjac, un officier retour d'Afrique, galant homme, riche, noble et encore jeune, épouse la baronne d'Ange, veuve trop séduisante dont personne n'a connu le mari, c'est la fin du... Monde. Du Monde, avec un M majuscule, celui où l'on s'ennuie peut-être, mais entre soi, entre gens de bonne compagnie. Or, Suzanne d'Ange, qu'incarne-t-elle ? « Cette classe de femmes déclassées (la définition est de Dumas) qui sont séparées des honnêtes femmes par le scandale public et des courtisanes par l'argent. Cette classe de femmes qui, nées dans le vrai monde, en sont sorties ou en ont été exclues. » Cette classe des femmes sans maris, de veuves abusives ou imaginaires pour lesquelles Dumas a inventé l'expression : le demi-monde.

Le mot a fait fortune et on le trouve, désormais, dans tous les dictionnaires. Par contre, le demi-monde tel que nous le dépeint Dumas dans sa pièce, semble, vraiment, provenir d'un autre monde. Celui dont on ne revient pas. Que sont devenus ces mondains désœuvrés, dont l'unique raison d'être est de hanter des salons plus ou moins bien famés ou de se provoquer en duel ? Que sont devenues ces femmes qui vivent en marge de la société (sans être cependant des femmes galantes), mais qui en conservent soigneusement tous les préjugés ? Quant au défenseur de la morale et des convenances, ce M. de Jalin, en qui l'auteur a mis toutes ses complaisances, il nous paraît singulièrement mufle aujourd'hui. Le mépris qu'il affiche pour ces femmes qu'il fréquente est particulièrement déplaisant.

Eh bien, en dépit de son intrigue démodée, de ses personnages disparus, de leurs préoccupations qui ne nous touchent guère, *Le Demi-Monde* est une œuvre remarquable par la solidité de sa construction, l'efficacité de son dialogue, l'art et la maîtrise avec lesquels l'action est conduite. L'intérêt est soutenu tout le temps et le troisième acte, notamment, est une merveilleuse démonstration de théâtre bien fait. Quelle leçon pour les auteurs qui s'imaginent que tout est dans le verbe, l'idée ou l'intention!

En remontant cette pièce qu'elle avait accueillie une première fois, en 1874, la Comédie-Française a parfaitement rempli son rôle de Conservatoire du répertoire national. Si le théâtre de Dumas ne peut prétendre à la pérennité des grands classiques, il serait injuste qu'il tombât dans l'oubli, car si ses prétentions moralisatrices sont fortement émoussées, ses qualités proprement dramatiques demeurent.

Et cela, la troupe de la Comédie-Française l'a parfaitement compris. Les décors et costumes de Suzanne Lalique ont juste la pointe de mauvais goût et d'humour nécessaires pour évoquer une époque qui n'était dépourvue ni de l'un ni de l'autre. La mise en scène de Maurice Escande est parfaite de bon ton et l'interprétation de Lise Delamare, la baronne d'Ange, éblouissante. En reprenant *Le Demi-Monde*, la Comédie-Française n'a pas fait les choses... à moitié!

★

Dans ce théâtre où plane encore l'ombre « chimérique » de Gaston Baty et où il évoqua, lui-même, la mémoire subtile de Jeanne d'Arc, dans *L'Alouette*, Jean Anouilh propose, aujourd'hui, une nouvelle pièce noire, très noire et très pesante : *Pauvre Bitos ou le Dîner de Têtes.*

Dans une petite ville de province, des fils à papa attardés veulent se venger de leur ancien condisciple de collège, Bitos, parce que, fils de la blanchisseuse de l'établissement, il était toujours premier. Leur haine n'a pas désarmé depuis quinze ans. Elle a même pris une nouvelle forme, car Bitos revenu au pays comme magistrat après la Libération, poursuit avec une rigueur impitoyable tous ceux qui ont « collaboré ». L'un des conjurés, Maxime, hobereau dédoré, organise une soirée-piège dans un local historique, qu'il vient d'hériter, au cours de laquelle Bitos sera ridiculisé et bafoué. A ce « dîner de têtes » chacun choisira un personnage de la Révolution Française, et Maxime persuade Bitos, qui ne cache pas son admiration pour Robespierre, de se faire la tête de l'Incorruptible.

L'on retrouve dans ce point de départ, l'un des procédés chers à l'auteur (voir *Le Rendez-vous de Senlis*, *Leocadia* ou *La Répétition*) : l'un des personnages mène le « jeu » et transporte l'action en un autre temps ou un autre lieu. Hélas! ici, fantaisie et grâce se sont envolées et, seul, le procédé subsiste. Au deuxième acte, Bitos, qui se prend pour Robespierre, revivra, au cours d'un bref évanouissement, les heures pénibles de Thermidor, ce qui permettra à Jean Anouilh de donner sa version — assez primaire et mesquine au demeurant — de ces événements. Au troisième acte nous revenons à l'époque actuelle et sa peinture n'est guère plus souriante ou aimable.

L'univers de Jean Anouilh est, de plus en plus, composé de franches ou de sournoises crapules, de ratés, de dévoyés, de riches ignobles et de pauvres répugnants, de mâles dégénérés et de femelles vicieuses. Les instincts sont bas, les mobiles sordides, les conclusions désespérantes.

Le théâtre de Jean Anouilh n'a jamais été débordant d'optimisme, mais sa noire vision des êtres et des choses était, jusqu'ici, tempérée, éclairée, par beaucoup d'humour et une grande sensibilité. L'humour est devenu méchanceté et la sensibilité indifférence. Aussi, la pièce, irritante au début par le parti pris destructeur et avilissant dont fait étalage l'auteur, devient-elle, rapidement, ennuyeuse et pénible. Certes, les bons sentiments ne font pas les meilleures pièces, mais avec *Pauvre Bitos* Jean Anouilh nous administre la preuve que la réciproque n'est pas davantage vraie...





ARLOS (Hubert Noël) : « *Mon père est bien incapable de briser une semblable amitié, n'est-ce pas mon cher Rodrigue ? N'est-ce pas ?* » (ACTE IV.)

CARLOS : « *Vous voyez, je suis fort, Elisabeth. Je vous tiens dans mes bras et je ne tremble pas.* » (ACTE V.)

QUELQUES SCÈNES DE « DON CARLOS »

SPECTACLES DE PARIS





...ise DELAMARE et Bernard DHÉRAN, Suzanne D'ANGE et Olivier DE ...ALIN s'affrontent à coup de préjugés, heureusement périmés, ...ans *Le Demi-Monde*, à la Comédie-Française. Ils se montrent ...blouissants dans cette œuvre d'Alexandre Dumas Fils qui, malgré son sujet désuet, se laisse voir avec agrément.

Pauvre Bitos, de Jean Anouilh, au Théâtre Montparnasse, a provoqué une levée de boucliers de la part de la critique. Michel BOUQUET incarne le double rôle de Bitos-Robespierre avec une vérité expressive..., comme le prouve cette photo où on le voit en compagnie de Gabriel GOBIN (*à droite*).

(*Photos Bernand.*)

l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

DANS LES NUMEROS RECENTS

Liste complète des 135 numéros sur demande

LA MAISON DE LA NUIT (Th. Maulnier), *épuisé*.
LES HUSSARDS (P.-A. Bréal).
CRIME PARFAIT (F. Knott), *épuisé*.
L'ENGRENAGE (J.-P. Sartre).
LA MATINEE D'UN HOMME DE LETTRES, (Tchekhov).
LES QUATRE VERITES (M. Aymé), *épuisé*.
LA FABLE DU SECRET BIEN GARDE (Alejandro Casona, André Camp), *épuisé*.
HAMLET DE TARASCON (J. Canolle).
L'HUITRE ET LA PERLE (W. Saroyan).
LE VOYAGEUR (M. Druon).
ZAMORE (G. Neveux).
LA MEUNIERE D'ARCOS (A. Casona, André Camp).
UN HOMME JUDAS (Cl.-A. Puget et P. Bost).
UN FACHEUX ETAT D'ESPRIT (Cl.-A. Puget).
YERMA (Federico Garcia Lorca, adapt. Jean Camp).
PORTRAIT DE FAMILLE (P. Gilson et N. Frank).
RESPONSABILITE LIMITEE (R. Hossein).
LE FANTOME (Cl. Santelli), *épuisé*.
LES TROIS SŒURS (Tchekhov), *épuisé*.
LA BANDE A BONNOT (H.-Fr. Rey), *épuisé*.
IL EST IMPORTANT D'ETRE AIMÉ (O. Wilde Adapt. de Jean Anouilh et Cl. Vincent), *épuisé*
CECILE OU L'ECOLE DES PERES (J. Anouilh).
L'ECOLE DES VEUVES (J. Cocteau).
PRINTEMPS PERDUS (P. Vendenberghe), *épuisé*.
LE PING-PONG (A. Adamov), *épuisé*.
UN CAS INTERESSANT (Dino Buzzati, adaptation française d'Albert Camus).
LA RAISON DES AUTRES, LA FLEUR A LA BOUCHE, BELLAVITA (L. Pirandello, adapt. A.-M. Comnène).
LA CONDITION HUMAINE (A. Malraux, adaptation théâtrale de Thierry Maulnier).
LA MOUETTE (A.-P. Tchekhov).
LA MORT DE MAXIMILIEN D'AUTRICHE (J. Perret).
LES FIANCES DE LA SEINE (Morvan Lebesque).
ELISABETH, LA FEMME SANS HOMME (André Josset).
LE MEDECIN DE CUCUGNAN (Max Rouquette).
LES SORCIERES DE SALEM (Arthur Miller, adaptation française de Marcel Aymé).
LIEN DE SANG (A. del Valle Inclan, J. Camp).
LE PAVILLON DES ENFANTS (J. Sarment).
LA MANIERE FORTE (Jacques Deval).
LE PRINCE D'EGYPTE (Christofer Fry, Thierry Maulnier).
LES PETITES TETES (Max Régnier, André Gillois).
L'ETERNEL MARI (J. Mauclair, d'après Dostoïewski).
LE CHIEN DU JARDINIER (G. Neveux, d'après Lope de Vega).
SYSTEME DEUX (G. Neveux).
UNE LETTRE PERDUE (Ion Luca Caragiale).
UN MONSIEUR QUI ATTEND (Emlyn Williams, adaptation André Roussin).
TRIO EN SOL MAJEUR (Léon Ruth).
JUDAS (Marcel Pagnol).
EST-IL BON ? EST-IL MECHANT ? (Diderot).
LE SEDUCTEUR (Diego Fabbri).
LA CORDE POUR TE PENDRE (Fr. Valmain, d'après Pierre Mac-Orlan).
CHARMANTE SOIRÉE (J. Deval).
L'EVENTAIL DE LADY WINDERMERE (O. Wilde, adaptation Michelle Lahaye).
LE PARIA (Strindberg, adapt. Michel Arnaud).
L'OMBRE DU CAVALIER (A. Husson).
HIVER (J. Tardieu).
ENTRE CHIEN ET LOUP (G. Arout).
JE SUIS SEULE CE SOIR (A.-P. Antoine).
MINUIT EN PLEIN JOUR (M. Arnaud).
COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT, L'ETAU (A. Pirandello, adapt. A.-M. Comnène).
A LA MONNAIE DU PAPE (L. Velle).
LES SERMENTS INDISCRETS (Marivaux).
LES AMANTS PUERILS (F. Crommelynck).
PREMIER AMOUR (A. Josset).
EL PELELE (E. Suarez de Deza, Jean Camp).
A PROPOS DE LA CHAMPMESLÉ (R. Gaillard).
LES OISEAUX DE LUNE (Marcel Aymé).
TEMOIN A CHARGE (Agatha Christie, Paule de Beaumont, Henry Torrès).
INQUIETUDE (Jean Luizet).
LE MAL COURT (Audiberti).
L'ECOLE DES DUPES (André Roussin).
ADORABLE JULIA (M.-G. Sauvajon, d'après S. Maugham et G. Bolton).
LE MIROIR (A. Salacrou, de l'Académie Goncourt).
MON FILS (Pierre Didier).

Envoi franco contre dix timbres à 15 francs par numéro

Dans notre numéro 141 :

MISERE ET NOBLESSE, de SCARPETTA,
Traduction de A. BRAGA, adaptation de Jacques FABBRI.
Pièce créée pour l'ouverture du Théâtre de l'Alliance Française.

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00
POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES.**
Abonnement : 390 francs belges. C. C. P. 2364-99
POUR LA SUISSE : **Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE.**
Abonnement : 40 francs. C. C. P. 1.6330
POUR LE MAROC : **LE MEUR, 7, cours Lyautey, RABAT.**
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat.
Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

— Imprimerie Commerciale —
6, r. Gambetta, Le Mans. — 36.640

Prix : **150 francs**
ETRANGER : 170 francs

Le Directeur-Gérant :
Jacques CHARRIÈRE.